This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

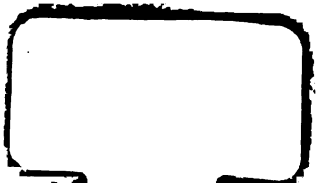
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

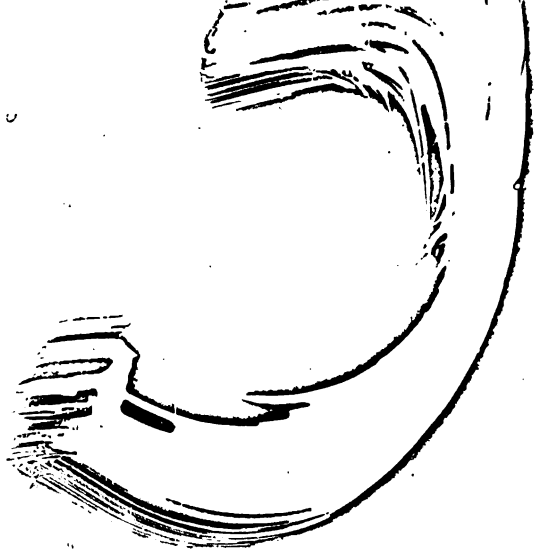
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
B 3 750 828





Juste pinx. *R. Nantuel sculpebat 1657*

Telle, et plus Belle encor, la Diuine Louyse
Sur le Thrône du Nort brillant de ses atraits
Etonna le Sarmate, et vainquit de ses traits
Casimir, et son Frere, et l'Illustre Moyse.
Par Monsieur l'Abbé de Villelaim.

MOYSE
SAWE

MOYSE SAVVE,

IDYLE HEROÏQVE

DV SIEVR

DE SAINT AMANT.

A LA SERENISSIME

REINE DE POLOGNE,

ET DE SVEDE.

A PARIS,

Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Palme.

M. D.C. LIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

PQ1917
.S3M6

884,502
'29

PQ1917
S3M6

A LA SERENISSIME REINE DE POLOGNE ET DE SVEDE.

MADAME,

Si jamais Ouurage fut juſtement dedié à la Perſonne à qui il le deuoit eſtre, c'eſt

celuy que je prens la hardieſſe d'offrir à V. M. Car encore que ſans le Titre de Moyſe, il ne meriteroit pas de porter en teſte le Nom d'vne ſi auguſte & ſi grande Reine, toutesfois la raiſon veut qu'ayant l'honneur d'eſtre à elle, & me trouuant comblé de tant de faueurs, & de tant de bien faits de ſa part, il ne ſorte rien de ma main, qui ne luy ſoit offert, pour peu qu'il merite de voir le jour. D'ailleurs, MADAME, *outre toutes ces conſiderations ſi legitimes & ſi puiſſantes, l'inclination particuliere que j'ay euë à reuerer toute ma vie tant de merueilles de ſageſſe, de graces, & de vertus, qui éclatent en la perſonne de V. M. & qui la font admirer de tout le Monde, comme le Modelle le plus digne d'eſtre imité, & le plus inimitable qui ait jamais paru ſur le Troſne, ne m'auroit-elle pas tousjours porté d'elle meſme à faire ce que je fais aujourd'huy? En effet,* MADAME, *à qui pouuois je mieux dedier le Moyſe ſauué qu'à la Princeſſe dont la ſeule glorieuſe protection le peut ſauuer encore de tous les outrages de la Mediſance & de l'Enuie, qui ſont des Monſtres non moins redoutables que ceux dont il fut attaqué*

au

au Berceau ? Cette puiſſante faueur, MADAME, *ne s'eſt pas ſeulement déja fait voir au ſalut de l'Oeuure, mais au ſalut de l'Ouurier meſme : car lors que m'en allant en Pologne, pour rendre mes tres-humbles & tres-ſi belles deuoirs à V. M. & pour luy porter ce que j'auois déja fait de cette Piece, je fus pris par la Garniſon de Saint Omer ; ſans doute que ſi je n'euſſe dit auſſytoſt, que j'auois l'honneur d'eſtre vn des Gentils-hommes de ſa Chambre, & que je ne me fuſſe comme reueſtu de ſi belles & de ſi fortes armes, je n'aurois jamais pû parer ce coup d'infortune, je courois riſque de perdre la vie, & le Moyſe ſauué eſtoit le Moyſe perdu. Mais ceux qui me prirent, quelques farouches, & quelques inſolents qu'ils fuſſent, reſpecterent en la perſonne du Domeſtique, la grandeur de la Maiſtreſſe : l'éclat d'vn Nom ſi fameux & ſi conſiderable, leur fit ſuſpendre la foudre qu'ils eſtoyent tous preſts de faire tomber ſur moy, & leurs yeux le voyant luire comme vn bel Aſtre au premier des Cahiers de mon Ouurage, en furent tellement eſbloüys, qu'ils n'oſerent plus les regarder, ou ne les regarderent plus*

qu'auec la veneration & la reuerence que les Ames les plus diſcretes & les plus pieuſes, puiſſent auoir pour les choſes les plus hautes & les plus ſacrées. Au reſte, MADAME, *je ne ſerois pas ſi imprudent que d'entretenir V. M. de cette petite Auanture ſi elle n'eſtoit tout-à-fait à ſa gloire. Cependant le noble dépit que j'eus d'auoir veu en la poſſeſſion de mains ſi communes & ſi indignes, ce qui oſoit aſpirer au ſublime honneur de ſe voir vn jour entre les plus illuſtres & les plus precieuſes mains de la terre; & la crainte que quelque curioſité profane n'en euſt tiré quelque Copie, me firent reſoudre deſlors d'en changer toute la face & toute la tiſſure. L'enuie d'accomplir ce deſſein me ſolicita pendant tout mon Voyage j'eſſayay meſme par pluſieurs fois & en pluſieurs Lieux de l'effectuer: mais je reconnus enfin que les Muſes de la Seine eſtoyent ſi delicates qu'elles ne m'auoyent pû ſuiure dans vne ſi penible & ſi longue Courſe; que la fatigue du Chemin les auoit eſtonnées, & qu'abſolument il me faloit vne Retraite ſolitaire & naturelle où ces belles Vierges habitaſſent, pour venir-à-bout de ce que j'auois projetté. C'eſt*

ce qui me fit reuenir en France, MADAME; *& ſi j'ay commis quelque faute en ce retour, j'eſpere que V. M. me fera la grace de me la pardonner, puis-que cela eſt cauſe que j'ay mis en meilleur ordre, & que j'ay acheué ce que je n'ay jamais entrepris que pour contribuer quelque choſe à ſes diuertiſſements. Ie ne ſçay pas,* MADAME, *ſi je ſeray ſi heureux que d'y reüſſir. Ie ne ſçay pas meſme, ſi dans les juſtes inquietudes où flotte l'eſprit de V. M. de voir le Roy ſon grand & ſon magnanime Eſpoux, s'expoſer ſi librement tous les jours à tous les perils de la guerre, contre les Rebelles, & contre les Ennemis de ſon Eſtat, il eſt à propos d'aller interrompre les vœux & les prieres continuelles qu'elle fait à Dieu pour ſon ſalut: Mais quant au dernier, je ſçay bien,* MADAME, *& l'Aſſiſtance diuine me l'aſſure, que V. M. n'a rien à craindre de ce coſté-là; que tous ces troubles ſeront eternellement auantageux à la triomphante reputation de cét inuincible Prince, qui ne trouue rien digne d'exercer ſa haute valeur, s'il n'a des Armées de deux ou trois cens mille hommes à combattre; & qu'enfin toutes ces eſpines ſe changeront en*

autant de palmes pour le couronner. Pour moy, MADAME, *s'il m'eſtoit permis de faire quelque comparaiſon auec mon propre Heros, je dirois que j'auray touſjours les bras eſleuez au Ciel, comme il eut pendant la bataille de Ioſué, pour luy faire emporter la Victoire. Neantmoins tout tel que je ſuis, je ne laiſſeray pas de teſmoigner en cela mon zele; de faire tout ce qui me ſera poſſible pour m'acquitter d'vne partie de mon deuoir, & de prier Dieu qu'il luy plaiſe combler vos Majeſtez de toutes ſortes de graces & de benedictions. Ce ſont les ſouhaits perpetuels de celuy qui n'eſtime rien au monde au prix de la gloire qu'il a d'eſtre,*

MADAME,

De Voſtre Majeſté,

Le tres-humble, tres-obeiſſant,
& tres-fidelle ſeruiteur,
SAINT AMANT.

PREFACE.

POVR employer plus ſerieuſement que je n'ay fait autrefois, le peu de talent que j'ay en la Poëſie, & pour faire quelque choſe à la gloire de Celuy qui me l'a donné ; il y a quelques années que j'entrepris cét Ouurage. I'y ay trauaillé à diuerſes repriſes ; j'ay eſté des ſept ou huit ans tout de ſuitte ſans y faire vn ſeul Vers ; & enfin quand je ſuis venu à le regarder de pié-ferme pour y donner la derniere main, & que j'en ay bien conſideré toutes les parties ; j'ay fait comme celuy qui aprés de longs Voyages, tels qu'ont eſté les miens, ſe retrouuant en ſa propre Maiſon champeſtre, & venant à reuoir ſon Iardin, en change auſſi-toſt toute la diſpoſition. Il fait dreſſer des Allées, où il n'y en auoit point ; Il fait arracher vn Arbre d'vn coſté pour le tranſplanter de l'autre ; change la figure de

ſon Parterre; taſche à faire venir au milieu quelque Fontaine qui l'embelliſſe; l'orne de quelques Statuës; racommode ſes Eſpaliers, & les renouuelle: Si bien qu'encore que ce ſoit toujours le meſme Fonds, & le meſme Enclos, à-peine eſt-il reconnu de ceux qui l'auoyent veu auparauant. On n'a pas tousjours les meſmes gouſts: Ce qui nous ſembloit excellent hier, ne nous ſemble pas bon aujourd'huy: & tel a admiré vne choſe en ſa jeuneſſe, qui la trouue mauuaiſe, quand l'âge vient à meurir ſon jugement. Cela ſe rencontre ſur tout, aux Productions de l'Eſprit: nous aymons nos Enfans quelques mal faits, & quelques vicieux qu'ils ſoyent. Mais quand par le temps nous venons inſenſiblement à perdre l'amour de la nouueauté, qui eſt preſques naturelle en tous les hommes; nous commençons à en reconnoiſtre les deffauts; & faiſant de noſtre aueugle tendreſſe vne ſeuerité raiſonnable, ne ſongeons plus qu'à les-en corriger. Ie pourrois dire mille choſes là-deſſus, leſquelles ont eſté dittes par d'autres auec plus d'eloquence que je ne ſçaurois faire; c'eſt pourquoy ie les ob-

metray pour paſſer à mon Sujet.

Quelques-vns qui croyoyent que je donnerois le titre de Poëme-heroïque à cét Ouurage, s'eſtonneront peut-eſtre d'abord, que je ne luy donne que celuy d'Idyle, lequel eſt à-peine connu en noſtre Langue, & qui n'eſt employé d'ordinaire qu'à de petites Matieres narratiues & fabuleuſes, comme on le peut voir dans les Grecs & dans les Italiens; mais quand ils auront veu de quelle nature eſt le Deſſein que je traitte, & qu'ils ſçauront que j'en ay conſulté noſtre illuſtre Academie, j'eſpere qu'ils en ſeront ſatisfaits. I'ay trouué plus à propos d'eſtendre l'vn que d'accourcir l'autre. Ie ſçay ce que demande l'Epopée. Ie n'ay ni principal Heros agiſſant, ni grandes Batailles, ni Sieges de Villes à produire. Mon Ouurage n'eſt que d'vn jour entier, au lieu qu'il faut que l'Epique ſoit d'vn an ou enuiron. Le Luth y éclatte plus que la Trompette; Le Lyrique en fait la meilleure partie: & neantmoins, comme preſques tous ls Perſonnages que j'y repreſente, ſont non ſeulement heroïques, mais ſaints & ſacrez: comme, dis-je, tout inca-

pable & tout indigne que je ſuis, j'oſe y repreſenter Dieu meſme en ſa gloire & en ſa magnificence, autant qu'il eſt poſſible à la baſſeſſe d'vne plume comme la mienne, je croy que quand je luy aurois donné le titre de Diuin, il y auroit eu plus de juſtice que de preſomption à le faire.

I'y ay meſlé des Epiſodes pour remplir la Scene, s'il faut ainſy dire: & ſans m'arreſter tout-à-fait aux regles des Anciens, que je reuere toutesfois, & que je n'ignore pas; m'en faiſant de toutes nouuelles à moy-meſme, à cauſe de la nouueauté de l'inuention; j'ay jugé que la ſeule Raiſon me ſeroit vne authorité aſſez puiſſante pour les ſouſtenir. Car en effet, pourueu qu'vne choſe ſoit judicieuſe, & qu'elle conuienne aux perſonnes, aux lieux, & aux temps, qu'importe qu'Ariſtote l'ait, ou ne l'ait pas approuuée? Il s'eſt deſcouuert des Eſtoiles en ces derniers Siecles, qui luy auroyent fait dire d'autres choſes qu'il n'a dittes, s'il les auoit veuës; & la Philoſophie de nos Modernes ne demeure pas tousjours d'accord auecques la ſienne, de tous ſes Principes & de toutes ſes Deffinitions.

Or, pour aller au deuant de quelques Objections qu'on me pourroit faire, d'auoir inuenté dans vne Hiſtoire ſaincte, & d'y auoir introduit des Perſonnages, deſquels elle ne parle point du tout; Ie diray qu'encore que toutes les choſes de la Bible ſoient eſgalement veritables, elles ne ſont pas eſgalement importantes: il y en a qui contiennent autant de Sacremens que de mots, & où il eſt bien delicat de porter la main; mais il y en a d'autres, qui n'eſtant que purement hiſtoriques, ſe peuuent manïer auec plus de hardieſſe, pourueu que l'on ne change rien au principal, & que l'euenement ſoit toûjours le meſme. Et ſi ſelon quelques Peres, l'hiſtoire de Iob n'eſt qu'vne Parabole ſainctement inuentée par Moyſe meſme, pour l'edification des Fidelles; il ſemble qu'il me doit bien eſtre permis d'inuenter quelque choſe dans la ſienne, comme par maniere de meditation & de paraphraſe, & je ne ſuis pas le premier qui en ait vſé de la ſorte en de ſemblables ſujets. Au reſte, autre choſe eſt d'eſcrire en Hiſtorien, autre choſe eſt d'eſcrire en Poëte: vne menterie n'eſt point men-

terie quand on ne la veut pas faire paſſer pour vne verité : qui oſteroit la Fiction à la Poëſie luy oſteroit tout : & vn tres-graue Autheur dit tres-judicieuſement, qu'il eſt de la bienſeance d'vn Poëme de s'arreſter aux choſes vray-ſemblables, lors qu'vne verité certaine ne ſe preſente pas.

Sennazar n'en a pas peut-eſtre vſé auec tant de modeſtie, & tant de retenuë que je fais; & quoy qu'il meſle des Fables à tous propos, dans ſon Poëme de la Vierge, il n'en a point eſté cenſuré par l'Egliſe juſques à preſent. Car pour ce qui eſt des noms fabuleux dont je me ſuis ſeruy, comme de l'Olimpe au lieu du Ciel, de l'Herebe ou de l'Auerne au lieu de l'Enfer, de Vulcan au lieu du Feu, d'Eole ou de Borée au lieu du Vent, de Cerés ou de Cybele au lieu de la Terre, de Neptune ou de Thetis au lieu de la Mer, de Nimphe au lieu de Reine ou de Princeſſe, de Genie au lieu d'Ange, & de pluſieurs autres noms de meſme ſorte; ce n'eſt que pour rendre les choſes plus poëtiques; & encore n'alleguay-je jamais aucune Fable qu'auec precaution. Il n'y a pas plus d'inconuenient d'vſer de ces

termes, que de ceux de Sort, de Deſtin, & de Fortune au lieu de Prouidence diuine; & comme chaque Science, chaque Profeſſion, & chaque Art ont de certains mots affectez dont ils ſe ſeruent particulierement; de méme la Poëſie a-t'elle les ſiens dont elle ſe peut ſeruir, quand bon luy ſemble, ſans qu'on l'en puiſſe reprendre auec juſtice.

I'inſereray parmy ceux-là, quelques mots ou nouueaux, ou vieux, que le ſeul priuilege de l'Heroïque a droict d'admettre, & que je ne croy pas auoir mal employez en quelques rencontres; entr'autres le mot de maint, qui eſt tres-commode, eſtant tout enſemble ſingulier, & pluriel, & qui a eſté jugé dans l'Academie meſme, pour infiniment meilleur dans cette ſorte d'Ouurages que celuy de pluſieurs, ou de beaucoup, lequel ſent bien plus la Proſe que les Vers. Vne grande & venerable Chaiſe à l'antique, a quelquesfois tres-bonne grace, & tient fort bien ſon rang dans vne Chambre parée des Meubles les plus à la mode, & les plus ſuperbes: Et mes rares & illuſtres Amis qui ont trauaillé, ou qui trauaillent à des Poëmes de cette na-

ture, m'auoüeront que quand il y auroit mille fois plus de mots en noſtre Langue qu'il n'y en a, encore trouueroient-ils qu'il n'y en auroit pas aſſez à leur gré, pour diuerſifier la grandeur & la beauté de leurs expreſſions. Pour moy, quoy qu'on die de la Grecque & de la Latine, quelques copieuſes qu'elles ſoyent, & quelques auantages qu'elles ayent deſſus la noſtre; je ne croy pas que les Homeres, & les Virgiles ne les trouuaſſent pauures & deffectueuſes, à comparaiſon de la richeſſe & de l'abondance de leurs penſées, & qu'il ne leur reſtaſt toûjours dans l'eſprit, quelques images qui ne pouuoient paſſer juſques au bout de leur plume. C'eſt mon ſentiment; vn autre dira le ſien. Mais pour dire encore vn mot de quelques Fables que j'allegue en cette Piece, je rapporteray que comme certaines Eſtoffes, pour auoir eſté tiſſuës par des mains payennes, ne laiſſent pas d'eſtre employées à l'embelliſſement des Autels chreſtiens: ainſi ſe peut-on ſeruir de tout ce que l'Antiquité a laiſſé de rare & de beau, pour le conuertir en vn vſage ſainct & legitime; & c'eſt faire

du

du Pantheon, & de tant d'autres Temples dediés aux faux Dieux, des Egliſes conſacrées au Dieu eternel & veritable. Voilà vne partie de ce dont j'auois à me deffendre par auance contre ce que la Seuerité critique, & peut-eſtre injuſte, me pourra objecter. Paſſons à d'autres particularitez.

I'ay pris beaucoup de choſes de Ioſephe & de Philon, qui ne ſont point dans la Bible. Par exemple, l'vn m'apprend le Voyage de Moyſe en Ethiopie, & l'autre m'apprend que la Princeſſe Termuth eſtoit mariée. Ie poſe donc en fait, qu'ayant pû prendre cette Hiſtoire de ces deux ſeuls Autheurs, il m'a pû eſtre loiſible d'y adjouſter ce que j'auray trouué à propos, ſelon les loix & les regles de l'Epopée, leſquelles encore que je ne ſuiue pas exactement, pour les raiſons que j'ay déja dittes, ne laiſſent pas de faire pour moy, puis que j'obſerue l'Vnité de Lieu & d'Action, qui ſont des principales choſes qu'elles demandent; & que par vne maniere toute nouuelle, je renferme mon ſujet non ſeulement dans les vingt & quatre heures, comme le Poëme dramatique eſt obligé de

faire, mais preſqu'en la moitié de ce temps-là. C'eſt plus qu'Ariſtote meſme, qu'Horace, que Scaliger, que Caſtelvetre, que Picolomini, & tous les autres Modernes n'en auroyent demandé; & cependant j'oſe dire que j'ay démeſlé aſſez heureuſement tout ce que j'y traitte; & que dans la grande diuerſité des matieres qui y ſont contenuës, on ne trouuera gueres de choſes embroüillées, quand on prendra la peine de les conſiderer à loiſir, & qu'on les péſera dans la balance de la Raiſon & de l'Equité.

Ie preuoy encore que ceux qui n'ayment que les Imitations des Anciens, qui en font leurs Idoles, & qui voudroyent que l'on fuſt ſeruilement attaché à ne rien dire que ce qu'ils ont dit, comme ſi l'Eſprit humain n'auoit pas la liberté de produire rien de nouueau; diront qu'ils eſtimeroyent plus vn larcin que j'aurois fait ſur autruy, que tout ce que je leur pourrois donner de mon propre bien; & je ſerois de leur gouſt, s'il en eſtoit comme d'vn certain homme qui traittant vn jour quelques vns de ſes Amis, & les preſſant de boire d'vn Vin qui eſtoit aſſez

mediocre, leur disoit à chaque coup, Messieurs, il est petit, mais au-moins est-il de mon crû; quand vn de la trouppe ne pouuant en aualer sans grimace, ne peut s'empescher de luy dire brusquement & presqu'en colere, plust à Dieu qu'il fust de celuy d'vn autre, & qu'il fust meilleur!

Il est vray que je ne me plais pas beaucoup à me parer des plumes d'autruy, comme la Corneille d'Horace; & que la pluspart du temps je ne m'amuse à faire que des bouquets de simples fleurs tirées de mon propre Parterre: la description des moindres choses est de mon appanage particulier: c'est où j'employe le plus souuent toute ma petite industrie: mais peut-estre, quelqu'vn en jugera-t'il comme fit autresfois celuy qui dit qu'il trouuoit que la Nature auoit acquis plus de gloire, & s'estoit monstrée plus ingenieuse & plus admirable en la construction d'vne Mouche qu'en celle d'vn Elephant. Ce n'est pas que je n'embrasse auec plaisir & auec ardeur les matieres les plus difficiles, & les plus releuées; & que quelques leçons de temperance & d'humilité que je fasse à mon

Genie, il ne presume en soy-mesme, que si je luy eusse donné vn champ, où selon toute l'estenduë de l'Heroïque, il eust eu lieu de monstrer tout son courage & toutes ses forces; il se fust, possible, acquité auec autant d'honneur des plus grandes choses que des plus petites: Ce n'est pas, dis-je, que dans vne certaine vanité secrette, dont la Muse a bien de la peine à se deffendre, il ne croye auoir produit quelques eschantillons qui peuuent legitimer en quelque sorte la bonne opinion qu'il a de luy, & faire voir qu'il n'est jamais mieux dans son Element, que lors qu'il s'enfonce dans les sujets les plus graues & les plus sublimes: mais c'est vne flaterie de l'amour propre que je desauouë tout-à-fait, & que je ne veux escouter en aucune des façons du monde.

Enfin, pour acheuer de justifier quelques points de mon Ouurage, & particulierement sur ce que je rends des personnes habiles à la peinture, & à la tapisserie, en vn temps où il semble que les Arts n'estoyent pas encore inuentez, il suffira que je die, que cela n'estoit pas vne merueille entre les Egip-

tiens ; puis-que leurs Lettres hyerogliphiques eſtant preſques toutes autant de figures, & de repreſentations d'Animaux & d'autres choſes, il faloit de neceſſité abſoluë, que tous ceux qui ſçauoient eſcrire ſceuſſent portraire ; outre qu'ils ſe vantent dans Polidore Virgile d'auoir eu la Peinture beaucoup de Siecles auant les Grecs ; Et quant à ce qui eſt de ce que ie fay nager des Femmes, c'eſt vne choſe toute commune, non ſeulement à toutes celles des Pays Orientaux, mais à toutes celles de l'Occident, & du Midy.

Il eſt a conſiderer que mon Hiſtoire eſt priſe ſous la Loy de Nature ; & qu'encore que la verité de la Religion y ſoit contenuë, puis-que les Hebreux reconnoiſſoyent & adoroyent le vray & ſeul Dieu, neantmoins la Circonciſion ſeule en faiſoit preſque tout le Culte & toute la Ceremonie, & en eſtoit la principale difference d'auec le Paganiſme. Cela eſtant, j'ay pû faire dire à mes Perſonnages des choſes que je ne leur aurois pas fait dire, ſi ç'auoit eſté ſous la Loy de rigueur, qui ne fut que plus de quatre-vingt ans aprés, ou ſous la Loy de grace, qui eſt à preſent.

Si tout le monde eſtoit bien verſé en l'Eſcriture-ſainte, je n'auroy que faire d'en auertir quelques-vns, que Iacob, dont ie parle en pluſieurs endroits de cette Piece, eſt tantoſt pris pour vn Homme, & tantoſt pour toute la Nation des Hebreux: ni je n'aurois non plus beſoin de dire que le nom de Pharaon eſtoit vn nom ordinaire aux Rois entre les Egiptiens, ou pluſtoſt celuy d'vne Dignité, comme l'eſtoit le nom de Ceſar entre les Romains. Car, afin que l'on ne s'y meſprenne pas, je parle de trois Pharaons dans cét Ouurage, dont l'vn regnoit du temps de Ioſeph, l'autre du temps de la naiſſance de Moyſe, & l'autre du temps de la ſortie du Peuple d'Iſraël hors d'Egipte, & du Paſſage de la Mer rouge. Le premier eſtoit vn tres-bon & tres-ſage Prince, & ſous lequel Ioſeph paruint à cette haute fortune où il fut eſleué pour auoir expliqué ſes Songes: Le ſecond eſtoit tres-cruel & tres-meſchant, comme on le peut voir par les maux qu'il faiſoit ſouffrir aux Hebreux, & par leurs Enfans qu'il faiſoit maſſacrer: Et le troiſieſme eſtoit ce Monſtre endurcy à qui tant de

Playes eſpouuentables & prodigieuſes ne pùrent jamais faire rien rabatre de ſon orgueil, & de ſon obſtination, & qui conſerua l'ardeur de ſa furie juſques dans les Ondes meſmes qui l'engloutirent.

Dans vn Combat d'Eliſaph & de Mérary contre vn Crocodile, je les fais accompagner de deux Ichneumons priuez : & parce qu'il y en a beaucoup qui s'imaginent, à cauſe qu'on les appelle ordinairement Rats de Pharaon, que ce ne ſont que de meſchants petits Animaux que la ſeule antipathie fait comploter auec le Roitelet à la ruïne de ce Monſtre le plus dangereux, le plus grand, & le plus horrible de tous les Serpens, comme tous les Naturaliſtes l'affirment; je diray ce que i'ay veu d'vn Ichneumon à Paris, & que quantité d'autres perſonnes ont pu voir comme moy. Il eſt preſques de la forme d'vn Blaireau, mais bien plus haut de jambes, & d'vn corſage bien plus menu, & bien plus alaigre. Il a la teſte aprochant de celle du Furet, les yeux vifs, le poil long & heriſſé comme les dards du Porc-eſpy, & entre-meſlé tout de meſme de gris & de noir; & celuy-là

que j'allegue eſtoit ſi hardy, ſi fier, & ſi courageux, que je le vis, non ſeulement ſe deffendre contre deux ou trois Levriers à Loup, mais ſe jetter ſur eux tout le premier, auec tant d'impetuoſité & tant de vigueur, qu'on eut toutes les peines du monde à luy faire laſcher priſe.

Pour le Crocodile, bien qu'il ſoit aſſez connu par tout, par ceux que l'on voit pendus dans les Cabinets des Curieux; chacun ne ſçait pas qu'il y-en a tel de vingt-cinq, voire de trente pieds de long, & que c'eſt vn Animal qui croiſt tant qu'il vit: Et partant, ce n'eſt pas peu de choſe que deux hommes ayent pû en venir-à-bout.

A la fin de ma Piece je fais vne deſcription d'vne Nuit, dans laquelle ie m'arreſte à parler entr'autres choſes, de certains Vers-Luiſans qui volent comme des Mouches, & dont toute l'Italie, & tous les autres Pays du Leuant ſont remplis. Il n'y a rien de ſi agreable au monde que de les voir, car ils jettent de deſſous les ailes à chaque mouuement, deux brandons de feu gros comme le pouce, & j'en ay veu quelquesfois tous les crins de

nos

nos Cheuaux tout-couuerts, & tous nos propres cheueux meſmes. Ils volent en trouppe comme des Eſſaims d'Abeilles, & l'Air en eſt ſi plein, & rendu ſi éclatant, qu'on verroit à ſe conduire aiſement ſans autre Lumiere, n'eſtoit qu'on eſt eſbloüy de leur nombre, & de leur agitation.

Mais, je ne m'apperçoy-pas que je fais inſenſiblement vn Commentaire au lieu d'vne Preface: toutesfois, puis-que cela ſert à l'intelligence de mon Sujet, il ne ſe faut point mettre en peine de ce que l'on en dira, ou non. Et je m'aſſure que ceux qui n'ont pas tant voyagé que moy, & qui ne ſçauent pas toutes les raretez de la Nature pour les auoir preſques toutes veuës comme j'ay fait, ne ſeront point marris que je leur en apprenne quelque particularité.

Le Taſſe dit en ſes Diſcours du Poëme heroïque qu'il auoit fait plus de la moitié de ſa Ieruſalem ſans auoir ſongé aux Allegories, mais qu'il y ſongea dans tout le reſte. Ie ne feindray point de dire là-deſſus que j'y ay ſongé en la pluſpart de mes inuentions; & que tous les accidents qui arriuent à Moyſe

dans le Berceau; toutes les attaques de la Tempeſte, du Crocodile, des Mouches, & du Vautour, dont il eſt perſecuté; outre que ce ſont des ſuppoſitions vray-ſemblables, naturelles, & plauſibles, en l'eſtat, & au Lieu où il eſtoit, contiennent encore quelque choſe de miſterieux. Il y a vn ſens caché deſſous leur eſcorce, qui donnera dequoy s'exercer à quelques Eſprits; mais dans la recherche qu'ils en pourront faire, peut-eſtre me feront-ils dire des choſes à quoy je ne penſay jamais.

Ie voudrois bien, pour Concluſion, dire quelque petit mot en paſſant, de mon ſtile, & de la maniere que j'ay obſeruée à faire mes Vers. Si j'en auois le loiſir je dirois que je ne ſuis pas de l'aduis de ceux qui veulent qu'il y ait toujours vn ſens abſolument acheué au deuxieſme ou au quatrieſme. Il faut quelquesfois rompre la meſure afin de la diuerſifier: autrement cela cauſe vn certain ennuy à l'oreille, qui ne peut prouenir que de la continuelle vniformité; je dirois qu'en vſer de la ſorte, c'eſt ce qu'en termes de Muſique on appelle rompre la cadence, ou ſortir du

Mode pour y r'entrer plus agreablement ; Ie dirois la difference qu'il y doit auoir du ſtile qui narre, au ſtile qui deſcrit. Ie dirois que le premier doit eſtre quelquesfois ſimple, & quelquesfois figuré, ſelon la qualité des matieres que l'on traitte. Que le dernier doit eſtre tousjours ſouſtenu de mots propres, juſtes, & ſignificatifs : & qu'enfin toutes ſortes de ſtiles, excepté le bas, peuuent trouuer leur place legitime dans vn grand Poëme. Ie dirois encore, qu'il eſt preſqu'impoſſible de faire d'excellens Vers, à cauſe de l'harmonie, & de la repreſentation, ſans auoir quelque particuliere connoiſſance de la Muſique, & de la Peinture, tant il y a de rapport entre la Poëſie & ces deux autres Sciences, qui ſont comme ſes Couſines germaines : Et quand j'aurois dit tout cela bien au long, & auec toutes les circonſtances requiſes, je n'aurois pas dit la centieſme partie de ce qui s'en peut dire.

Au reſte, comme je ſuis tombé malade d'vne maladie tres-perilleuſe, pendant l'Impreſſion de ce Liure, & que je n'en ſuis pas encore trop bien remis en faiſant cette Pre-

face que j'ay brochée à la haſte & qui en portera peut-eſtre les marques ; je n'ay pas eu le moyen d'en reuoir exactement toutes les Eſpreuues ; & par ainſy, il s'y eſt gliſſé quantité de fautes, tant en la ponctuation, qu'en l'obmiſſion, ou au changement de quelques lettres; & plus que tout, en mettant de grandes lettres au lieu de petites, & de petites au lieu de grandes ; ce que j'ay remarqué, lors qu'il ne s'y pouuoit plus donner ordre. Cela ſe corrigera en vne ſeconde Edition, ſi l'Ouurage merite d'eſtre r'imprimé. Cependant je prieray le Lecteur d'eſtre indulgent à mes fautes propres, & d'eſpargner vne plume qui n'a jamais paſſé ſous la ferule.

I'oubliois à dire que j'ay diuiſé cette Piece en douze Parties ; & qu'encore qu'elles ſoyent tellement liées les vnes aux autres, qu'on les puiſſe lire tout d'vne teneur, ou s'arreſter où l'on voudra, j'ay creu que les Pauſes n'en ſeroyent point trouuées mauuaiſes, à l'endroit où elles ſont.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Seneſchaux, Preuoſts, ou leurs Lieutenans, & autres nos Officiers & Iuſticiers, & à chacun d'eux qu'il appartiendra, Salut, Noſtre amé & feal *Marc Antoine de Gerard, Eſcuyer Sieur de Saint Amant*, l'vn de nos Eſcuyers, & Gentil-homme de la Chambre de noſtre tres-chere & tres-amée Sœur, bonne amie & alliée, la Sereniſſime Reyne de Pologne & de Suede; Nous a fait remonſtrer, Qu'auec grand ſoin & grand labeur il a compoſé vn liure en Vers François ſous le tiltre de *Moyſe Sauué Idyle Heroïque*: Mais craignant qu'autres Imprimeurs & Libraires que ceux qu'il choiſira pour ce faire & le diſtribuer, ne vouluſſent faire le ſemblable, & faire perdre audits Imprimeurs & Libraires qu'il choiſira leurſdits frais, il nous a tres-humblement ſupplié luy vouloir accorder nos Lettres ſur ce neceſſaires: A CES CAVSES, deſirant fauorablement traiter ledit *Sieur de Saint Amant*, luy auons permis & octroyé, permettons & octroyons par ces preſentes, de faire Imprimer le *Moyſe Sauué*, en telle marge & caractere que bon luy ſemblera, par tels Imprimeurs & Libraires qu'il voudra choiſir, pour iceluy mettre en vente & diſtribuer, durant le temps de *Vingt-ans entiers*, à commencer du iour qu'il ſera acheué d'Imprimer, defendant à tous autres

Imprimeurs, Libraires & Eſtrangers qui trafiquent en noſtre Royaume, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'Imprimer ou faire Imprimer ni mettre en vente durant ledit temps ledit liure dudit expoſant, ſous couleur de fauce marque ſupoſée, noms des lieux & des Villes, diminution, correction ou d'autres déguiſemens que ce ſoit, ſans la permiſſion & conſentement dudit expoſant, ou de ceux ayans charge de luy, ſur peine de confiſcation deſdits liures, trois mil liures d'amende & de tous deſpens, dommages & intereſts dudit expoſant. A la charge d'en mettre deux Exemplaires en noſtre Biblioteque publique, & vn autre exemplaire en celle de noſtre tres-cher & feal le Sieur Molé Cheualier, Garde des Seaux de France, auant que de l'expoſer en vente, ſuiuant noſtre Reglement, comme auſſi de faire Regiſtrer ces preſentes és regiſtres du Scindic & Communauté des Libraires de noſtre Ville de Paris, ſuiuant l'Arreſt de noſtre Cour de Parlement du huictieſme Auril dernier, à peine d'eſtre décheu du preſent Priuilege. SI VOVS MANDONS que du contenu en ces preſentes, vous faciez, ſouffriez & laiſſiez jouïr ledit *Sieur de Saint Amant* plainement & paiſiblement, & à ce faire, ſouffrir & obeïr tous ceux qu'il appartiendra : Nonobſtant oppoſitions ou appellations quelconques, deſquelles ſi aucuns interuiennent, Nous en auons reſerué la connoiſſance, & icelle renuoyée pardeuant nos amez & feaux Conſeillers les Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, en leur Auditoire du Palais à Paris, en mettant au commencement ou à la fin dudit liure ces preſentes, ou vn bref extrait d'icelles, voulons qu'elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & qu'à la collation foy ſoit adjouſtée comme au preſent original. CAR tel eſt noſtre plaiſir : DONNE' à

Paris le vingtieſme iour d'Octobre, l'an de grace mil ſix cens cinquante-trois, & de noſtre regne le vnzieſme. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, DEMONCEAVX, & ſellée du grand Seau de cire jaune ſur ſimple queüe.

Et ledit Sieur de Saint Amant a cedé & tranſporté ſon droit de Priuilege, à Auguſtin Courbé Marchand Libraire à Paris pour en joüir ſuiuant l'acord fait entr'eux.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

Acheué d'Imprimer pour la premiere fois le 22. Nouembre mil ſix cens cinquante-trois.

Regiſtré ſur le liure de la Communauté le 6. Nouembre 1653. ſuiuant l'Arreſt du Parlement du 8. Auril dernier.

A LA SERENISSIME REINE DE POLOGNE, ET DE SVEDE.

SONNET.

REINE, dont les vertus hautes & genereuſes,
Sur vn Troſne ſacré brillent plus viuement
Que ces Feux immortels qui dans le Firmament
Marquent en Chiffres d'Or les fortunes heureuſes.

Tandis que ſous ton Mars cent Troupes valeureuſes
Repouſſent de l'Euxin le fier desbordement,
Voy les Sœurs d'Apollon, qu'vn noble ſentiment
Excite à ſe monſtrer de ta gloire amoureuſes.

Elles ont peint pour toy Moyſe deſſus l'Eau,
Mais ſi tes yeux diuins n'eſclairent ce Tableau
Ses traits auront le Sort du plus commun Ouurage.

Et ſi pour ce Heros le Nil fut ſans Eſcueil,
L'Onde du Boriſthéne en verra le naufrage,
Et ſon Berceau flotant deuiendra ſon Cercueil.

MOYSE SAVVE',

IDYLE HEROÏQVE

DV SIEVR

DE SAINT AMANT.

A LA SERENISSIME

REYNE

DE POLOGNE, ET DE SVEDE.

MOYSE SAVVE',

IDYLE HEROÏQVE.

PREMIERE PARTIE.

SVR le Luth éclatant de la noble Vranie
Que me vient d'apporter mon fidelle Genie,
Et joignant aux accords qui naiſſent de mes doigts
Les ſaints & graues tons de ma nombreuſe Vois,
Ie chante hautement la premiere Auanture
D'vn Heros dont la gloire eſtonna la Nature;
Ie deſcris les Hazards qu'il courut au Berceau;
Ie dy comment MOYSE en vn freſle Vaiſſeau

Exposé sur le Nil, & sans voile, & sans rame,
Au lieu de voir couper sa jeune & chere trame,
Fut selon le decret de l'Arbitre eternel,
Rendu par vne Nymphe au doux sein maternel.
Belle & diuine REINE, adorable Exemplaire
Des hautes qualitez où l'Ame se doit plaire,
Prodige de Vertus, de qui le moindre rang
Est celuy que tu tiens & du Trosne & du Sang,
LOVISE, ma Princesse, Objet dont les merueilles
Font le seul desespoir des plus disertes Veilles,
Daigne fauoriser d'vn rayon de tes yeux
Ce Labeur que je t'offre au gré mesme des Cieux:
Et comme mon Heros en sa Nef vagabonde
Par vne illustre Dame eut victoire de l'Onde,
Fay que de ton adueu son Portrait ennobly,
Triomphe pour jamais du noir Fleuue d'Oubly.
Et toy grand Escriuain, dont la celeste Plume
Forma d'vne Encre d'or l'Honneur du saint Volume,
Fay qu'on voye en ces Vers, d'vne riche façon,
Briller l'auguste Feu que tu vis au Buisson:
Impetres-en du moins quelque viue estincelle
Qui m'embraze, & m'excite au soin de ta Nacelle;
Sois mon Guide toy mesme, & fay qu'en ce Tableau
Ce Feu me serue enfin à te sauuer de l'Eau.

Sur la fameuſe Riue où commencent les veines
Par où le Nil branchu fend ſes dernieres Plaines;
Et fait preſqu'vne main qui d'vn air diligent
Vient offrir à Thetis ſon beau tribut d'argent,
On voyoit autresfois vne Ville ſuperbe
Dont aujourdhuy l'orgueil ſe cache deſſous l'herbe,
Quoy qu'vn grand Miſraïm, vn digne Fondateur,
En euſt juſques au Ciel eſleué la hauteur.
Memphis en fut le nom; & Thebes, & le Phare
Baſty prés de la Mer d'vn artifice rare,
Et celle où du Soleil les flames s'adoroyent,
Pour Reine la tenant le Sceptre en reueroyent.
C'eſtoit l'honneur d'Egipte, & la gloire du Monde;
La terre d'alentour, agreable & feconde,
Fourniſſoit aux Humains des biens & des plaiſirs
Capables de combler les plus amples deſirs.
Ses Palais ſomptueux, ſes Tours, ſes belles Ruës,
Ses grands Ponts qui du Nil trompoiẽt les vaſtes creuës;
Ses Temples où la noire & fauſſe Deïté
Attiroit des Mortels la vaine Pieté,
Temples, où de cent Monts le Porphyre, & l'Albâtre,
N'auoyent ſuffy qu'à peine à la main idolâtre;
Ses Portes, ſes Iardins ſur des Voutes conſtruits
Que l'on voyoit en l'Air, pleins de fleurs & de fruits;

Ses Places, ſon aſſiette, & ſa haute opulence,
La faiſoient reputer noble par excellence;
Et l'on y rencontroit tant de Peuples diuers
Qu'il ſembloit que ſes Murs continſent l'Vniuers.
Mais, helas! vn dur Prince, vn Tygre eſpouuentable
Diffamant par ſon regne vn lieu ſi delectable,
La rendoit aux Hebreux, lors Eſclaues ſous luy,
Vn triſte & ſombre Enfer plein d'horreur & d'ennuy.
Et bien que ſur ces bords, depuis que dans les chaiſnes
Ils ſouffroyent la rigueur des plus ſanglantes geſnes,
Par plus de trois cens fois le Rauage annuel
Euſt couuert tous les Champs d'vn bien-fait ponctuel,
Toutesfois le long cours de cette Seruitude,
Pour cette Nation n'auoit eu rien de rude,
Au prix de l'aſpre joug dont cét Homme inhumain
Luy ſurchargeoit le col, de ſa terrible main.
Tantoſt il la forçoit à creuſer des Abîmes;
Tantoſt pour eſleuer les faſtuëuſes cimes
Des Prodiges de Marbre, erigez vainement,
Il l'enuoyoit gemir proche du Firmament;
Là l'vn s'vſoit les bras apres vne Chauſſée;
L'autre mettoit en feu mainte brique entaſſée;
L'autre tailloit vn Roc, l'autre fendoit vn Pin,
Et jamais de leur taſche ils ne voyoient la fin:

Car vne œuure eſtant faite, vn Monſtre ſanguinaire
Qui ſur leurs actions controloit d'ordinaire,
En commandoit vne autre, & d'vn bois en courrous
Pour tout loyer aprés, les accabloit de coups.
Mais enfin le grand Dieu, le Monarque celeſte
Laſſé de voir pâtir ſous vn joug ſi funeſte,
Ceux que de pure grace, entre tous les Mortels,
Il auoit deſtinez pour ſeruir ſes Autels;
Fit naiſtre le Heros qui dés ſes jeunes Luſtres
Deuoit en haut éclat paſſer les plus Illuſtres;
Rendre de ſes exploits le Monde admirateur;
Puis eſtre de Iacob l'Ange liberateur.
Or auant que naſquiſt ce digne & beau Miracle,
Pharaon ayant ſceu par vn certain Oracle
Que d'vn fidele Tronc vn Rameau ſortiroit,
Dont l'ombrage fatal l'Egipte eſtoufferoit;
Le Tyran alarmé de ſa gloire predite,
Voulut qu'vne Ordonnance effroyable & maudite,
Enjoigniſt aux Hebreux ſi mal traitez du Sort,
De mettre à l'auenir tous leurs Masles à mort;
Afin que deſormais leur Attente future
Dans ce Tombeau commun trouuaſt ſa Sepulture;
Et qu'ainſi chaque Iuifue, eſtrange aduerſité!
Deploraſt le bon-heur de ſa fecondité.

Cependant Iocabel, de Moyſe rauie,
Bien loin de ſe reſoudre à le priuer de vie;
Malgré l'injuſte Prince, & l'horrible Decret,
Depuis trois Mois entiers l'allaitoit en ſecret:
Et quoy qu'vn doux Hymen, auant ce temps farouche
De deux autres beaux Fruits euſt honoré ſa Couche;
Quoy qu'vne jeune Eſtoile, vn Objet plein d'appas
De ſes claires vertus ſuiuiſt les nobles pas;
Et que déja d'Aaron les ſaintes deſtinées
Euſſent pouſſé leur cours par delà trois années;
Il ſembloit toutesfois que ce fuſt tout ſon bien,
Et que ne l'ayant plus, elle n'auroit plus rien.
Il eſt vray que ſes yeux, par où brilloit ſon ame,
Ne pouuoient pas produire vne vulgaire flâme;
Et qu'elle auoit raiſon de cherir ſes attraits,
Voire d'en admirer juſqu'aux moins rares traits;
Car depuis que la Terre en ſes pompes écloſes
Montra les premiers Lys, & les premieres Roſes,
Depuis le premier tour de l'vnique Flambeau
On n'auoit point veu naiſtre vn Chef-d'œuure ſi beau.
Mais la plus digne cauſe, & la plus euidente,
Qui luy portoit le cœur à cette amour ardente,
C'eſt que durant les jours qu'en ſes flancs bien heureux
Elle ſentoit mouuoir ce Fils auantureux;

Vn Meſſager du Ciel, vn ſaint & vray Mercure,
Eſcartant d'vne Nuit l'ombre la plus obſcure,
S'eſtoit fait appareſtre à ſon graue Mary,
Et l'auoit aſſuré que ce Germe chery
Dont le moment natal les tenoit lors en peine,
Paruiendroit au ſommet d'vne gloire hautaine,
Seroit grand en eſprit, nompareil en vertu,
Releueroit des Siens le deſtin abbatu,
Et deliurant enfin ce Peuple miſerable
De la longue rigueur d'vn joug ſi deplorable,
Parleroit à Dieu meſme, & pour guider la Foy
Donneroit aux Humains vne eternelle Loy.
Auſſi, quand dans le terme, il vint à la lumiere
Elle ne ſentit point la douleur couſtumiere
Qui trouble & rend faſcheux l'heur de l'enfantement,
Mais accoucha ſans mal, & ſeule, & prontement.
Dieu le voulut ainſi par ſa haute Puiſſance,
Pour tromper le Cruel qui craignoit ſa naiſſance,
Et fruſtrer le deſſein qu'vne noire rancœur
Faiſoit contre Iacob boüillonner en ſon cœur.
Car en cette Saiſon ſa rage redoublée,
De ſpectacles affreux l'Egipte auoit comblée;
L'on ne voyoit qu'Enfans, ou noyez, ou meurtris,
L'on n'oyoit que ſanglots, que pitoyables cris,

Que ſouſpirs, que regrets, que vehementes plaintes
Des femmes d'Iſraël, qui de tendres eſtraintes
Embraſſoient en pleurant ces froids & pasles corps
Triſtement eſtendus ſur ces funeſtes bords:
Et le perfide eſpoir, le ſeul but d'vn rauage
Si barbare & ſi dur à l'œil le plus ſauuage,
N'alloit qu'à faire perdre & la vie & le jour
A l'Enfant qui du Ciel fut la gloire & l'amour.
Ainſi vit-on depuis, ſous l'infernal Herode
Qui tint de Pharaon la tragique methode,
Le Salut des Mortels, le grand Verbe-incarné
Pourſuiuy du treſpas auſſi toſt qu'il fut né.
Ainſi pendant le cours d'vne horrible Furie
L'honneur du Genre-humain, la diuine Marie,
Enſemble & Mere & Vierge en ſecret l'allaita,
Et des pieges dreſſez les riſques éuita.
Mais contre les efforts d'vn ſi ſanglant deluge
Le Nil doux & benin luy ſeruit de refuge;
Et Moyſe, en ce lieu ſe ſeroit veu perir
Si luy meſme d'enhaut ne l'euſt fait ſecourir.
Déja de Iocabel l'heur & la vigilence
Auoyent deceu trois fois la cruelle inſolence
Des faux Perquiſiteurs enuoyez de Memphis
Pour maſſacrer par tout les ſaints & jeunes Fis;

Déja le bruit commun d'vne recherche entiere
Fourniſſoit aux propos de dolente matiere;
Et l'on ſçauoit déja que dans les premiers jours
Ce malheur general deuoit prendre ſon cours;
Quand le diſcret Amram que cette aigre Nouuelle
Agitoit dans le lit, & tenoit en ceruelle,
Exhalant de ſon cœur vn ſanglot de pitié
Parla de cette ſorte à ſa chaſte Moitié.
Doux Soucy de mon ame, enfin, ie le confeſſe,
Les penſers eſpineux du Sort qui nous oppreſſe,
Quelque las que ie ſois, m'empeſchent de dormir,
Et me font à ce coup ſouſpirer & fremir;
Ie ſuis, je ſuis vaincu, je tremble en mon courage
Lors qu'à-par-moy je ſonge au violent orage
Qui gronde & qui s'appreſte à la deſtruction
Des malheureux Enfans de noſtre Nation.
Ce n'eſt pas toutesfois, qu'en ce qui me fait plaindre
Nous ayons pour le tien aucun ſujet de craindre;
Car aprés les diſcours que l'Ange du grand Dieu
Me tint de ſa fortune en cet indigne lieu;
Aprés tant de faueurs, tant de graces promiſes,
Qu'au plus cher de mon ſein ma confiance a miſes;
Aprés, disje, le poids de mots ſi ſolennels,
La peur du moindre mal nous rendroit criminels.

Mais la peine d'autruy me trauaille & me touche;
Et je ſerois vn Tygre, vn Rocher, vne Souche,
Si je ne teſmoignois vn vif reſſentiment
Au triſte & ſeul penſer d'vn ſi proche tourment.
Las! ó quelle pitié! déja je m'imagine
Que je voy ce beau ſang, ſi noble d'origine,
Ce ſang fidelle & cher, d'Abraham deſcendu,
Par vne vile main ſur la bouë eſpandu.
Déja, dans la frayeur du coup qui nous menace,
Ie croirois voir la fin de l'Iſacide Race,
N'eſtoit-ce qu'autrefois nos illuſtres Ayeux
Contracterent pour elle auec le Roy des Cieux.
Cependant la Raiſon, l'Amour, & la Nature,
Demandent ſagement, en cette conjoncture,
Que ſans trahir ma Foy, je ſonge à preſeruer
L'Enfant qu'à tant d'honneurs Dieu promet d'eſleuer.
Ce Monarque eternel ne veut point qu'on le tente;
Vn doux & tendre ſoin luy plaiſt, & le contente;
Il ayme la prudence, & ſa Diuinité
Approuue les deuoirs que rend l'humanité.
Voyons donc, chere Femme, en quel ſecret Azile,
En quel lieu proche & ſeur, hors de ce Domicile,
Soit dans le ſein d'vn Antre, ou d'vn Boccage vert,
Nous le pourrons cacher, & le mettre à couuert:

Iettons les yeux par-tout, & conſulte toy-meſme
Si pour le garantir de ce peril extreme,
Tu ſçais quelque moyen, ou quelque inuention,
Et me dis là-deſſus ta reſolution.
Las! (reſpond en pleurant, Iocabel affligée,)
Mon ame dans le dueil eſt tellement plongée
Que je ne ſçay que faire, & mon cœur interdit,
De ſa propre vertu ſoy-meſme ſe deſdit.
Ie cherche bien vn lieu, mais aucun je n'en trouue;
Ie penſe bien aux tiens, mais je les deſapprouue;
C'eſt choiſir vn refuge au ſein meſme des maux,
Et liurer noſtre Eſpoir aux dents des Animaux.
Rien moins, replique Amram, en la terre où nous sõmes
Les Monſtres les plus fiers ſont plus doux que les hõmes;
Ouy, les plus noirs Dragons, & les plus venimeux
Ne ſont point enragez, ni terribles comme eux.
I'ay rencontré cent fois le long de ce Riuage
Maint enorme Serpent, mainte Beſte ſauuage,
I'ay veu maint Crocodile errer autour de moy
Qui moins que ces Cruels m'a fait paſlir d'effroy.
Il vaut donc mieux enfin, il vaut mieux ſe reſoudre,
Auant que de ce Toit s'approche cette Foudre,
A confier ton Fils entre les mains de Dieu,
Et déja ſa Bonté m'en inſpire le lieu.

Au ſolitaire bord du grand & large Fleuue
Qui par tant de deſtours ce territoire abbreuue,
S'offre vn certain endroit couronné de roſeaux;
Et d'autres ornemens dont ſe parent les Eaux:
La hauteur en eſt telle, & tel en eſt le nombre
Que la moitié du Nil y peut dormir à l'ombre;
Et que ſouuentesfois en allant y peſcher
A mes propres regards je me ſuis fait chercher.
Là, pour quelques Soleils nous pouuons l'aller mettre;
Et quand il y ſera, j'oſeray me promettre
Que les yeux les plus fins, qui cherchent ſon treſpas,
Quelques aigus qu'ils ſoyent ne le trouueront pas.
Vne autre choſe encore à ce choix me conuie,
Tu pourras aiſement ſubuenir à ſa vie,
Car l'endroit n'eſt pas loin, & n'eſt point frequenté,
Et Dieu le veut ainſy pour ta commodité.
Ouy, mais (repart la Mere à demy reſoluë,)
Comment le mettra-t'on en cette place eſluë?
L'eau n'y vient-elle point eſtant ſi prés du bort?
Et n'eſt-ce pas tousjours l'expoſer à la mort?
Chaſſe, dit le Mary, cette crainte funeſte;
Faiſons noſtre deuoir, le Ciel fera le reſte;
Leuons-nous ſeulement, & je te montreray
De quel art pront & ſeur je m'y comporteray.

S'eſtant doncques leuez qu'encore les Eſtoiles
De la Nuit taciturne illuminoyent les voiles;
Et qu'vne ſombre horreur couuroit paiſiblement
L'Air, le Vague liquide, & le ferme Element,
Ils s'habillent ſoudain, s'en vont à la feneſtre
Pour ſçauoir ſi le Iour s'appreſtoit à renaiſtre;
Et furent eſtonnez qu'en regardant les Cieux
Vn clair & beau Prodige apparut à leurs yeux.
Ce fut vn trait de feu qui comme vne Fuſée,
Commençant ſur leur Toit vne ligne embraſée,
Auec ſa pointe d'or les tenebres perça;
D'vn cours bruyant & pront vers le Nil ſe gliſſa;
Fit loin eſtinceler ſa flame petillante;
Et laiſſant en la Nuë vne trace brillante,
S'en alla dans cette onde eſteindre ſon ardeur,
Et remplir l'air d'autour d'vne agreable odeur.
Voy, cria lors Amram, voy ce que nous figure
Le lumineux ſillon que forme cét Augure;
Mon ſoin eſt confirmé, ce chemin noble & droit
De l'Azile choiſy marque le bel endroit;
C'eſt entre nos roſeaux qu'aboutit ſa carriere;
Iette donc à ce coup tes vains doutes arriere,
Mettons la main à l'œuure, & loüons l'Eternel
Qui nous daigne montrer vn ſoucy paternel.

En acheuant ces mots, juſqu'à terre ils ſe plient;
Adorent le grand Dieu, l'exaltent, le ſupplient
De benir leur deſſein, & rendre leur Enfant
Des perils redoutez vainqueur & triomphant:
Puis dés-que par le Temps, la belle Aube argentée
Fut du ſein de la Nuit comme reſſuſcitée,
Si toſt que ſa luëur reblanchit l'horiſon;
Que le Iour s'eſchappa de ſa noire priſon;
Que le Bruit reſueillé vint de ſa violence
Effrayer le Repos, la Paix, & le Silence;
Et que le Roy des Feux, d'vn rayon vif & pur,
Eut refait le Matin, d'or, de pourpre, & d'azur;
La faucille à la main, de leur Cabanne ils ſortent,
Vont au premier foſſé, ſur leur teſte en rapportent
L'eſmail tremblant & vert de deux faiſeaux de joncs,
En prennent les plus forts, en joignent les plus longs,
Et de leurs viſtes doigts en dreſſent vn ouurage
Qui de bitume enduit, pour tromper le naufrage,
Ne ſçait s'il doit au vray s'appeler vn Vaiſſeau,
Ou pluſtoſt vn Cercueil, ou pluſtoſt vn Berceau;
Puis aprés maint baiſer accompagné de larmes
Que verſoit Iocabel ſur l'Enfant plein de charmes,
Aprés maint dur ſanglot, & maint ſouſpir aigu,
Elle le couche enfin dans ce Lit ambigu.

Et

Et voyant qu'il rioit d'vne douce maniere,
Las! dit-elle, tu ris, ô ma gloire derniere,
Tu ris, mon ſeul Eſpoir, & tu ne connois pas
Que peut-eſtre ta vie eſt proche du treſpas;
Tu fais ſur ton beau front éclater l'allegreſſe,
Et tu ne reſſens point le peril qui te preſſe;
Ah! Chétif, ah! Chétif, qu'il te ſierroit bien mieux
De laſcher maintenant les ſources de tes yeux!
O douleur! ô remede! ô Lit, ô Sepulture!
Fut-il jamais au Monde vne telle Auanture?
I'eſgare exprés vn bien afin de le trouuer;
Ie l'expoſe aux hazards afin de l'en ſauuer;
Et par vne pitié ſiniſtre & dangereuſe
Meſme auant le malheur me rendant malheureuſe,
Ie cherche ma ruïne, y cours aueuglément,
Et du Sort que je crains haſte l'euenement.
Amram, qui la regarde, & qui voit en ſa peine
Le ſenſible pouuoir de la foibleſſe humaine,
D'vne ame plus conſtante, & plus roide au ſoucy,
Tout d'vn temps la r'aſſure, & la reprend ainſy.
Qu'eſt-ce-là Iocabel? quelle crainte friuole
Se gliſſe en ton eſprit d'où la raiſon s'enuole?
Qu'as-tu fait de ton cœur? qu'as-tu fait de ta foy?
Ou pluſtoſt, de toy-meſme, au trouble où je te voy?

Sont-ce là les treſors, les fruits de la ſageſſe
Dont le Ciel t'a doüée auec tant de largeſſe?
Faut-il que ton ennuy trahiſſe ta vertu?
Parle, chere Moitié, pourquoy t'affliges-tu?
Ah! je voy ce que c'eſt: tu te fais trop entendre;
Aux promeſſes d'Enhaut on ne doit point s'attendre;
Ie t'ay dit vne fable, & l'Incredulité
Te fait croire menteur le Dieu de verité.
Si jadis hardiment le ſaint Reſte du Monde
Entra ſur ſa parole en l'Arche vagabonde,
Quand la Terre inſolente oſa heurter les Cieux,
Quand l'Oeuure de ſes mains deſplut meſme à ſes yeux,
Quand il ſe repentit d'auoir fait ſon Image,
Quand ſon Vaſſal ingrat luy refuſa l'hommage,
Quand, dis-je, ſon courrous, auſſi juſte qu'amer,
De tout cét Vniuers ne fit rien qu'vne Mer;
Craindras-tu de commettre à ſa puiſſante garde
Cét Enfant que ſur l'Onde il faut que l'on hazarde?
Et pourras-tu douter aprés le Signe veu
Qu'à ſes tendres beſoins ſa grace n'ait pourueu?
Pauure! qu'euſſe-tu fait, ſi ſa Majeſté ſainte
Deſirant te ſonder par vne dure feinte,
Comme auecques rigueur jadis elle eſprouua
Noſtre Ayeul qui ſi ſouple à ſa Voix ſe trouua,

Euſt exigé de toy le deplorable office
D'aller ſur quelque Mont offrir en ſacrifice
Vn cher Enfant vnique, & de ta propre main
Plonger dans ſon beau col vn Acier inhumain,
De ſon ſang le rougir, ou pluſtoſt du tien meſme;
Puis du corps palpitant, & de la teſte bleſme,
Que la Mort ſans regret n'auroit peu ſeparer,
Donner le triſte honneur aux feux à deuorer?
Son Exemple admirable à toute Ame fidelle
Deuroit bien aujourd'huy te ſeruir de modelle,
Et tu n'ignores pas qu'en cette occaſion
L'on n'en peut diſcourir qu'à ta confuſion.
Il ne repliqua rien à cét ordre ſeuere;
Il ne dit point à Dieu qui l'auoit rendu Pere
De cét aymable Fils, en vn âge chenu,
Que ſon bras de l'horreur ſe trouuoit retenu,
Que l'Autel fremiroit de voir cette Victime,
Que ce Commandement eſtoit illegitime,
Puis qu'il mettoit à-bas l'entiere authorité
Du grand Pact eſtably pour ſa Poſterité:
Mais ſimple, franc, & promt, dés-qu'on reuit l'Aurore
Briller ſur les ſommets que ſa naiſſance dore,
Il ſe mit en chemin, & d'vn cœur ſans pareil
Dreſſant tout-auſſi-toſt le tragique Appareil,

Dont l'innocent Iſaac, deſtiné pour Hoſtie
Luy-meſme auoit porté la meilleure partie,
Alloit rendre le Ciel pleinement ſatisfait,
Si Dieu prenant en luy le zele pour l'effait;
Du glaiue menaçant n'euſt par vn bras celeſte
Empeſché le deſſein genereux & funeſte,
Qui pour vn autre coup s'eſtant laiſſé changer,
Sur vne autre Victime alla ſe deſcharger.
D'vn ſi graue diſcours enfin perſuadée,
Iocabel ſe reſout à la foy demandée;
Surmonte ſes douleurs, eſtouffe ſes regrets,
Retient de ſes ſouſpirs les mouuemens ſecrets,
Et commandant ſoudain à la jeune Marie
Qu'elle miſt ſon Troupeau hors de la Bergerie,
Tandis qu'à les guider Amram ſe diſpoſoit,
Prend le doux Lit de Ionc où l'Enfant repoſoit;
Et de peur que cét Aſtre à force de reluire
Ne ſe trahiſt chez eux, & ne les fiſt deſtruire,
Sortent tous trois enſemble, & tirant vers les Eaux
Vont en fier l'éclat à l'ombre des roſeaux.
Dans la verte eſpaiſſeur de ces fragiles Plantes
Qui pouſſoyent hors du Nil leurs teſtes chancelantes;
S'entr'ouuroit par contours vne eſpece de ſein,
Qu'vn fauorable Sort offroit comme à deſſein

De receuoir l'Enfant, & garder que ſur l'onde
Le Courant ne rendiſt ſa Barque vagabonde ;
De Ioncs & de Glayeuls il eſtoit r'enfermé,
Et l'Art meſme à propos ſembloit l'auoir formé.
Si toſt qu'en cét azile on eut mis la Nacelle
Amram dreſſe ſes pas où le trauail l'appelle ;
Et l'aymable Bergere errant à l'enuiron
Laiſſe aller Iocabel reuoir le tendre Aaron.
Telle que dans l'horreur d'vne Foreſt eſpeſſe
Vne Biche craintiue, & que la Soif oppreſſe,
Quitte à regret ſon Fan, depuis peu mis au jour,
Quand pour chercher à boire aux foſſes d'alentour,
Ayant au moindre bruit les oreilles tenduës,
On la voit s'auancer à jambes ſuſpenduës,
Faire vn pas, & puis deux, & ſoudain reuenir,
Et de l'Objet aymé montrant le ſouuenir
Montrer en meſme temps, par ſes timides geſtes,
Le ſoupçon & l'effroy des images funeſtes
Qui ſemblent l'agiter pour autruy ſeulement ;
Telle fut Iocabel en ſon eſloignement.

SECONDE PARTIE.

A Peine elle s'en va, que comme foible & Mere
Se forgeant en l'eſprit mainte affreuſe Chimere
Dont ſon cœur démenty reçoit l'impreſſion,
Elle r'entre auſſi-toſt dans l'apprehenſion.
Ses bleſſures qu'Amram auoit conſolidées
Se r'ouurent à l'aſpect de ces triſtes Idées;
Et ſon debile eſpoir priué d'vn tel appuy
Trébuche ſous la peur, & ſuccombe à l'ennuy.
Ainſi, quand d'vne poutre on oſte quelque eſtaye
Qui ſe vit autresfois l'honneur d'vne Fuſtaye,
Et qui des Vents eſmûs ſouſtint tous les debas,
On voit au meſme inſtant tout le plancher à-bas.
Tantoſt elle regarde, & tantoſt elle eſcoute;
Tantoſt juſqu'à la riue elle reprend ſa route;
Puis ayant veu la Nef où flotte ſon Treſor
Le Sentier domeſtique elle refoule encor.

Mais à chaque moment elle tourne la teſte ;
Deſſus la moindre butte elle monte & s'arreſte ;
Sur les pieds ſe ſouſléue, & par l'œil du deſir
Figure à l'œil du corps vne ombre de plaiſir.
Tandis, vn ſourd tumulte, vn bruit de Voix lointaines
Frappant l'Air & le Ciel de clameurs incertaines
Paruient à ſon oreille ; & cent tons eſlancez
Luy font haſter ſoudain ſes pas lents & forcez :
Elle en deſcouure enfin le ſujet miſerable ;
Déja, des Viſiteurs la trouppe inexorable
Faiſant trembler d'effroy tous les Lieux d'alentour
Alarme le ſaint Peuple en ſon triſte Sejour ;
Déja gronde & fremit, la marche redoutée ;
Déja, de maint Bourreau la dextre enſanglantée
Degoutte ſous le Meurtre, & les cheueux eſpars,
Cent Meres en fuyant hurlent de toutes pars.
Alors, bien que d'Aaron l'âge aſſeure ſon ame
Contre la fiere ardeur qui ces Tygres enflame,
Toutesfois elle craint, & les voyant marcher
De treſſaillir pour luy ne ſe peut empeſcher.
En cette eſmotion elle arriue à ſa Porte,
Où trois de ces Cruels que la rage tranſporte,
Le blaſpheme à la bouche, & le glaiue à la main,
Entrent pour accomplir le Decret inhumain.

D'abord qu'ils ſont entrez, & que ſeul ils rencontrent
L'Objet de qui les ans à leur dépit ſe montrent,
Ils tonnent de fureur contre leurs propres Dieux;
Ils font agir leurs pas, ils font agir leurs yeux;
Cent fois en meſme endroit ils foüillent, ils refoüillent;
De l'humble & chaſte Lit la ſainte gloire ils broüillent;
Les meubles ſont eſpars, les biens ſont épandus;
Ils ſont en leur recherche eux-meſmes confondus;
Et forçenant enfin, de voir que leur tempeſte
Ne peut au gré barbare immoler quelque teſte,
S'en vengent ſur les biens, deſchirent, rompent tout
Et ſous le Toit eſmeu ne laiſſent rien debout.
Iocabel cependant, froide, muette & bleſme,
Et les ſens plus troublez que ce Deſordre meſme,
Les regarde, en ſouſpire, & preſques hors de ſoy,
Par la peur du futur augmente ſon effroy.
Mais, je les voy ſortir pour aller au carnage;
Elle conſole Aaron, redreſſe le meſnage;
Fait reuiure en ſon teint vn pront éclat de ſang;
Et comme ſes eſprits, remet tout en ſon rang.
Quiconque a veu l'effort d'vn eſtrange tonnerre
Dans ſon propre Sejour, renuerſant tout par terre,
Tantoſt haut, tantoſt bas, tantoſt prés, tantoſt loin,
Rouler de mur-en-mur, bondir de coin-en-coin,

Eſlargir

Eſlargir, reſſerrer ſa flâme tortueuſe,
S'eſlancer coup-ſur-coup d'vne jre impetueuſe,
Piroüetter, mugir, & quoy que vehement
Eſpargner toutesfois, l'honneur du Baſtiment;
Celuy-là, dis-je, ſeul peut en l'ame ſe peindre
Combien dans ce peril Iocabel eut à craindre;
Et peut conneſtre encor ſans l'auoir eſprouué,
Combien tout mal eſt doux pour vn Fils preſerué.
Non, la Brebis du Nord ne ſent pas tant de joye
Lors que du Loup-ceruier bruyant aprés la proye,
Ou de quelque grand Ours pour la queſte ſorty,
Elle voit à ſes flancs ſon Agneau garanty,
Qu'en reſſent, & qu'en montre au depart agreable
La Mere qui du Fils prend vn ſoin incroyable,
Qui le tient, qui le baiſe, & qui doit benir Dieu
De voir, bien qu'à regret, l'orage en autre Lieu.
En ce temps Eliſaph, Berger qui dans ſon ame
Nourriſſoit pour Marie vne diſcrette flâme,
Pour cette aymable Sœur, qui veillant ſur ce Bort,
Du cher Gage expoſé voyoit dormir le Sort;
Auoit d'vne couſtume & licite & fidelle,
Amené ſon Troupeau tondre l'herbe auprés d'elle;
Et ces chaſtes Amans ſous vn Palmier aſſis,
S'entre-communiquoyent leurs intimes Soucis;

Quand le bon Merary que la Fortune indigne
Reduiſoit, quoy qu'Illuſtre, à manier la Ligne,
Qui s'aidoit de la Naſſe, & qui le plus ſouuent
Venoit en cet endroit ſecher ſes Rets au vent,
S'y vint rendre tout ſeul, au point que ce beau Couple,
D'vne addreſſe fatale, & d'vn doigt promt & ſouple,
Trompant l'Oyſiueté conſtruiſoit de roſeaux
Vne douce Priſon à mettre des Oyſeaux.
Le Paſteur, & la Belle auſſy-toſt le reçoiuent,
Non dans le ſimple accueil qu'à ſes rides ils doiuent;
Mais auec tout l'amour, auec tout le reſpect
Que comme eſtant leur Oncle, en exige l'aſpect.
Il leur rend le ſalut, ſe poſe au meſme ombrage,
Les benit, les fait ſeoir, & voyant leur Ouurage,
Ah! dit-il, chers Enfans, qu'en ces triſtes Saiſons
Il ſied bien aux Captifs à faire des Priſons!
Las! noſtre joug eſt tel, ſous l'injuſte Puiſſance;
Qu'au lieu que de Iacob la fameuſe Naiſſance
Se deuroit entre nous celebrer aujourd'huy,
Auec les libres tons d'vn Chant digne de luy;
Au lieu qu'en ce grand Iour, de ſa Vie admirable
Nous deurions publier la gloire incomparable,
Et de ſon Nom ſacré faire comme autresfois,
Retentir hautement les Riues & les Bois;

De l'aſpre mort des Siens, noſtre cœur, noſtre haleine,
Vn ſanglot, vn ſouſpir oſe former à-peine,
I'en friſſonne en ſecret, & veu ce dur Matin
Ie doute que d'vn ſeul s'en ſauue le deſtin.
A ces funeſtes mots la ſoigneuſe Bergere
Luy remet dans le ſein l'eſpoir du jeune frere;
L'aſſure qu'il reſpire, & luy recite au long
Tout ce qui concernoit le doux Berceau de jonc,
Puis l'adjurant enfin, par leur grand Ayeul meſme
D'en octroyer l'hiſtoire à ſon deſir extreme,
Que ſeconde Eliſaph qui non moins curieux
L'inuite auſſi bien qu'elle au Diſcours glorieux;
Elle voit qu'auſſi-toſt, à l'honneur de la Feſte,
D'vn œil condeſcendant il ſigne ſa Requeſte;
Et qu'aprés quelque pauſe en la reflexion,
Il ouure ainſi la bouche à leur attention.
Déja, pendant neuf Mois, la fiere Antipathie
D'où naiſſent la Diſcorde, & la Haine en partie;
Qui fait la Repugnance, engendre le Dédain;
Qui ne peut rien ſouffrir, qui ſe faſche ſoudain,
Qui formant vne horreur pour les plus belles choſes
Deffend à quelques-vns l'aſpect meſme des roſes,
Qui trouue tout mauuais, & dont l'œil dépité,
De ſes propres Parens fuit la ſocieté;

Déja, dis-je, ce Monſtre enorme & redoutable,
A ſoy-meſme en tous lieux ſouuent inſuportable,
Par le vouloir du Ciel, que l'homme, ſans pecher,
Ne peut approfondir, ne ſçauroit éplucher;
Auoit de Rebeccâ, qui s'en plaignoit ſans ceſſe,
Durant neuf Mois entiers tourmenté la groſſeſſe,
Fait treſſaillir les flancs, & de ſes bras mutins
Pouſſé les grands Iumeaux aux troubles inteſtins;
Quand aprés maint effort, & mainte ardente Lutte,
Eſaü par hazard, ou pluſtoſt par ſa chutte,
Vint le premier au jour, non pas comme vainqueur,
Mais comme vn qui fuyoit, qui deſpourueu de cœur,
Laiſſoit la palme à l'autre, au ſaint Champ des entrailles
Où pour regner tout ſeul il donna cent batailles;
Auſſy l'heureux Iacob qui l'auoit abbatu
Sembloit dire en naiſſant, Tourne teſte, où vas-tu?
Et tenant le talon de la plante germaine
Lors qu'il vint à pareſtre en la carriere humaine,
Exprimoit aux regards ce propos obſtiné,
La gloire m'appartient, c'eſt moy qui ſuis l'Aiſné;
C'eſt moy qui ſuis le Tronc dont les rameaux ſuperbes
Porteront plus de Fruits que la Terre n'a d'herbes,
Que l'Eau de grains de Sable, & que le Ciel encor
En ſa voûte d'azur n'a d'eſtincelles d'or;

Et c'eſt moy qui ſeray le Seigneur & le Maiſtre
De celuy que ſa honte a fait deuant moy naiſtre,
Et qui ſe preualant de ſon foible deffaut
Son orgueil mis à-bas veut déja porter haut.
Voilà, chers Auditeurs, comme naſquit au Monde
Noſtre Ayeul dont la gloire, à nulle autre ſeconde,
Rend depuis ce temp-là ce jour-cy ſolennel,
Et chaque An ſe celebre au gré de l'Eternel.
Il ne fut pas beſoin, en l'âge d'jnnocence
Pour diſtinguer des deux, ou la veuë, ou l'abſence,
Comme on fait d'ordinaire à l'endroit des Beſſons,
D'vſer de quelque marque en diuerſes façons;
Car bien qu'en leur viſage, en leur port, leur ſtature,
On viſt en deux Objets vne meſme nature,
Celuy qui par Iacob fut ainſi terraßé,
D'vn poil ardent & rude eſtoit tout heriſſé,
Teſmoignage certain, monſtrueux, & viſible
De ſon humeur farouche, inſolente, & nuiſible;
Humeur qui dominant ſur toutes ſes humeurs
Meſme de ſa jeuneſſe empoiſonnoit les mœurs.
Toutesfois, comme on voit le Laboureur habile,
Durant que ſes Taureaux en l'âge encor debile
Peuuent plus aiſement au joug s'accouſtumer,
Et combien qu'Ennemis, ſe joindre, & s'entr'aymer,

Tantoſt leur applaudir, tantoſt prendre bien garde
A ſouſmettre l'orgueil de leur teſte hagarde,
Et ſelon qu'il les juge, ou fougueux, ou rétifs,
Employer dans ſa Court les termes correctifs,
Afin qu'vn jour aprés, leur front deuenu ſouple
Endure ſans fremir qu'au Soc on les accouple,
Et qu'ils puiſſent enſemble, ou fendre les guerets,
Ou charrier l'honneur des antiques Foreſts:
Ainſi le grand Isâc dans ſa noble Demeure
Voyant ſes jeunes Fils ſe broüiller à toute heure,
Taſchoit par les doux ſoins de l'Education
D'aſſoupir leurs debats, & leur auerſion.
Il aymoit Eſaü d'vne amour ſinguliere,
Parce que d'vne addreſſe à luy particuliere
Deuenu grand Chaſſeur, dépeuplant tous les Bois,
Mettant tous les Cheureüils, tous les Cerfs aux abbois,
Et des plus forts Sangliers, audace contre audace,
D'vn roide Eſpieu mortel exterminant la race,
Il faiſoit à ſon gré regorger ſa Maiſon
Des biens que donne au Gouſt l'exquiſe Venaiſon.
La Mere aymoit Iacob d'vne plus haute flâme,
Parce qu'elle voyoit éclater dans ſon ame
Mille rares vertus, mille graces des Cieux,
Et parce qu'à ſon cœur le ſien reſpondoit mieux.

Il ſuiuoit les plaiſirs de l'humble Bergerie;
Et tantoſt ſur le Mont, tantoſt dans la Prairie,
La Houlette à la main, la Panetiere au flanc,
Accompagné du Dogue au combat promt & franc,
Et deuancé par-tout du pas & lent & graue
De l'Animal barbu qui de cornes eſt braue;
Il menoit ſon Troupeau, d'ample l'aine couuert,
Tondre le riche émail qui fleurit ſur le vert.
Iamais ce beau Paſteur, quand le Silence & l'Ombre
Annonçoyent de la Nuit l'effroy tranquille & ſombre,
Ne reuenoit joüir de l'agreable aſpect
Pour qui ſon cœur bruſloit d'amour & de reſpect,
Qu'il ne luy rapportaſt quelque Aigle jeune & tendre
Que dans l'Aire ſauuage il auoit oſé prendre;
Ou quelque Tourterelle, ou quelque Roſſignol,
Qui n'auoit eſſayé ny le chant, ny le vol;
Ou quelque bel amas de couleurs differantes
Dont le luſtre eſtoit joint aux graces odorantes;
Et tout, de cette Mere, auec vn doux ſouſris,
Pour l'amour de ſes doigts doucement eſtoit pris.
Les baiſers ſur le front, ſur les yeux, ſur la bouche;
Les careſſes des mains lors qu'vn Objet nous touche;
Les mots flateurs & vrays, d'ardeur accompagnez,
En ces rencontres-là n'eſtoyent point eſpargnez.

Si l'Air ſe noirciſſoit deſſous le moindre Orage
Lors que ſon cher Iacob eſtoit au Paſturage,
Il tonnoit dans ſon ame, & l'obſcure vapeur
Vn Spectre du Deluge y formoit à ſa peur:
Si de la moindre épine il auoit quelque atteinte
Son cœur eſtoit percé du couteau de la crainte;
Et ſi la fiévre au Lit le tenoit vn moment,
Elle eſtoit déja morte, & dans le Monument.
Auſſi, dans cette amour, par le Ciel fomentée,
Et par mille raiſons d'heure en heure augmentée,
Elle eſpia ſi bien, & le temps, & le lieu
D'accomplir en ce Fils l'Ordre inſpiré de Dieu,
Qu'enfin par les reſſorts d'vne douce Impoſture,
Il ſe vit confirmer la Primogeniture,
En luy déja tranſmiſe, auec ſimplicité,
Pour des legumes ſeuls dont vn œil fut tenté.
C'eſt cela qui fit rompre & le frein, & les reſnes
Qui tenoyent Eſaü dans quelques tendres geſnes;
C'eſt celà qui le fit à ſoy-meſme échapper,
Et de tout ſaint reſpect les forces diſſiper.
Vn jour, que deja vieux, Isâc mû d'vne enuie
De toucher ſon palais des ſouſtiens de la vie,
Ordonna qu'Eſaü, s'armant à ce deſſein,
Contentaſt l'appetit qu'il couuoit dans le ſein,

Et

Et que pour recompenſe, au retour de la queſte
Sa benediction couronneroit ſa teſte,
Et le feroit jouïr du ſuprême bon-heur
Que les vœux d'vn bon Pere offrent auec honneur;
Sa Moitié s'auiſant d'vne agreable ruſe
Qui portoit auec ſoy ſa legitime excuſe,
En Chaſſeur auſſi-toſt déguiſe le Berger,
Cache ſes nuditez ſous vn poil eſtranger,
Et changeant par l'appreſt en Venaiſon friande
L'ordinaire Morceau d'vne ignoble Viande,
Veut que ſon Bien-aymé, ſon Cœur, ſon Fauory,
En ſupplante le Frere, & trompe le Mary.
Iacob en cét eſtat, d'vne façon accorte,
Prend le Mets deceptif, au grand Vieillard le porte,
Qui priué de la veuë, & doutant de la vois,
A la credulité laiſſe vaincre ſes doigts,
Par vn ſens confond l'autre, & ſur le chef qu'il touche,
Aux mots graues & ſaints ouurant la digne bouche,
Verſe vn ſacré treſor de benedictions,
Et fait parler ainſi ſes juſtes paſſions.
Vueille le Tout-puiſſant, qui d'vn Ordre adorable
Rend noſtre deſtinée heureuſe, ou miſerable,
Fauoriſer la tienne, & donner à tes vœux
Vne gloire qui luiſe en d'illuſtres Neueux:

Faſſe de ſa Bonté la ſuprême excellence
Qu'on voye en ta Maiſon éclater l'Opulence;
Qu'on redoute par tout le pouuoir de ta main;
Que deuant ta grandeur s'abbaiſſe ton Germain;
Que Ceux qui t'aymeront, qui verront ſans enuie
Les biens que je ſouhaite au beau cours de ta vie,
Soyent benis, ſoyent aymez, ſoyent apres le cercueil
Honorez dans le Ciel d'vn indicible accueil:
Et que Ceux qui ſur toy feront vomir la rage
Qui de l'aiſe d'autruy fait ſon propre dommage,
Soyent l'horreur des viuants, ſoyent le rebut des Morts,
Et ſoyent liurez en proye au noir & vain remors.
A peine finiſſoit la bouche paternelle
De ſouhaiter au Fils vne grace eternelle,
Qu'Eſaü de retour, & qui ſe voit fruſtré
Du bien qu'à ſon deſir l'eſpoir auoit montré,
Gemit, pleure, murmure, & fait de telles plaintes
Qu'Isâc de la pitié ſent les triſtes attaintes;
Et pour le conſoler, ne pouuant autrement,
Promet vn autre honneur à ſon reſſentiment.
Tu ſeras, luy dit-il, au Meſtier de la Guerre
Sur les plus Valeureux qui regiſſent la Terre,
Ce que l'Aigle ſuperbe eſt entre les Oyſeaux,
Et ce qu'vn Vent rapide eſt parmy les roſeaux:

Ton cœur ardent & fier, & ta main pronte aux armes
Innonderont la Plaine, & de ſang & de larmes;
Tu mettras ſous ton joug les Lyons du Midy;
L'Orient aux eſclairs de ton glaiue hardy
Redoutera ta foudre, & dans l'obeïſſance
Fournira de trophée à ta haute Puiſſance;
Et toutesfois Iacob dominera ſur toy;
Telle eſt du Souuerain l'irreuocable Loy.
Souffre donc Eſaü ce que Dieu meſme ordonne;
Si Iacob t'a faſché je veux qu'on luy pardonne;
Ce qu'il a fait eſt fait, ce que j'ay dit eſt dit,
Et de m'en retracter le Ciel me l'interdit.
Or quelques jours apres, la Mere eſtant certaine
Qu'Eſaü mal-content nourriſſoit vne haine,
Vn dépit gros de fiel, vn courroux dangereux,
Contre l'aymé Iacob, des Vertus amoureux;
Elle opera ſi bien par ſa prudente adreſſe
Aupres du noble Isâc, aueugle de vieilleſſe,
Que pour gauchir au mal qui pouuoit arriuer;
(Quoy qu'il leur fuſt alors bien dur de ſe priuer
D'vn cher Fils, d'vn Objet & ſi rare, & ſi juſte,
Et qui deſſus le front n'auoit rien que d'auguſte)
Ils conclurent entr'eux, d'vn aduis mutuel,
De l'enuoyer ſoudain chez le grand Bathuel.

Ce deſſein arreſté pour tromper la tempeſte
Qui du ſage Paſteur menaçoit l'humble teſte,
Isâc le fait venir, luy declare amplement
Ce qui les contraignoit à ſon eſloignement;
Ce qu'il doit euiter, ce qu'il faut qu'il redoute;
Vers quel puiſſant Azile eſt ouuerte ſa route,
Pouruoit à ſes beſoins, l'embraſſe, le benit
Et par les mots ſuiuans, ſes paroles finit.
Va-t'en, mon noble Eſpoir, la Meſopotamie
T'offre chez ton Ayeul vne retraite amie:
Ton Oncle maternel le genereux Laban,
Qui paroiſt comme vn Cedre au faiſte du Liban;
Qui voit de ſes Troupeaux couurir ſes vaſtes Plaines;
Qui voit de ſes Moiſſons ſes Granges touſiours pleines;
Qui fleurit en honneur & qui brille en vertu,
Te fera triompher au lieu d'eſtre abbatu.
Les Cieux l'ont enrichy de deux aymables Filles,
Dignes d'entrer au ſein des plus hautes Familles;
Gagne ſi bien ſa grace, & leur pure amitié
Que l'vne, ou l'autre enfin, deuienne ta Moitié.
Mais garde toy, ſur-tout, ſi tu ne veux deſplaire
A l'Eſprit trois fois Saint, qui nos geſtes eſclaire,
D'offrir ton juſte flanc au flanc Cananéen
Sous les indignes nœus d'vn prophane Lien.

Va donc au Nom de Dieu, ſon amoureuſe crainte
Soit d'vn celeſte Sceau dans ton courage emprainte;
Adore ſa Iuſtice, adore ſa Bonté;
Fay ſur tes volontez regner ſa Volonté;
Reſpons aux mouuemens qu'en ſecret elle inſpire;
Soûmets tes paſſions au joug de ſon Empire;
Conſacre luy tes mœurs, & graue en nous quitant
Sur l'airain de ta Foy ce Precepte important,
Que quand bien l'Homme entier ſeroit d'vne nature
A n'attendre plus rien apres la Sepulture;
Quand bien, dis-je, en ſon ame auſſi bien qu'en ſon corps
Il ſe croiroit ſujet au dur neant des Morts;
Il ne laiſſeroit pas, pour le ſeul bien de l'Eſtre,
Pour ce premier des Dons que tout doit reconneſtre,
D'eſtre obligé de viure au gré de ſon Autheur,
Et de la Creature aller au Createur.
Les Beſtes, les Oyſeaux, les Poiſſons, les Reptiles,
Les Inſectes de l'Air, qui ſemblent inutiles,
Les Arbres, les Rochers, trouuent meſme des voix
A benir ſes Bontez, & publier ſes Loix.
Aux ſoins religieux d'exemple ils s'entre-ſeruent;
Du Dieu qui les a faits les regles ils obſeruent;
Ils ont chacun leur Culte, & loüans l'Immortel
Font de leur propre ſein vne eſpece d'Autel.

A plus forte raiſon luy doit donc rendre hommage
Celuy qui comme toy, croit eſtre ſon Image;
Qui ſçait qu'ayant formé de ſes diuines Mains
Pour Chef-d'œuure accõply le grand Chef des Humains,
Il voulut infuſer vn rayon de ſa flâme
Dans ce premier des Corps où fut la premiere Ame;
Et que par ce moyen la noſtre eſt vn flambeau
Qui ne ſe peut eſteindre en la Nuict du Tombeau.
Va, ſouuiens-toy de nous, ſouuiens-toy, de toy-meſme;
Ie t'en conjure icy par ta Mere qui t'ayme,
Qui ſouſpire, & qui montre en te voyant partir
De ſes propres conſeils le tendre repentir.
Ie t'en conjure encor par cette teſte blanche,
Par ces bras affoiblis, par ces pleurs que j'eſpanche,
Ces pleurs triſtes ruiſſeaux de ces deux triſtes yeux
Priuez depuis long-temps de la clarté des Cieux:
Saluë en noſtre nom la Famille honorable
Où tu vas rechercher vn Abry ſecourable;
Tu l'y rencontreras, y ſeras bien receu,
Et Dieu t'y conduira ſi mon cœur n'eſt deceu.
Pendant tout ce Diſcours, le regret & la crainte;
Donnant à Rebeccà leur plus ſenſible atteinte,
Montrent en l'Appareil qu'elle dreſſe au Paſteur;
Que l'on peut accoupler la haſte & la lenteur:

A voir partir ce Fils rien ne la peut reſoudre ;
Cependant il le faut, pour éuiter la foudre
Qui flambe, qui mugit dans le poin fraternel ;
Poin, qui dans l'aigre cœur eſt déja criminel.
Quoy, dit-elle en ſoy-meſme, il faut donc que je voye
S'éclipſer à mes yeux mon Bien, ma ſeule Ioye,
Ou que je ſois reduite au miſerable eſtat
De craindre à tous momens quelque horrible attentat?
Il faut donc que je viue, ou pluſtoſt que je meure
Dans l'apprehenſion de le perdre à toute heure,
Ce Fils, ce doux Sujet de mon cruel ennuy,
Ou que je me reſolue à languir loin de luy?
Mais à qui m'en prendray-je? Imprudente! Inſenſée!
Le glaiue de douleur dont mon ame eſt bleſſée
N'eſt-il pas de mes mains l'ouurage malheureux?
Et n'ay-je pas ourdy mon deſtin rigoureux?
N'ay-je pas fabriqué l'inſigne tromperie
Qui cauſe d'Eſaü la ſanglante furie,
Qui fait haïr Iacob, & qui pour ces Beſſons
D'vne fiévreuſe peur me donne les friſſons?
Ah! leur inimitié n'eſt que trop naturelle :
C'eſt dans ce propre corps que naſquit leur querelle ;
C'eſt dans ces propres flancs, qu'au düel embraſez,
Ils eſtoyent, tout-enſemble, & joints, & diuiſez.

Ces Objets qui dans moy peine ſur peine entaſſent
Vouloyent s'entr'eſtouffer auant qu'ils reſpiraſſent;
Et reſſentant fremir les boüillons de leur fiel
I'en larmoyay d'angoiſſe, & m'en plaignis au Ciel.
Leur haine auſſi-toſt qu'eux paruint à la Lumiere;
Elle dit toutesfois, qu'elle y fut la premiere;
On reconnut deſlors leur inclination,
Et mon ſein allaitt à leur dure Auerſion.
Ainſi faiſoit ſa Plainte & lamentable & tendre,
A ſon cœur douloureux qui ſeul pouuoit l'entendre,
La triſte Rebeccà, quand non moins affligé,
Iacob, pourueu de tout, prit d'elle enfin congé.
Tel que dans vn Verger on voit l'homme ruſtique
Pour tranſplanter ailleurs quelque Arbre domeſtique,
Mettre en œuure la beſche, & d'vn doux branlement
Puis deçà, puis delà, le plier lentement,
Le refouïr en cercle, & des mottes herbuës
Renuerſer de nouueau les racines barbuës,
Afin de détacher, ſous vn craintif effort,
Celles du jeune Bois qui gemit & ſe tord,
Comme s'il reſſentoit quelque douleur amere
D'eſtre ainſi dépouïllé de la terre ſa Mere,
Qui d'vn ton ſourd & creux reſpond à cét ennuy;
Et retient en ſon ſein quelque choſe de luy:

Tel

Tel vit-on chez Isâc, Nebur fidelle & ſage,
Que l'on auoit commis aux ſoins de l'Equipage,
Soliciter Iacob, d'vn accent redoublé,
A quitter le ſaint Toit de triſteſſe comblé,
Faire ſur cét Eſprit, qui repugne & balance,
Agir auec douceur vn peu de violence,
Et l'arracher enfin, le preſſant de partir,
A l'Obſtacle amoureux qui n'y peut conſentir.
Ie ne vous diray point les Fleuues qu'ils paſſerent;
Les Serpens, les Lyons, que leurs mains repouſſerent;
Les Montagnes, les Bois, les Plaines, les Hameaux,
Que franchirent ſous eux les pas de leurs Chameaux:
Vous ſçaurez ſeulement qu'en vne Solitude,
Conuié de la Nuit, & de la laſſitude,
Iacob s'eſtant dreſſé d'vn Rocher vn cheuet
De qui la verte mouſſe eſtoit le mol duuet,
Et d'où l'on voyoit ſourdre vne Onde viue & pure,
Qui flattoit le ſommeil, auec vn doux murmure,
Il s'endormit enfin, & ſans l'ayde des yeux
Vit briller dans les Airs tout ce qui brille aux Cieux.
Il creut voir, ô merueille! ô Songe incomparable!
Il creut voir vne Eſchelle, en grandeur admirable,
Preſſer d'vn riche bout le ſolide Element,
Et de l'autre plus riche atteindre au Firmament.

L'or, la perle, l'azur, toute la Terre entiere,
N'auoit rien que d'abjet au prix de ſa matiere;
Et toutesfois ſon œil creut voir en ce Treſor
Enſemble confondus, l'azur, la perle, & l'or.
Elle ſembloit porter, & de long & de large,
Des celeſtes Eſprits la bien-heureuſe charge;
Les vns venoyent en bas, les autres remontoyent,
Et leurs nobles cheueux ſur leurs ailes flotoyent.
La ſplendeur de la Lune, & des Aſtres ſans nombre,
De l'éclat de leurs pieds eſtoit à peine l'ombre;
Et les rayons viuans de leurs yeux nompareils
Auroyent donné la mort aux yeux de cent Soleils.
Mais, comment te diray-je, ô Spectacle indicible?
Au plus haut eſchelon l'Auguſte, l'Impaſſible,
Reſplendiſſant de Gloire, & d'Immortalité,
De tous ces beaux Objets effaçoit la beauté:
Il s'appuyoit deſſus, & de ſa Bouche ſainte,
Qui donnoit à l'oreille vne adorable attainte,
Et dont le ſon diuin partoit d'vn cœur amy,
Fit oüyr ces propos à Iacob endormy.

TROISIESME PARTIE.

IAcob, mon cher Iacob, je ſuis le Roy ſuprême
Qui l'Eternité ſeule a pour ſon Diadême;
Ie ſuis l'vnique Dieu qu'Abraham reuera,
Et que dés le berceau ton bon Pere adora:
Ie veux, j'ay reſolu, d'vne faueur immenſe,
Qu'à toy premier, vn jour, & puis à ta Semence,
Soit en proprieté, non ſans quelques efforts,
Le fertile Terroir où s'allonge ton corps.
I'en ay dans mes Decrets arreſté l'Auanture;
Et veux de plus encor, que ta Race future
Eſtende les honneurs de ſes Rameaux diuers
Iuſqu'aux lieux où ma main eſtendit l'Vniuers;
Qu'elle ne prenne fin que quand la Terre & l'Onde
Paſſeront par le Feu qui deſtruira le Monde;
Qu'elle regne par tout, & qu'en toy ſoyent benis
De tout le Rond mortel les Peuples infinis.

Le bruit confirmatif d'vn Tonnerre agreable
Acheua le diſcours du Grand, de l'Immuable;
L'Eſchelle diſparut, le Songe s'enuola,
Et Iacob s'éueillant en ces termes parla.
Ah! prophane Ignorance, as-tu donc fait vn crime?
Certes de l'Eternel la Majeſté ſublime
Reſide en ce Deſert, ma peur tu le ſens bien;
Voicy ſon Habitacle, & je n'en ſçauois rien!
Ce Lieu terrible & ſaint, ce Lieu dont les merueilles
Ont eſbloüy mes yeux, ont rauy mes oreilles,
Et me comblent d'effroy, mais beaucoup plus d'amour,
Eſt le ſacré Portail du bien-heureux Sejour.
Ayant finy ces mots, auſſi-toſt il appelle
Le cher & bon Nebur, le Songe luy reuelle,
En rend aiſe & tranſy cét homme intelligent;
Et s'eſtant fait atteindre vn grand Vaſe d'argent
Où de ſon noble Ayeul les Victoires tracées
Enuironnoyent le ſuc des Oliues preſſées,
En fait d'vn poin deuot, prompt & reſpectueux,
Dégorger l'or liquide, à filets onctueux,
Sur le Cheuet de marbre, où de la Cour celeſte
S'eſtoit renduë à luy la Pompe manifeſte;
Y conſacre ſon cœur comme au pié d'vn Autel;
Son vieux nom de Luz à change au nom de Bethel;

Graue deſſus ſon Chiffre, & veut qu'on y remarque
L'honneur qu'il eut d'y voir l'inuiſible Monarque;
Qu'il ſoit le ſaint teſmoin de tant de biens promis;
Puis ſur l'Aube du jour marche vers ſes Amis.
Mais auant que de clorre vn ſi pieux Miſtere
Il auoit fait ſerment par le chef de ſon Pere,
Que ſi de ſes deſſeins la ſuitte proſperoit
Dieu ſeroit le ſeul Dieu qu'au Monde il choiſiroit;
Que d'vne viue foy, d'vn zele ſans exemple,
Sur cette meſme Roche il dreſſeroit ſon Temple;
Qu'il croiroit en luy ſeul, & qu'en cette Maiſon
Le Lignage eſperé viendroit à l'Oraiſon.
Le graue Merary s'exerçant la memoire,
De l'illuſtre Iacob contoit ainſi l'hiſtoire,
Et le Couple diſcret à ſa bouche pendu
Gardoit à ſes propos tout le ſilence dû;
Quand vn Monſtre cruel qui nage, & qui ſe treuue
Tantoſt deſſus la Riue, & tantoſt dans le Fleuue,
Vn Amphibie enorme, vn traiſtre qui ſe pleint,
Qui pour l'homme attraper les pleurs de l'homme feint,
Sort du Nil tout-à-coup, rampe ſur l'herbe émeuë,
De ſes louſches regards vient ſurprendre leur veuë,
Rompt du noble Diſcours le fil ſi bien tramé;
Et ſoit que ſous l'inſtinct d'vn deſir affamé

Il euſt ſenty l'Enfant qui repoſoit ſur l'onde;
Soit qu'il fiſt ſans deſſein ſa route vagabonde;
Tire vers la Nacelle, & fait tranſir de peur;
Sinon les trois enſemble, au moins la chere Sœur.
Auſſi-toſt Eliſaph, qui contre ces alarmes,
Quoy que ſimple Berger, n'alloit jamais ſans Armes,
Et qui d'vn bras robuſte, & d'vn agile corps,
Auoit gagné le prix dans les plus grands efforts;
Se ſaiſit d'vn Eſpieu dont la pointe acerée
Eſclatoit au Soleil ſous la gloire eſperée,
Marche au Combat, s'anime, & de l'Objet rampant,
Le chemin au Berceau d'vn pas viſte coupant,
A ſon gozier ouuert de pié-ferme s'oppoſe,
Et montrant au peril tout ce qu'vn grand cœur oſe,
Preuient le peril meſme, y cherche des appas,
Se courbe, offre ſon fer, affronte le treſpas,
S'appreſte au rude chocq ſur ſes jambes roidies,
Tient l'œil vers le beſoin, & de ſes mains hardies
Porte vn grand coup au Monſtre, vn coup horrible & tel
Que ſans la peau d'écaille il euſt eſté mortel.
Mais, comme en vne Forge, où la terre s'allume,
On voit le dur Marteau rebondir ſur l'Enclume,
Dans le poin qui l'eſtraint en bruyant retourner,
Et du Cyclope noir le bras meſme eſtonner:

Ainſi reuient l'Eſpieu fruſtré de ſon attente;
Ainſi reſonne-t'il en la main mécontente;
Eliſaph s'en irrite, & ſa haute valeur
Sent du coup ſans effet vne noble douleur.
Le Monſtre toutesfois, eſtourdy de l'atteinte
Qui ſur ſon front de roche auoit fait quelque emprainte,
Demeure quelque temps ſans ſe mettre en deuoir
D'oppoſer force à force, & pouuoir à pouuoir.
Mais ſoudain la fierté, le dépit & la rage,
Portant ſa courſe à l'homme, & ſa gueule à l'outrage,
Réueillent ſa vengeance, & de l'Acier pointu
Luy font meſme aſſaillir l'effroyable vertu:
Il le prend, il le mord, Eliſaph le tient ferme,
Taſche de l'enfoncer dans l'jre qui l'enferme,
Pouſſe, tire, repouſſe, enfin l'arrache aux dents,
Se remet en poſture, & l'offre aux yeux ardents.
Mérary, d'autre-part, qui voyant le Reptile,
Ne veut pas eſtre veu Spectateur inutile,
Et qui bien que plein d'âge, eſt aſſez vigoureux
Pour reſpondre au deſſein d'vn acte genereux;
Se prepare au ſecours, ſe fait vne Maſſuë
D'vne branche de Pin encor toute mouſſuë,
Sa forte eſpaule en charge, & ſuiuy des deux Chiens
Qui des deux grands Troupeaux ſont les braues ſouſtiens,

Auec deux Ichneumons & fiers & domeſtiques;
Dont l'Ennemy cruel redoutoit les pratiques,
Ioint le vaillant Paſteur, & le voit démarcher
Comme ſon Arme aux dents il venoit d'arracher.
A ce renfort ſubit, l'aſpre Monſtre s'arreſte;
Il regarde, il découure & l'vne & l'autre Beſte,
Que de nature il hait, & que l'Auerſion
Ne peut voir par ſes yeux qu'auec émotion;
Et pouſſant auſſi-toſt de ſon affreuſe bouche
Vn ton qui juſqu'au Ciel tous les Airs effarouche,
Il fait fremir la terre, & d'vn rapide cours
Vient, ô quelle venuë! attaquer le Secours.
Eliſaph le pourſuit, Mérary l'oſe attendre;
Vn haut deſir de gloire entre les deux engendre
Certaine jalouſie, ou du moins, d'vn beau feu
Anime également & l'Oncle & le Neueu.
Mais le Monſtre s'approche, & ſon cœur enflé d'jre,
Son fiel bouffy d'orgueil à leurs bras ſemble dire,
Ne vous enuiez pas, je me ſens aſſez fort
Pour ſatisfaire à deux en l'honneur de ma mort:
Vous aurez le laurier, mais vn clair auantage
En rendra, ſi je puis, funeſte le partage;
Et deuant qu'il honore & l'vne & l'autre main
I'eſpere auec mon ſang y voir du ſang humain.

En

En effet, le Cruel, de l'eſtrange Maſchoire
Rebatant coup-ſur-coup l'eſpouuentable yuoire,
Sur Mérary ſe darde, & l'auroit culbuté
S'il n'euſt en meſme temps fait vn ſaut à coſté.
Mais, il le va payer de ſa vaine entrepriſe;
Il luy va faire voir que ſous ſa teſte griſe
Son ſein conſerue encor vne jeune verdeur
Qui fournit à ſon bras de force & de roideur;
La peſante Maſſuë à deux mains empoignée
Teſmoigne le projet de ſon ame indignée;
Il la hauſſe, il l'abbaiſſe, & d'vn bruit perilleux
En fait ſentir la foudre au Reptile orgueilleux;
Il luy froiſſe vne eſpaule; & comme on dit qu'Alcide,
Signalant au Soleil ſon courage intrepide,
Contre l'Horreur de Lerne au Combat ſe portoit,
Ainſi de Mérary le grand corps s'agitoit.
Cependant Eliſaph, qu'vne honte heroïque,
Vn courroux magnanime, accuſe, enflame & pique,
Reuient, ſerre la hampe en ſon poin repouſſé,
Et s'offre à reparer l'honneur intereſſé.
Les Chiens, les Ichneumons, eſtans de la partie,
Veulent montrer leur haine, & leur antipathie,
Et le fier Crocodile enceint de toutes pars,
Séme, & lance par tout l'effroy de ſes regars:

Quelque douleur qu'il ſouffre, & quelque Arme qu'il
Il ſe tourne tousjours vers l'innocente Proye; (voye,
Il s'y traiſne, il y viſe, & le braue Paſteur
Gardant tousjours le Pas d'vn ſoin emulateur,
Luy pouſſe vn coup de pointe en l'auide prunelle,
En punit pour jamais l'œillade criminelle,
Et retirant le Fer ſur le pié r'afermy
Se plaiſt d'en voir l'éclat teint du ſang ennemy.
Ha! me voilà content, ſe dit-il en ſoy-meſme;
Voilà qui ſera doux à la Beauté que j'aime;
I'ay deffendu le Frere, & par cette action
La Sœur verra ma gloire & mon affection.
Il parloit de la ſorte, au gré de l'Arme teinte;
Preſumant que du Monſtre à la lumiere eſteinte,
Il euſt eſteint la vie en ce coup furieux,
Et que de ſon orgueil il fuſt victorieux;
Quand le Monſtre eſlancé pour venger ſa bleſſure,
Imprime ſur ſa cuiſſe vne ardente morſure,
Paſſe outre, abbat les Chiens, qui d'abbois ſur abbois,
Qui d'aſſauts animez des mains & de la vois
Le tourmentent ſans fin, l'agacent, le harcellent,
Et font qu'en vn ſeul œil cent rages eſtincellent;
Et trouuant ſous ſa griffe vn des deux Animaux
De qui le ſeul aſpect rengrege tous ſes maux,

Le ſaiſit, le ſecouë, en pieces le deſchire,
Tandis qu'vne autre Beſte en vain des dents le tire,
Qu'vn Chien luy mord la queuë, & que l'autre Ichneu-
S'obſtine ſur ſa peau comme vn petit Demon. (mon
Durant que ce Laurier s'agite en cette Plaine
Où du Sort diſputé le Sort meſme eſt en peine,
La Fille ſuſpenduë, obſerue non de loin,
Et l'Objet de ſa flame, & l'Objet de ſon ſoin:
Elle auance, elle arreſte, & ſelon l'air des choſes,
L'aiſe rougit ſes lys, la peur blanchit ſes roſes;
Et dans l'impreſſion de l'oreille & des yeux,
Vn coup la pouſſe en terre, vn coup l'eſleue aux Cieux:
Le timide Troupeau que ſa Houlette garde,
Voit d'vn œil effrayé tout ce qu'elle regarde;
Il tremble, il quitte l'herbe, il écoute le bruit,
Et celuy du Berger ſe croit déja deſtruit.
Mais, ce Cœur, ce grand Cœur, cette Ame reſoluë
De perir, ou d'attendre à la palme abſoluë,
Vient ſous vn vœu mortel, qu'aigrit ſon propre ſang,
Du Reptile eſborgné joindre le vaſte flanc.
Mérary le ſeconde en l'ardeur formidable;
Et tous deux à l'enuy bien plantez ſur le Sable,
Les Beſtes à l'entour, & le Monſtre au milieu,
Luy font ſentir encore, & le Bois, & l'Eſpieu:

Par l'endroit le plus dur, l'vn enfin le transperce;
L'autre qui pour l'effort ſur les reins ſe renuerſe,
Luy fracaſſe le teſt, de l'enorme Leuier,
Et les trois Animaux en teignent le grauier.
Ainſi ſous les Climats de l'ample Boriſthene
Le grand Roy CAZIMIR eſtend-t'il ſur l'Aréne
Le Tartare ſuperbe, & le Vaſſal mutin
Qui veut troubler le cours de ſon noble Deſtin.
Ainſi dans les Foreſts de la Lithüanie,
Aprés s'eſtre honoré d'vne gloire infinie,
Se plaiſt-il quelquesfois, deuant le rare Aſpect
Où luit tout ſon bon-heur, où va tout mon reſpect,
De montrer ſa vaillance en des Chaſſes terribles,
Tantoſt cõtre vn grand Ours, vn Ours des plus horribles,
Tantoſt contre vn Sanglier, des plus vieux, des plus forts,
Qu'il combat, qu'il terraſſe, au peril de cent morts,
Et dont il vient offrir la deſpoüille ſanglante,
Comme vn vray Meleagre, à ſa vraye Atalante,
A l'auguſte LOVISE, honneur de l'Vniuers,
A cette Reine enfin pour qui brillent ces Vers;
Reine, que l'on a veuë au feu d'vne Campagne
Suiure l'illuſtre Eſpoux en illuſtre Compagne;
Et qui bien que ſans Arc, a des traits dans les yeux,
Dont elle a ſçeu bleſſer les plus grands Demy-Dieux.

Le Combat acheué, la Pucelle craintiue
S'approche à pas douteux de la fatale Riue,
Où l'énorme Amphibie, & les deux chers Parents
Viennent de decider leurs aſpres differents:
Elle auance à leur Voix qui d'vn ton de victoire
L'inſtruit de leur bon-heur, l'aſſure de leur gloire;
Et comme en leur Perſonne elle a couru hazart,
A leur triomphe encor elle va prendre part.
Mais, à peine auprés d'eux s'eſt elle enfin rangée,
Que ſon œil void ſa joye en triſteſſe changée;
Eliſaph, qui le Frere a ſi bien deffendu,
Tombe aux pieds de la Sœur, du ſang qu'il a perdu.
Tant qu'vn deſir de vaincre allumé dans ſon ame
L'auoit dans le Combat, ſouſtenu de ſa flame,
Preſques de la morſure il n'auoit rien ſenty,
Et rien en ſa vigueur ne s'eſtoit démenty;
Son corps auoit tousjours, au plus fort de l'orage,
Reſpondu dignement à ſon noble courage;
Mais le deſir eſteint par le laurier gagné,
Il montre de quel ſang le prix en eſt baigné;
Il chancelle auſſi-toſt, il paſlit de foibleſſe;
De ſa playe en la cuiſſe, au cœur l'Amante il bleſſe;
Il ſuë, il tombe enfin, ſans haleine & ſans pouls,
Et d'vn ennuy cruel afflige vn œil ſi dous.

Cependant Mérary ſongeant qu'en ces riuages
Il auoit remarqué certains Simples ſauuages,
Dont la vertu ſecrette, & le ſuc merueilleux,
Seruiroient au Berger dans l'eſtat perilleux,
Y va tout auſſi-toſt, d'herbe en herbe chemine;
Se baiſſe, arreſte l'œil, les fueilles examine,
Sent vne fleur, ſent l'autre, & paſſe, & tourne court,
De ſes regars cherchans tout l'enuiron parcourt,
Et repreſente ainſy, ſur la Riue champeſtre,
Le fidelle Animal qui pour trouuer ſon Maiſtre,
Flaire à droit, flaire à gauche, & confus en ſes pas,
Va tousjours d'homme en homme, & le ſien n'attaint pas.
Or comme il s'employoit en ſa recherche vaine,
Il fut tout eſtonné qu'vne figure humaine,
Au moins la ſembloit-elle, à ſes yeux s'apparut,
Luy parla d'Eliſaph, de l'Enfant diſcourut,
Et luy montrant vne herbe, en cent maux eſtimée,
Qui depuis, de ſon nom, Angelique eſt nommée,
L'informa de l'effet, ſon cœur en réjoüit,
Puis comme faite d'Air en l'Air s'évanoüit.
Soudain, dans les deuoirs que la haute Puiſſance
Exigeoit en ce point, de ſa reconnoiſſance,
Il rend graces au Ciel, & d'vne humble ferueur
Paye en quelque façon l'importante faueur;

Enfin, d'vne main prompte, ayant cueilly de l'herbe
Qui faiſoit éclater ſa fleur viue & ſuperbe,
Et de qui l'on voyoit le vert & beau butin
Encor tout parſemé des perles du Matin;
Il rejoint Eliſaph; & comme par l'oreille,
Il ſçauoit que ſur tout, elle eſtoit ſans pareille
Au venin furieux des Monſtres enragez,
Dont ſous le Signe ardent pluſieurs ſont outragez,
Quand atteints d'vne ſoif qui cherche & qui fuit l'onde,
Ils errent par les Champs, s'écartent loin du monde,
Et d'vn poil heriſſé, d'vn œil où vit la Mort,
Font craindre ſans abboy, leurs dents & leur abort;
Mérary, dis-je enfin, aſſuré que la Plante
Eſteindroit du Berger la morſure brûlante,
La prepare auſſi-toſt, comme on l'auoit inſtruit,
Et de ſa propre fleur veut recueillir le fruit;
Il broye, il meſle tout, fueille, tige, racine;
L'épreint, en prend le ſuc, l'aigre playe en bacine,
Reïtere l'office; & d'vn lin déchiré,
Que de ſon chaſte ſein la Vierge auoit tiré,
Et que d'vne maniere affectueuſe & pronte,
Elle venoit d'offrir, ſous vne honneſte honte,
Faiſant vn cher bendage à l'endroit douloureux,
Fait vn ſecond remede au Paſteur amoureux.

Mais, ô quelle merueille! à peine l'Angelique
Sur le Neueu mordu l'Oncle pieux applique,
A peine du ſeul Lin ſent-il l'attouchement,
Qu'il ſe voit hors de mal, de fiévre & de tourment:
Auſſi-toſt il ſe leue, & d'vne belle audace,
Regardant le Reptile eſtendu ſur la place,
Semble ne demander qu'vn Ennemy nouueau
Pour refaire vn Combat plus ſanglant & plus beau.
Ses eſprits recouuerts, ſes forces reuenuës
S'éleuent en ſon cœur juſqu'au deſſus des Nuës;
Et dans le haut deſir dont ſon bras eſt touché,
De ſa propre victoire il eſt preſques faſché,
Aprés ces mouuemens qu'en ſon ame ſuggere
L'honorable deſſein d'obliger la Bergere,
D'acquerir ſon eſtime, & d'vn vœu ſolennel,
Seruir de plus en plus au ſalut fraternel;
Il paſſe au Monſtre mort, l'horrible teſte en couppe,
Et formant de gazons vne petite crouppe,
Y dreſſe vn fier trophée auprés du ſaint Enfant
Qui dans le Berceau meſme eſt rendu triomphant:
Puis ſous le gré de l'Oncle, & de l'œil qu'il adore,
De l'œil qu'à ſon ſujet il voit humide encore,
Et dont pourtant la joye enflame les appas,
Il ſonge pour eux tous au ſimple & gay Repas.

La Figue au jus de miel, prise sur l'Arbre mesme,
Le fruit du haut Palmier, que d'vne addresse extrême,
Corsant le noble Tronc, il ose aller cueillir,
Non sans faire de peur la Belle tressaillir,
Qui passe du danger où l'Amant se hazarde,
Suit le pié, suit la main, crie en bas, le regarde,
Monte auec luy, des yeux; & d'vn cœur suspendu,
N'a ni bien, ni repos, qu'il ne soit descendu;
Le Pain rustique & noir, qui dans la Panetiere
Est du bon appetit la friande matiere;
Le Poisson mis au vent, & grillé tant soit peu
Sur le brazier nouueau d'vn admirable feu,
Tiré non des cailloux, comme est tiré le nostre,
Mais de deux roseaux secs, batus l'vn contre l'autre;
L'Amande, & le Raisin déja cuit au Soleil,
Font de leur doux Banquet l'innocent appareil.
Pour estancher leur soif, outre l'eau du riuage,
Ils se seruent encor d'vn commode breuuage
Qu'vn autre Arbre percé par où le tronc finit,
Faisant couler sans cesse, à leur Gourde fournit;
Breuuage sain & pur, qui n'a point d'autre Tonne
Que celle qu'en naissant la Nature luy donne,
Et que toute l'Afrique, heureuse d'en vser,
Toute ardente qu'elle est ne sçauroit espuiser.

Mais laiſſons pour vn temps, ſur la Plaine fleurie
Le ſage & grand Peſcheur, Eliſaph & Marie,
Prendre tous trois en paix le Repas matinal,
Proche du cher Berceau poſé ſur le Canal:
Laiſſons-les en ce Lieu montrer leur bien-vueillance,
Leur ſoin, leur fermeté, leur amour, leur vaillance,
Et voyons Iocabel, qui ſous le Chaume coy
Semble me r'appeler, & ſe plaindre de moy.
Si-toſt qu'auec Aaron, elle fut deſchargée
Des cruels Viſiteurs qui l'auoyent affligée,
Et qu'aprés le depart de ces fiers Ennemis,
Son cher & pauure Meuble en ordre elle eut remis;
Elle en prend vne Piece, où l'aiguille ſçauante
Auoit repreſenté, d'vne façon viuante,
Mille Morts en la Mort qui noya les Peruers,
Quand l'horrible Deluge engloutit l'Vniuers.
Là, de pieds & de mains, les hommes noirs de crimes,
Des Arbres les plus hauts gagnoyent les vertes cimes,
L'effroy deſeſperé redoubloit leurs efforts,
Et l'on voyoit pâtir leurs membres & leurs corps.
Icy, l'vn au milieu de ſa vaine entrepriſe,
Pour ſon peu de vigueur, contraint à laſcher priſe,
Bleſme, regarde en bas, hurle, ou ſemble en effait,
Hurler tout preſt à choir du Cheſne contrefait;

Là, l'autre plus robuſte, empoignant vne branche
Qui ſous le poids d'vn autre en l'Air imité panche,
Fait que la branche feinte & s'éclate & gemit,
Et trébuche auec eux dans l'Onde qui fremit.
Du Sexe feminin les Portraits lamentables
Donnant, quoy que menteurs, des touches veritables,
A bras tendus & longs ſouſleuoyent leurs Enfans
Sur le liquide chocq des perils étouffans.
Dans ce malheur commun les Beſtes eſperduës
Grimpoyent de tous coſtez enſemble confonduës;
Les Abiſmes du Ciel verſant toutes leurs Eaux
Interdiſoient le vol aux plus viſtes Oyſeaux:
En la Laine d'azur la Mer ſembloit s'accroiſtre;
Les Monts l'vn aprés l'autre y ſembloyent diſparoiſtre;
Et l'Onde encore vn coup triomphant des Rochers
Reſpectoit l'Arche ſeule, & ſes juſtes Nochers.
Ceux qui de ce Trauail auoyent veu les merueilles,
Auoyent veu par leurs yeux ſuborner leurs oreilles,
Car on croyoit oüyr les cris & les ſanglots
Des Nageurs vains & nus, qu'on voyoit ſur les flots:
Et ſans le beau rempart d'vne riche bordure
De fruits, de papillons, de fleurs & de verdure,
Qui ſembloit s'oppoſer au Deluge dépeint,
Vn plus ample rauage on en euſt preſques craint:

Les plus proches Objets, ſelon la Perſpectiue,
Eſtoyent d'vne maniere & plus forte & plus viue;
Mais, de loin en plus loin, la forme s'effaçoit,
Et dans le bleu perdu tout s'éuanoüiſſoit.
Cette Piece admirable en toutes ſes parties,
Où brilloyent cent couleurs aux ombres aſſorties,
Et qu'on n'auroit ſçeu voir ſans exclamation,
Deuoit à Iocabel ſa noble jnuention:
Souuent, elle & ſa Fille, aux heures deſrobées,
Les regards attentifs, & les teſtes courbées,
Auoyent ſur ce Labeur, depuis nombre de Mois,
Appliqué leur addreſſe & leur pouce & leurs doigts.
L'aiguille en vn lieu ſeul s'y demandoit encore;
Elle prend donc l'aiguille, & du Lit qu'elle honore
Foulant le chaſte bord taſche enfin d'acheuer
Ce que des aſpres mains ſon œil vit preſeruer.
Mais, ſoit que le trauail, ſoit que la Solitude
L'obligeaſt au repos, contre ſon habitude;
Soit qu'vn Charme diuin, dans ſes yeux introduit,
Fiſt ſur elle en plein Iour l'office de la Nuit;
Elle ſent tout-à-coup ſe gliſſer en ſes veines
L'agreable Serpent qui fait mourir les peines;
En eſprouue en ſes nerfs l'endormante vertu,
Et de ce doux poiſon vont ſon corps abbatu.

En vain elle reſiſte, en vain elle s'efforce
A repouſſer l'effet de la ſecrette amorce,
Le Sommeil la ſurmonte, & fait qu'en ce moment
L'aiguille, de ſes doigts coule inſenſiblement.
Elle s'éueille encore, & retourne à l'ouurage;
De ſes ſens aſſoupis s'étonne en ſon courage;
Bâille, s'étend les bras, frotte ſes moites yeux;
Pour l'Enfant mis ſur l'Eau porte vn penſer aux Cieux,
Et jettant vn regard vers l'autre qui ſe jouë
Tandis que les pauots ſur ſa teſte on ſecouë,
Veut l'appeler à ſoy, mais en ce doux deſſein
Le menton accablé luy tombe dans le ſein.
Enfin deſſus la plume elle tombe elle meſme;
Et par les traits d'vn Songe, en merueilles, ſuprême,
N'eſt pas ſi toſt ſouſmiſe à l'incertaine Mort,
Que d'vne Vie heureuſe elle apprend le vray Sort.
Ange particulier, fidelle & ſaint Genie,
Qui du Luth que je touche animes l'harmonie,
Qui releues ma Muſe, & fais que ſon ardeur
Aux plus humbles Objets donne quelque grandeur;
Si de l'Eſtre diuin que Là-Haut tu contemples,
I'ay ſeruy les Autels, j'ay reueré les Temples;
Si dans tout cét Ouurage, en cent productions
I'ay déja reconnu tes inſpirations,

Si de ton propre feu mon Ame eſt échauffée,
De grace, conte moy quel celeſte Morphée,
Preſentant le Futur à des yeux non ouuers,
Leur fit voir en eſprit tant de Spectres diuers:
Rapporte-m'en au vif les traits & les poſtures;
Appren moy ſous quel front les rares Auantures
Du glorieux Enfant qui flotoit au Berceau,
Furent à Iocabel dépeintes ſans pinceau;
Dy moy juſqu'aux propos dont la Voix nompareille,
A ce qu'il luy ſembla, vint toucher ſon oreille;
Et permets que ma Veine en puiſſe entretenir
Et le Siecle qui roule, & le Siecle à venir.

QVATRIESME PARTIE.

ELLE apperçoit d'abord vne auguſte Princeſſe
Qui tient ce noble Fils, le flatte, le careſſe,
Qui Moyſe le nomme, & l'ayant adopté
Veut qu'au grand Tronc royal ce Rameau ſoit enté.
Elle voit Pharaon qui l'acceptant luy meſme
Luy poſe ſur le chef ſon propre Diadême;
Mais l'Enfant tout émù d'vn loüable dédain,
Repugnant aux appas de cét honneur mondain,
Auec vne façon qui n'a rien de ſeruile,
Le prend, le foule aux pieds comme vne choſe vile,
En mépriſe l'eclat, & montre par ſes yeux
Qu'il n'en deſire point ſi ce n'eſt dans les Cieux.
Vn Deuin eſtonné remarquant ſon viſage
N'en tire & n'en conçoit qu'vn ſiniſtre preſage;
De cette Adoption il blaſme le deſſein,
Leur dit que c'eſt nourrir vn Serpent dans leur ſein.

Par qui doit eſtre vn jour l'Egypte deſolée,
Et de leur grande Iſis la gloire raualée;
Qu'il eſt facile à voir, à ce trait inſolent,
Combien il deuiendra farouche & violent;
Qu'il le faut eſtouffer auant qu'il vienne à creſtre;
Que ſa vie eſt leur mort, & qu'il fait bien pareſtre
Qu'il eſt vrayment celuy dont l'Oracle fatal
A tant fait redouter le fier moment natal.
Il n'eſt point crû pourtant, quelque choſe qu'il die;
A ce conſeil peruers l'Eternel remedie;
Il leur ferme l'oreille, il leur ouure le cœur,
Et de l'Inimitié l'Amour ſe rend vainqueur.
Là, le Songe auſſi-toſt changeant ſes nobles charmes
Repreſente Moyſe & grand & ſous les Armes;
Il trauerſe vn Deſert priué de Bois & d'Eaux;
Il en vaincq les Dragons auecques des Oyſeaux;
Et ſur des Monts de Sable où les ondes arides
Ont l'inſtabilité des Campagnes liquides,
Marchant au front guerrier de mainte Legion
Il va geler d'effroy l'ardente Region.
Il ſurprend l'Ennemy, met ſon Camp en deſroute;
Du ſang des plus Vaillans ſon Coutelas degoute,
Son Coutelas qui ſemble en perdant ſa lueur
Verſer de trop d'effort cette horrible ſueur.

Il

Il pourſuit les Battus, dans Sabà les aſſiege;
Son renom à Tharbis tend vn ſi noble piege,
Et vole deuant-elle auecques tant d'appas
En quelque lieu ſecret que ſe tournent ſes pas,
Qu'enfin par vn Papier, où meſme elle ſouſpire,
Elle offre à ſa valeur & la Ville & l'Empire,
Pourueu que ſous le nœu d'vne ſainte amitié
Il la vueille choiſir pour ſa chaſte Moitié.
L'Alliance concluë au gré de la Princeſſe,
Il entre dans Sabà, toute hoſtilité ceſſe;
Et l'Amour & la Paix ramenans la Douceur
Le font joüir des fruits que gouſte vn Poſſeſſeur.
Il reuient voir le Nil, ô Ciel, comme il s'y montre!
Mon œil ſe le figure, il ſemble qu'il rencontre
Vn fier Egyptien mal-traittant vn Hebreu,
Déja pour le punir ſon cœur eſt tout en feu,
Déja pour reprimer l'outrageuſe licence,
Par vn crime equitable il venge l'Innocence,
Il pourſuit l'Inhumain, quoy que terrible & fort,
L'attaque, le ſurmonte, & luy donne la mort.
Mais ce n'eſt pas ſans peine; vne telle victoire
De ſes faits éclatans n'eſt pas la moindre gloire;
Ie les voy front-à-front ſur l'Arene plantez,
D'vn Lion, & d'vn Tigre au combat irritez,

Repreſenter l'abord, le regard, & l'audace;
Sous leur fiere démarche ils font ſonner la Place,
Et l'ardeur qui les pouſſe enflant leur vaſte ſein
Leur inſpire dans l'ame vn tragique deſſein.
Le Barbare inſolent, armé d'vne Zagaye
Humide & rouge encor du ſang de mainte playe,
S'auance le premier, & de ſon bras nerueux
La dardant à Moyſe, effleure ſes cheueux;
Le bois en vain jetté, paſſe comme vn tonnerre,
Et ſe fiche en tremblant plus d'vn pié dans la terre;
De la faute du coup l'Egyptien paſlit,
Et la rage deceuë en ſa paſleur ſe lit.
Moyſe agile & roide, en meſme temps l'enfonce,
Et d'vn acier qui brille, & qui le meurtre annonce,
L'eſbloüit & luy porte vn horrible fendant
Qu'il oit, non ſans effroy, ſiffler en deſcendant;
Il eſquiue, il recule, & montrant ſon addreſſe
Saute l'Eſpée au poing vers l'Hebreu qui le preſſe;
L'vn charge, l'autre pare, & du Glaiue ſouſtient
Le Trenchant furieux qui contre luy reuient;
Des Fers entre-heurtez il ſort mainte eſtincelle;
Icy, l'vn ſe tient ferme, & là, l'autre chancelle;
Et quoy qu'en ce Combat leurs corps ſoient deſarmez
Ils n'en ſont pas pourtant au chocq moins animez;

Tous deux grands, tous deux forts, à la palme ils preten-
Le pié, l'œil & la main ſe ſuiuent & s'entendent; (dent;
Le bras s'accorde au cœur, l'art reſpond au deſir,
Et de reprendre haleine ils n'ont pas le loiſir;
Les ruſes, les deſtours, les ſurpriſes, les feintes,
Et tout ce que l'Eſcrime en ſes viues atteintes
A de hardy, d'affreux, de bruſque & de cruel,
Se mettent en pratique en cét aſpre Duel.
Mais, quoy que le Payen vaillamment ſe comporte,
Quoy qu'il paroiſſe adroit, il ne l'eſt point en ſorte
Que du Glaiue ennemy, formidable à ſes yeux,
Le rauage mortel ne l'offence en maints lieux:
De douleur & de honte, il forcene, il blaſpheme,
Il ſe renfrongne, il hurle, & d'vn dépit extreme
Décochant à Moyſe vn regard de trauers,
Luy laſche ſur la teſte vn rapide reuers:
Moyſe qui l'obſerue, & qui voit qu'il s'allonge,
Loin à l'écart du Fer, à chef-baiſſé ſe plonge;
Le Fer rencontre vn Pin, y marque ſon erreur,
Et l'arbre atteint du coup, tonne & fremit d'horreur.
Le Payen confondu de voir que ſon Eſpée
S'eſt en ce grand effort à ſon poin échapée,
Tourne viſte à Moyſe, & ſur luy ſe jettant,
De jambes & de bras, le ſaiſit à l'inſtant:

Moyſe le reçoit, à la Lutte ils ſe nouënt,
R'amaſſent leur vigueur, des mains s'entre-ſecouënt;
Soufflent, grincent les dents, deſchirent leurs habis,
De leurs yeux enflamez font d'eſtranges Rubis,
Tentent mille deſſeins, & redoublans leurs forces
Se donnent l'vn à l'autre entorces ſur entorces,
Ils changent de poſture, ils brûlent d'action,
Et l'eau que rend leur corps en cette oppreſſion
Montre qu'ils n'ont en eux muſcle, artere, ny veine,
Ni nerf, qui ne fremiſſe, & ne s'enfle de peine,
Et mon œil agité, voit en leur mouuement
Leurs pas ſur le Sablon empraints confuſément.
Courage! du Payen la valeur diminuë:
Sa force, de ſon jre eſt en vain ſouſtenuë;
Il fleſchit, & l'Hebreu terminant le Combat,
L'eſtreint, le fait gemir, le ſouſléue, l'abat,
Luy preſſe d'vn genoüil l'eſtomach qui panthelle,
Et luy voyant tirer vne Dague mortelle
Qu'en l'ardeur de la Lutte il a miſe en oubly,
Luy ſurprend d'vne main le poignet affoibly,
De l'autre ouure ſes doigts, les détord, l'en arrache,
En tourne en bas la pointe, & par trois fois la cache
Iuſqu'à l'argent du manche exquiſement graué,
Dans le flanc de ſon Maiſtre à ſa fin arriué:

Il ſe debat, il crie à chaque fois que r'entre
L'impitoyable Fer en ſon malheureux ventre;
Le Sang à gros boüillons luy ſort de maint endroit;
Vne horreur l'enueloppe, il deuient bleſme & froit;
Déja pour luy du Ciel la lumiere eſt perduë;
Et ſa vie en ſon cœur quelque temps ſuſpenduë,
Sous tant de coups receus contrainte de partir,
Ne ſçait par quelle playe elle doit en ſortir:
Enfin, auec le ſang que ſes bleſſures verſent,
Sa vie & ſes eſprits s'en vont & ſe diſperſent;
Il pouſſe en l'Air ſon ame & ſes derniers ſanglots,
Et nage en vn ruiſſeau fait de ſes propres flots.
Moyſe, glorieux d'vn ſi juſte homicide,
Donne à ſon jre ardente vne pieuſe bride,
La réfrene auſſi-toſt, & plein d'humanité,
Sçachant combien agrée à la Diuinité
Le charitable ſoin que pour la Sepulture
Exigent la Pitié, la Mort, & la Nature,
Prend le Payen, l'enterre, & l'œil au Ciel hauſſant,
Rend graces du laurier au trois fois Toutpuiſſant.
Mais, il s'enfuit déja vers les Monts de l'Aurore;
Dans le Songe il s'y donne à l'aymable Séphore;
Elle eſt donnée à luy ſous vn vœu ſolennel,
Et ſon vouloir s'accorde au vouloir paternel:

Déja d'vne façon agreable & honteuſe,
La Vierge confondant en ſa bouche douteuſe
L'amour & la pudeur, l'accueil & le refus,
Reçoit le ſaint baiſer par ſes lévres infus:
Déja tout Madian pour celebrer ſa Feſte,
Ayant les pieds ſur l'herbe, & les fleurs ſur la teſte,
Dance ruſtiquement au ſon des chalumeaux
A l'entour des Palmiers qui bordent ſes Hameaux:
On ne voit que Feſtins, on n'oit que cris de joye,
Que l'Ecchò des Valons à l'oreille r'enuoye;
Ie penſe les entendre, & dans mon cœur rauy
Ie ſuis preſqu'excité de reſpondre à l'enuy.
Le grand Preſtre aux ſept noms, le venerable Pere,
Sçachant bien qu'icy-bas jamais rien ne proſpere
Si la faueur benigne on n'obtient de Là-haut;
De maint Taureau choiſy, gras, jeune & ſans deffaut,
Rendant l'Autel ſanglant, par vn deuot office,
Fait pour ſon Mariage au grand Dieu ſacrifice;
I'en voy monter au Ciel & la flame & l'ardeur,
Et des parfums brûlez je ſens déja l'odeur.
Auſſi me ſemble-t'il que de la Trouppe ailée
Ie voy deſcendre vn Ange, & qu'il prend ſa volée,
S'eſtant auec éclat veſtu d'vn corps humain,
Pour le conduire au Lit, le flambeau dans la main.

L'Honneur, la Chaſteté, la Paix, la Modeſtie
Veut en ſuiuant ſa route eſtre de la Partie,
Et d'vn Chant nuptial ces Eſprits bienheureux
Beniſſent hautement ſes plaiſirs amoureux.
Déja les grands Troupeaux reuerent ſa Houlette;
Et diſtinguans les tons de ſa noble Muſette
D'auec les tons groſſiers des vulgaires Haubois
Dont les autres Paſteurs font retentir les Bois;
S'en vont paiſtre à ſon gré par les Landes ſauuages,
Broutent l'eſmail fleury qui pare les riuages,
Sur les Rochers ſcabreux ſemblent eſtre pendus,
Pouſſent hors des buiſſons les Oyſeaux eſperdus,
Ruminent à genoux dans vn lieu frais & ſombre;
Allaitent leurs Petits, en augmentent le nombre,
Et pour l'oüyr de Dieu la grandeur publier
Semblent le plus ſouuent les herbes oublier.
Ha! j'appercoy Dieu meſme, & les yeux de mon Ame
N'en peuuent ſouſtenir l'eſbloüiſſante flame;
Il n'eſt, il n'eſt point d'Aigle au feu d'vn tel Soleil;
Celuy qui roule aux Cieux perd ſon luſtre vermeil,
Voyant briller ainſi l'Autheur de toutes choſes
Sur vn tendre Eſglantier couuert de jeunes roſes;
Et cependant Moyſe eſlance hardiment
Ses curieux regards vers cét Embraſement.

Quel Aſpect! quel Miracle! vn Dieu ſe rend viſible;
Le Feu s'allume au bois ſans eſtre au bois nuiſible;
Et des boutons eſclos l'incarnate blancheur
Dans l'ardeur la plus viue augmente ſa fraiſcheur.
Moyſe le contemple, il court, il s'en approche,
Et déja du Buiſſon vne Voix luy reproche,
Mais, d'vn accent aymable en la ſeuerité,
Son peu de reuerence, & ſa temerité.
Marche ycy les pieds nus, car cette Place eſt ſainte,
Luy dit le Son diuin qui comble tout de crainte;
La Montagne en friſſonne, & Moyſe tranſy,
De reſpect & de peur, tombe & fremit auſſi.
Ses Troupeaux effrayez donnent du front en terre
Comme deſſous l'eclat d'vn grand coup de tonnerre;
Ou pluſtoſt l'abbaiſſant auec deuotion
Se proſternent déja pour l'adoration.
La prochaine Foreſt ſe courbe & s'humilie;
Dans vn juſte ſilence elle eſt enſeuelie;
Les Vents intimidez n'oſeroyent l'agiter,
Les Antres de Sinà n'oſeroyent répéter
Les grands, les derniers Mots de la Bouche diuine;
Son faiſte ſourcilleux à ce diſcours s'incline,
Et rien ne veut paſſer pour prophane Auditeur
Deuant le ſacré ton qui part du Createur.

Moyſe,

Moyſe, leue toy, reprend la Voix ſuprême,
Ie ſuis le Souuerain que d'vne amour extreme
Tes Anceſtres fameux ont jadis adoré,
Et qui regne Là-haut ſur vn Troſne doré.
De Moyſe à ce coup le tremblement redouble,
La clarté de ſes ſens tout de nouueau ſe trouble,
Et ſes yeux, vrays miroirs de ſa confuſion,
N'oſent plus regarder l'ardente Viſion.
Il obeït pourtant aux paroles celeſtes;
Aprés qu'il eut fait voir par les plus humbles geſtes,
Mais bien mieux par ſon cœur de merueille ſurpris,
Les ſentimens deuots qui touchoyent ſes eſprits.
Déja la Majeſté de l'Eſſence eternelle
Faiſant luire Icy-bas ſa Douceur paternelle
Laſſe de voir les maux de ſon Peuple captif,
Parle en cette maniere à Moyſe attentif.
Du Sejour glorieux où Là-haut m'enuironnent
Mes Anges bien-aymez qui d'Aſtres ſe couronnent,
J'ay veu, j'ay contemplé d'vn œil propice & dous,
Mon fidelle Iacob languir deſſous les coups:
Ses pleurs m'ont attendry, ſes Prieres zelées
Perçans le ferme Azur des Voûtes eſtoilées;
Sur l'aile des ſouſpirs ont monté juſqu'à moy;
J'ay peſé ſes douleurs, ſes crimes & ſa foy,

Et ma Miſericorde emportant ma Iuſtice
A pour luy crié grace au milieu du ſupplice;
Ie conſens qu'il l'obtienne, & veux que de ſes Fers,
Aprés tant de tourmens en l'Egipte ſouffers,
Il ſe voye affranchy par ma main ſecourable,
En deſpit du Tyran, du Monſtre inexorable
Qui prend tant de plaiſir à le perſecuter,
Et qui, dur, à mon Ordre oſera reſiſter.
Auant que ma Parole, en merueilles feconde,
Euſt posé ſur vn rien les fondements du Monde,
Euſt conſtruit la rondeur des Globes éclatans,
Euſt creé la Nature, & fait naiſtre le Temps;
Ie te predeſtinay pour eſtre mon Oracle,
Pour faire aux bors du Nil miracle ſur miracle,
Et pour tirer enfin, ce Peuple malheureux
De la calamité d'vn joug ſi rigoureux.
Ie veux borner ſes maux, je veux que ſans remiſe
Tu le faſſes marcher vers la Terre promiſe,
Terre en qui i'ay verſé tous les treſors du Ciel,
Où des Ruiſſeaux de Lait, où des Sources de Miel,
S'eſchappent des Rochers, des hauts Arbres decoulent,
Et par les Champs fleuris murmurent, & ſe roulent;
Terre, que tes Ayeux ont, dis-je, merité
D'obtenir de ma Voix pour leur Poſterité.

Va donc à Pharaon, va de ma part luy dire
Qu'il relaſche Iſraël Eſclaue en ſon Empire,
Que je veux qu'en ce Mont il me vienne adorer,
Et que je ſuis laſſé de l'oüyr ſouſpirer.
Ie rendray ce Tyran pour ma plus grande gloire,
Sourd à mes volontez, & reueſche à te croire,
Car j'ay, par ce moyen, de tout temps reſolu
De montrer aux Humains mon pouuoir abſolu.
Et s'il t'eſt neceſſaire aux Lieux où je t'enuoye
D'auoir de l'eloquence afin que l'on te croye,
Doutes-tu que celuy qui la langue forma,
Qui du vent de ſa Voix les levres anima,
Qui peut faire au beſoin parler meſme vne Souche,
Ne puiſſe t'inſpirer des graces en la bouche?
Mais, va, ton frere Aaron, excellent Orateur,
Sera là ton Organe, & toy ſon Directeur.
Ainſi perſuadé Moyſe ſe diſpoſe
De ſuiure le Chemin que la Voix luy propoſe;
Et pour le confirmer en ſa Legation
Dieu luy fait déja voir cette grande action:
Il voit, ô quel Prodige! il voit qu'vne Baguette
Qu'à l'Ordre ſouuerain deſſus la terre il jette,
Se transforme auſſi-toſt en vn beau Monſtre affreux
Qui traiſnant lentement ſes jeunes flancs poudreux

Laiſſe ſur le Sablon vne trace ondoyante;
Aiguiſe ſa prunelle obſcure & flamboyante;
Hauſſe le noble orgueil de ſon chef couronné,
D'vn ſifflement aigu perce l'Air eſtonné,
Et ſifflant, ſemble dire aux yeux qui l'ont veu naiſtre,
Qu'il n'eſt qu'au Createur obligé de ſon eſtre,
Que ny l'accouplement, ny la corruption
N'a rien contribué pour ſa production;
Et qu'il n'eſt point ſorty de ce Reptile infame
Qui ſuborna le gouſt de la premiere Fame,
Qui luy gagna l'oreille, & luy porta la main
Sur le fruit ſi funeſte à tout le Genre-humain:
Il s'en vante au Soleil, tout haut s'en glorifie,
De ſon dos eſcaillé les plis diuerſifie,
Se gliſſe ſur l'eſmail des herbes & des fleurs,
Adjouſte vn nouueau luſtre à leurs viues couleurs,
Reuient ſur ſoy, ſe cherche, en maint nœu s'entortille,
Darde ſa langue double, & dans l'or dont il brille,
Entre-ſemé d'argent, de cinabre & d'azur,
Se mire, s'esjoüit de n'auoir rien d'impur,
Offre je ne ſçay quoy d'horrible & d'agreable,
Et fait par ſa naiſſance à Nature incroyable,
Que Moyſe en ſuſpens ſe ſent déja ſaiſir
D'vn mouuement confus de crainte & de plaiſir.

Mais enfin la frayeur l'emporte ſur la joye;
Car quelque air de beauté qu'en ce Miracle il voye,
Quoy que, dis-je, l'eſtrange & ſuperbe Animal
Ne forme aucun deſſein de luy faire du mal,
Il luy tourne le dos, à la fuite il s'appreſte
Si-toſt qu'il l'apperçoit vers luy tourner la teſte;
Il fuit meſme déja, mais il reuient auſſi;
Et ſous l'Ordre donné qu'en l'ame j'oy d'ycy,
Saiſiſſant auec foy, la ſouple & fiere queuë,
Il voit la couleur blanche & la rouge & la bleuë
S'eſuanoüir ſoudain à ſon attouchement,
Et reſter ſur du bois la jaune ſeulement;
Le ſerpent diſparoiſt, ſans mort il perd la vie;
La Verge ſe remontre; & d'vne ame rauie,
Aprés de hauts propos tenus en ce ſaint Lieu
Moyſe ſe proſterne & rend hommage à Dieu,
Qui d'vn vol inuiſible à l'inſtant s'en retourne
Au Ciel où dans vn Troſne en ſa pompe il ſejourne,
Bien qu'en aucun eſpace il ne ſoit limité,
Et qu'il occuppe tout par ſon Immenſité.
Ycy, le joint Aaron, là, ſe voit l'orgueil meſme
Paré du riche éclat d'vn nouueau Diadême;
Et là, de l'Eternel implorant le ſecours,
L'Aiſné des deux s'auance, & luy tient ce diſcours:

Si par le ſentiment des Miſeres humaines,
Si par le vif tableau de nos injuſtes peines,
O grand Prince du Nil, nous pouuions eſperer
Quelque tréue aux douleurs qui nous font ſouſpirer;
Nous n'aurions qu'à te faire en ce Lieu redoutable
Vn ſimple & nu recit, mais las! trop veritable;
De l'aſpreté du joug malheureux & cruel
Sous qui traiſne ſon corps le chetif Iſraël:
Mais tu le ſçais aſſez, il ſeroit inutile;
L'amere & triſte humeur qui de nos yeux diſtile,
Nos bras, nos cols vſez, & nos gemiſſemens
Te diſent aſſez haut l'horreur de nos tourmens.
Si d'ailleurs par les traits d'vne hiſtoire eſſ.
Nous pretendions toucher ta ſecrette penſée,
Les Songes importans que Ioſeph expliqua,
Ses bienfaits ſignalez, l'ordre qu'il pratiqua
Contre les maux preueus d'vne horrible famine,
Pour faire qu'en la terre où ton Sceptre domine
On trouuaſt l'Abondance & la felicité
Au milieu des rigueurs de la Sterilité;
Tous ſes Seruices, dis-je, & mille autres encore
Que noſtre Nation digne qu'on la déplore,
A rendus à l'Egipte auecques tant d'ardeur,
Seroyent repreſentez à ta noble Grandeur:

Et ſans aller ſi loin, la memoire aſſoupie,
Des genereux exploits durs à l'Ethiopie,
Pour le bras fraternel au jour ſe réueillant
Oſeroit t'expoſer combien il fut vaillant;
Te diroit que ſans luy, de ton troſne d'yuoire
Vn fier Vſurpateur occuperoit la gloire;
Et qu'à ſon ſeul effort magnanime & loyal
Ton front doit le ſalut de ſon bandeau royal.
I'en prendrois à teſmoin tant de ſanglans trofées,
Tant de Villes de Nom ſous leur perte eſtouffées,
Tant de Drapeaux gagnez, tant de Forts démolis,
Et tant d'Os ſecs eſpars, ſans eſtre enſeuelis.
Et ſi pour le montrer, tant de marques inſignes
N'eſtoient pas à ton gouſt des preuues aſſez dignes,
I'appellerois encor à teſmoin le Soleil,
Qui depuis qu'on le voit n'a rien veu de pareil.
Mais, nous n'eſperons pas qu'aux maux qui nous af-
Ces preſſantes raiſons à la douceur t'obligent; (fligent
Vn bien plus haut ſujet nous amene en ce lieu;
Nous venons t'annoncer de la part du grand Dieu,
Du Monarque eternel de qui l'Eſtre ſupréme
Ne peut eſtre exprimé que par ſa bouche meſme,
Qu'il veut qu'à tout ſon Peuple aſſeruy ſous ta Loy,
Tu concedes trois jours pour aller de ſa Foy

Luy payer & l'hommage, & les vœux tributaires
En vn ſacré Deſert commode aux ſaints Miſteres,
Afin que de Là-haut par nos Oblations
Nous attirions ſur nous ſes benedictions,
Et que fortifiez d'vne vigueur celeſte
Nous puiſſions de nos Fers ſouffrir l'indigne reſte;
Dont par ſa Bonté ſeule, & quand il luy plaira
Noſtre humble patience enfin triomphera.
Le Tyran orgueilleux meſpriſant ces paroles
Les veut faire paſſer pour des contes friuoles;
Il s'en rit, il s'en mocque, & frongant le ſourcy
Montre l'impieté de ſon cœur endurcy.
Quel eſt, dit-il, ce Dieu, cét Arbitre du Monde,
Ce Souuerain du Ciel, de la Terre & de l'Onde,
Dont vous venez icy me chanter la grandeur?
Quoy donc, cét Vniuers, en ſa vaſte rondeur,
Connoiſt-il quelque Roy, ſçait-il quelque Puiſſance
Qui ne rende à mon Sceptre entiere obeïſſance?
Et le clair Oeil du Iour voit-il quelque Mortel
Qui ne doiue à mon Nom eriger vn Autel?
Ha! c'eſt moy, c'eſt moy ſeul qu'il faut que l'on adore:
Au bout de vos labeurs vous n'eſtes pas encore,
Infames Circoncis, je les augmenteray,
Et de nouueaux tourmens pour vous j'inuenteray.

Ie veux

Ie veux à ce deſſein, que le Golphe-Erythrée
Vienne par vn Canal baigner cette Contrée;
Et que vous l'ameniez, d'vn trauail diligent,
Se joindre aux Eaux du Nil, & rougir leur argent.
Ie veux en meſme temps dreſſer des Piramides
Qui perçans tous les Airs rendront les Cieux timides.
Là, je veux que vos bras ſans relaſche exercez
Regrettent la douceur des traitemens paſſez;
Qu'on redouble leur taſche en dépit de leur Plainte:
Se preſenter à moy ſans reſpect, & ſans crainte?
Voyez les Impudens! voyez les Factieux!
Qu'ils ſçauent bien couurir d'vn front deuotieux
Le deſir de reuolte allumé dans leur Ame!
Ils brûlent, diſent-ils, d'vne celeſte flame;
Et cependant je ſçay que leur Intention
Ne couue que le feu de la Sedition:
Ils demandent congé, mais, ô de quelle ſorte!
D'aller où leur faux Zele, où leur vain Dieu les porte;
Et l'on voit aiſement que cette Pieté
N'aſpire qu'aux plaiſirs d'vne ample Oyſiueté.
Mais dittes-nous au moins quel eſt ce grand Monarque;
Eſprouuons ſa vertu, voyons-en quelque marque;
De tels Ambaſſadeurs ne doiuent pas venir
Sans produire dequoy leur gloire ſouſtenir.

La Verge, à ce diſcours, en la Salle jettée
Rend du Tyran ſurpris la veuë eſpouuentée;
Il voit auec horreur ondoyer vn Serpent,
Et du ſigne exigé ſe faſche & ſe repent.
Mais appellant enfin, Ceux qui par l'energie
De certains mots obſcurs qu'enſeigne la Magie,
Se vantent d'arracher les Ombres des tombeaux,
D'enſanglanter l'éclat des nocturnes Flambeaux,
De diſpoſer des Vents, de faire qu'vn tonnerre
Se roulant ſous leurs pieds gronde au ſein de la Terre,
De la rendre mobile, & d'vn Art ſans pareil
Arreſter en leur cours le Nil & le Soleil;
Il fait que l'on entend ces faux Preſtres celebres
Inuoquer auſſi-toſt le Pere des tenebres;
Et de Vers inconnus au reſte des Humains
Murmurer ſur du bois qui leur charge les mains.
Leurs propos acheuez, l'Enchantement opere;
Icy coule vn Aſpic, là rampe vne Vipere,
Là gliſſe vne Couleuvre, & là ſe traiſne vn Sourt;
Le Dragon renaiſſant deuers eux ſiffle & court,
Il eſcume, il ſe dreſſe, au Combat il s'anime,
Il ſe groſſit le fiel, de rage s'enuenime;
Et pour montrer au Prince à ſa confuſion
Que ce qu'ont fait les Siens n'eſt qu'vne Illuſion,

Qui pour tromper les yeux par le Demon ſe forge,
Ce Serpent veritable ouurant ſa fiere gorge,
Comme eſtant irrité contre ces Impoſteurs,
Engloutit tout d'vn coup les Reptiles menteurs.

CINQVIESME PARTIE.

Toutesfois, ce Miracle en voit vn plus eſtrange;
En rien de Pharaon la roideur ne ſe change;
Il ſe cõbat ſoy-meſme, & cét Homme obſtiné
Vaincq & pouſſe au refus ſon eſprit eſtonné.
Icy pour le punir, Dieu qui veut qu'à main forte
De ſon infame Ioug ſon triſte Peuple ſorte,
Fait qu'auſſi-toſt le Nil atteint du Bois fatal
Muë en boüillons de Sang ſes boüillons de Criſtal.
Les rapides Muets, les Trouppes vagabondes
Qui nagent à regret dans l'horreur de ſes Ondes,
Ne pouuans reſiſter à ce tragique aſſaut,
Sans aucun mouuement flotent le ventre en haut.
Il me ſemble les voir en cette affreuſe Playe;
Là ſe noye vn Poiſſon, & là l'autre s'eſſaye
D'euiter le treſpas en ſautant ſur le bort,
Mais la peur de mourir luy fait trouuer la mort.

D'vn Prodige ſi grand la Mer toute confuſe
Au Fleuue empuanty ſon vaſte ſein refuſe;
Elle veut qu'à ſon cours le paſſage ſoit clos,
Et ne peut accepter le tribut de ſes flots.
Mais quoy, ce n'eſt pas tout; les Ruiſſeaux, les Fontai-
(nes
Qui ſont parmy les Prez leurs routes incertaines,
Soudain rougiſſent l'herbe, & les Puis ſablonneux
Ne donnent au lieu d'eau qu'vn pourpre limonneux.
Si l'on creuſe vne foſſe, on voit auec merueille
S'eſchapper de la terre vne ſource vermeille;
Si pour guerir la ſoif au lait on a recours
On n'en ſçauroit tirer qu'vn horrible ſecours:
Car, dans tous les Troupeaux, ſi toſt que des Femelles
On veut en ce beſoin preſſurer les mammelles,
Les ſoins alternatifs des doigts de l'Alteré
N'en font pleuuoir à-bas qu'vn venin coloré:
Bref, en ce changement, d'effroyable memoire,
Tout vin, tout ſuc de fruit, toute liqueur à boire,
Pour les Egiptiens ſe conuertit en ſang,
Et toutesfois l'Hebreu de ce malheur eſt franc.
Diray-je aprés ce Fleau, quels autres luy ſuccedent?
De Reptiles infects qui des Marais procedent
Couuriray-je l'Egipte? & ſans fremir d'horreur,
Sans remplir l'Vniuers de crainte & de terreur,

Feray-je fourmiller vne ſale Vermine
Sur les corps malheureux que ſa rage extermine?
Offuſqueray-je l'Air d'Inſectes irritez?
La Mort, l'ardente Mort courant de tous coſtez,
Remettra-t'elle au jour le Glaiue de la Peſte?
Et pour executer la Vengeance celeſte,
La Foudre s'éclatant en d'effroyables ſons,
La Greſle ſi fatale à l'eſpoir des Moiſſons,
Le Feu, le Vent, la Pluye, & les Troupes ailées
Par qui ſont maintefois les Plaines deſolées,
Tout cela, dis-je, enſemble, au bout de tant de maux,
Priuera-t'il les Champs de Blez & d'Animaux?
Abbatra-t'il les Pins & les Villes entieres?
Fera-t'il des Guerets autant de Cimetieres?
Deſtruira-t'il Memphis? & ſon farouche aſpect
Seulement pour Geſſen aura-t'il du reſpect?
Non, j'en laiſſe l'Image à d'autres à deſpeindre;
Pour les Miracles ſeuls mon Pinceau ſe veut teindre;
Et traçant la miſere où le Nil eſt reduit
Il me faut de trois Iours faire vne ſeule Nuit.
La voilà, je la voy; Dieu, que d'Objets funebres!
Que de longs cris aigus en percent les tenebres!
Les mains de Pharaon en ſentent l'eſpaiſſeur,
Et du Chaos antique elle offre la noirceur.

Le Prince des Flambeaux, eſtonné ſur la Nuë,
Ne ſçait ce qu'en ce temps l'Egipte eſt deuenuë;
Il ſe léue, il ſe couche, il reuient par trois fois,
Il ſemble la chercher, il entend bien la vois
Du Tyran abbatu, qui ſon ayde reclame;
Mais, l'Ordre du Seigneur empeſche qu'il n'entame
De ſes beaux rayons d'or l'enorme Obſcurité,
Et priue l'œil payen de toute autre clarté.
Cette peſante Sœur des Ombres eternelles,
Ne ſçauroit cependant aſſoupir les prunelles:
Le paiſible Sommeil ne l'accompagne point;
Vn murmure plaintif à ſon effroy ſe joint;
Car, ſi l'Egiptien, dans la faim qui le preſſe,
Afin de l'appaiſer, ſur les plantes ſe dreſſe,
Il chancelle, il ſe heurte, & ne peut faire vn pas
Sans ſe mettre au hazard d'eſprouuer le treſpas.
Tandis, le Peuple eſlù joüit de la Lumiere;
Il chemine, il s'exerce à l'œuure couſtumiere;
Pharaon promet tout pour reuoir la Splendeur;
Mais, dés-qu'il la recouure il reprend ſa roideur.
Là pour dernier effort, vn Ange redoutable
Fait de tous les Aiſnez le meurtre eſpouuentable;
Et reſpectant le Seüil teint du ſang commandé
D'vn deſaſtre ſi grand le Fidelle eſt gardé.

A ce funeſte coup vne clameur s'eſléue;
L'vn trouue ſon Enfant outre-percé du Glaiue:
L'autre embraſſe le ſien qu'il regarde expirer,
Et chacun à ſhés-ſoy matiere de pleurer:
Autour de Pharaon toute l'Egypte crie,
On le blaſme, on l'exhorte, on le haſte, on le prie
D'octroyer aux Hebreux le Congé pretendu;
Et de ſon propre Fils ſur vn drap eſtendu,
Paſle, ſanglant & mort, la Reine eſcheuelée,
D'vn geſte où la douleur à la rage eſt meſlée,
Luy montre le ſpectacle, & d'aigres hurlemens
Eſtonnant le Palais & tous les Elemens,
Tien, luy dit-elle enfin, regarde, Miſerable!
Regarde où nous reduit ton cœur inexorable!
Et bien, es-tu content? cette punition
Pourra-t'elle fleſchir ton obſtination?
En veux-tu de plus grande? & le Sort homicide
Qui du Ciel & de toy, la querelle décide,
Pour deliurer Iacob de tes injuſtes Fers
Doit-il rendre l'Egipte vn Tableau des Enfers?
Las! tu commets le crime, & j'en porte la peine!
Mon Fils, mõ ſeul Eſpoir n'eſt plus qu'vne Ombre vaine!
O tragique Pitié, vien, vien me ſecourir,
Et fay que ſur ſon corps je puiſſe au moins mourir.

En

En acheuant ce mot la Chétiue ſe pâme;
Elle tombe, on y court, & cette cruelle Ame,
Ce Monſtre de rigueur, ce Demon de fierté
Par cét Objet ſenſible à la fin eſt donté;
La Nature, l'effroy, l'amour & la tendreſſe
Gagnent ſa reſiſtance, & trouuent ſa foibleſſe;
Il ſouſpire, il s'aduoüe & deffait & vaincu;
Il dit que pour ce chocq ſon bras n'a point d'eſcu;
Et ſoudain à Moyſe accordant la requeſte
Il veut ſans differer qu'au Voyage il s'appreſte;
Il relaſche Iſraël, & ſouffre à ſon depart
Que de tous leurs treſors les Siens luy faſſent part.
Vne Troupe d'Oyſeaux de long-temps priſonniere
Dans l'ennuyeux Sejour d'vne obſcure Voliere,
Où la laiſſant languir, vn Maiſtre dédaigneux
En a remis la charge à des Gens peu ſoigneux,
Qui font que bien ſouuent la Malheureuſe endure
Sur de triſtes rameaux deſpoüillez de verdure
Et la ſoif & la faim & qu'au lieu de chanter
Elle traiſne ſa voix & l'vſe à lamenter;
Si quelque doux moyen à ſa liberté s'ouure,
Et que de l'Air des Champs le bien elle recouure,
Elle peut figurer les excés du plaiſir
Dont ſe ſent Iſraël eſmouuoir & ſaiſir:

Car ainſi que les vns, d'vn fidelle ramage
Beniſſent le Soleil qui dore leur plumage,
Les autres tout de meſme au ſortir de ce lieu
Par des Hymnes ſacrez rendent loüange à Dieu.
Mais, j'apperçoy déja cette exceſſiue joye
D'vne extrême frayeur eſtre faite la proye;
Ce Peuple s'eſt à peine à l'Egypte rauy,
Que de toute l'Egypte il ſe voit pourſuiuy.
Le Monſtre en qui n'ont pû, tant d'aſpres medecines;
De la rage obſtinée arracher les racines,
L'orgueilleux Pharaon qu'vn coupable regret
Comble d'vn repentir felon, noir & ſecret,
Auſſi-toſt en ſon cœur retractant ſa parole
S'arme, jure ſa perte, & ſur vn Char qui vole,
Ceint d'Eſcadrons eſpais, s'élance apres ſes pas,
Et pouſſe deuant ſoy l'Audace & le Treſpas.
Au bord de l'Onde rouge il l'atteint & l'aſſiege;
Il crie en ſe dreſſant, le voila dans le piege,
C'en eſt fait, je le tiens, il eſt pris, l'Enchanteur,
Qui de ces Fugitifs eſt le beau Conducteur:
A ce coup il verra ſa fineſſe trompée;
Ie feray tout paſſer par le fil de l'eſpée;
Là d'vn coſté les Monts, & de l'autre les Flots,
Tiennent à mon ſouhait ces Perfides enclos:

Et quand bien cette Mer ne ſeroit pas vermeille,
Enflamé du courroux qu'en mon ſein je reſueille,
Ie la ferois rougir du ſang que j'eſpandray,
Dés l'horrible moment que ſur eux je fondray.
Iacob, qui de ſa paix ſent troubler la bonace
Par le bruit furieux d'vne telle menace,
Que le vent de l'effroy porte juſques à luy,
S'eſtonne, eſt accablé ſous vn mortel ennuy;
Et dans le deſeſpoir, l'inſolence & la crainte,
Oſant faire à Moyſe vne outrageuſe plainte,
Sans ſonger au futur, ſans eſgard du paſſé,
Vomit auec aigreur ce langage inſensé.
Doncq, ô Preſomptueux, pour plaire à ton enuie
Nous deuions en ce Bort acheuer noſtre vie?
Quoy, les Gouffres du Nil manquoyent-ils de Cercueils
Qu'il en falluſt chercher autour de ces Eſcueils?
Où nous as-tu conduits? crois-tu qu'il ſoit poſſible
De ſouſtenir ce Camp en armes inuincible?
Sommes-nous des Poiſſons, ſommes-nous des Oyſeaux,
Pour franchir aiſement ou ces Monts, ou ces Eaux?
O folle ambition! ô gloire deſreglée!
O vanité d'vne Ame en ſon faſte aueuglée!
O de regner ſur nous trop ſuperbes deſirs,
Que vous nous couſterez de ſanglans deſplaiſirs!

Ne valoit-il pas mieux nous laiſſer dans nos chaiſnes,
Dont la longue ſouffrance auoit donté les geſnes,
Que de nous amener ſous vn pretexte feint,
Non pour vn ſacrifice en vn lieu haut & ſaint,
Mais, pour eſtre immolez nous-meſmes à la rage
De la Mer qui conſpire auecques ton courage,
Ou pour nous voir demain liurer à la mercy
D'vn cœur par noſtre fuite au double r'endurcy?
Moyſe, genereux, excuſant ce tumulte,
Iette les yeux au Ciel, auecques Dieu conſulte,
Et d'vn ſaint mouuement auſſi-toſt inſpiré
Les regarde & leur tient ce diſcours aſſuré.
Peuple, chaſſe ta peur; cette puiſſante Armée
Que tu vois contre toy de colere animée,
Eſprouuera tantoſt le Bras de l'Eternel,
Et rendra par ſa fin ſon renom ſolennel.
Ils mourront, les Bourreaux; vne juſte Vengeance
En exterminera l'abominable Engeance;
Ils vont eſtre payez des maux qu'ils nous ont faits;
Leur tirannique Orgueil va creuer ſous le faix;
Hebreux, n'en doutez point, les Merueilles paſſées
Se croiroyent autrement de vos cœurs effacées,
De voſtre peu de foy vos yeux ſe faſcheroyent,
Et tous vos ſens vn jour vous le reprocheroyent.

Allons, ceſt aſſez dit, le Tout-puiſſant l'ordonne;
Déja paroiſt en l'Air vne ardente Colonne,
Qui montrant le chemin que nous deuons tenir
Sera noſtre Soleil dans les Nuits à-venir.
A ces graues propos les plus Mutins ſe taiſent;
De la Sedition les bruits confus s'appaiſent;
La peur s'eſuanoüit; & l'applaudiſſement
Eſt le Signe certain de leur conſentement.
Auſſi-toſt, à marcher toute choſe eſtant preſte,
Le ſacré Camp deſloge, & Moyſe à la teſte,
S'auançant à grands pas auecques ſon Germain,
Hauſſe pour frapper l'Onde, & la Verge & la main.
L'Abiſme, au coup donné, s'ouure juſqu'aux entrailles;
De liquides Rubis il ſe fait deux Murailles,
Dont l'eſpace nouueau ſe remplit à l'inſtant
Par le Peuple qui ſuit le Pilier éclatant:
D'vn & d'autre coſté, rauy d'aiſe il ſe mire;
De ce fond deſcouuert le Sentier il admire;
Sentier que la Nature a d'vn ſoin liberal
Paré de Sablon d'or, & d'Arbres de Coral,
Qui plantez tout de rang, forment comme vne Allée
Eſtenduë au trauers d'vne riche Vallée,
Et d'où l'Ambre decoule ainſi qu'on vit le Miel
Diſtiler des Sapins ſous l'heur du jeune Ciel.

Là des Chameaux chargez la trouppe lente & forte
Foule plus de treſors encor qu'elle n'en porte;
On y peut en paſſant de perles s'enrichir,
Et de la pauureté pour jamais s'affranchir:
Là le noble Cheual bondit & prend haleine
Où venoit de ſouffler vne lourde Baleine;
Là paſſent à pié-ſec les Bœufs & les Moutons,
Où nagueres flottoyent les Dauphins & les Thons;
Là l'Enfant eſueillé courant ſous la licence
Que permet à ſon âge vne libre jnnocence,
Va, reuient, tourne, ſaute, & par maint cry joyeux
Témoignant le plaiſir que reçoiuent ſes yeux,
D'vn eſtrange Caillou qu'à ſes pieds il rencontre
Fait au premier venu la precieuſe montre,
Ramaſſe vne Cocquille, & d'aiſe tranſporté,
La preſente à ſa Mere auec naïueté;
Là, quelque juſte effroy qui ſes pas ſolicite,
S'oublie à chaque objet le fidelle Exercite;
Et là, prés des rempars que l'œil peut tranſpercer,
Les Poiſſons eſbahis le regardent paſſer.
Soudain à ſon retour, le grand Flambeau du Monde
Venant à deſcouurir l'ouuerture de l'Onde
Par-où l'Hebreu ſe ſauue, & trompe la fureur
Qui boüilloit dans le ſein du barbare Empereur;

Les Payens eſtonnez accourent à la Tente
Où ce Tyran ſe flatte en ſa cruelle attente,
Luy diſent de Iacob l'eſtrange éuaſion,
Et le rempliſſent d'ire & de confuſion.
Hors du Lit il ſe jette, il crie apres ſes Armes;
Où l'orgueilleux Nembrot, ſous d'effroyables charmes,
Vit en la cizelure, & d'vn luſtre argenté
Inſpire l'Inſolence & la Temerité;
En haſte il les endoſſe, il met ſon Caſque en teſte,
De qui forme vn Dragon la furieuſe creſte;
Il prend ſon Glaiue, il ſort, il eſcume, il fremit,
Et déja ſous le poids ſon Char plie & gemit;
Ses rapides Cheuaux, d'vne courſe effrenée
Secondent bruſquement ſon ardeur forcenée;
Vn nuage poudreux s'eſleue ſous leurs pas;
D'aller perir en l'Onde ils ne s'attendent pas;
Ils font trembler la terre; & toy Tyran impie
Que le dard en la main déja la Mort eſpie,
Toy Prodige d'orgueil, tu ne ſçais pas non-plus
Qu'en vn Tombeau flottant tu vas eſtre reclus.
A quoy cét Appareil, ces Eſtendars ſans nombre,
Qui ſur ce Bord fatal font voltiger leur ombre?
Où cours-tu Malheureux? quel dur aueuglement
Acheue d'abiſmer ton foible Iugement?

O ſtupide roideur! va Monſtre opiniâtre,
Va faire ton Cercueil de ce ſanglant Theatre;
Pouſſe en dépit du Ciel ta rage juſqu'au bout,
Et pour irriter Dieu tente & hazarde tout.
Mais! j'ay peine à le ſuiure, & ma viſte pensée
Eſt preſques par ſon Char en arriere laiſſée;
Ie le voy cependant, ſon courage eſtourdy
Se veut donner à faux le titre de hardy;
Nul aduis de ſes yeux ſa paſſion n'eſcoute;
Sans rien peſer, ſans crainte, il entre dans la Route
Dont le miracle ſeul le deuroit retenir,
Euſt-il des maux paſſez perdu le ſouuenir:
Mille Eſcadrons legers, mille autres Chars ſuperbes,
Y paſſent apres luy ſur de puantes herbes;
Car ce riche Sentier ſe change à ſon abort,
Et n'eſt plus qu'vn chemin qui conduit à la Mort:
Au lieu d'Objets rians les Spectres, les Fantômes,
Qui de l'Air des Enfers ſont les hideux Atômes,
Y bleſſent les regards; & l'vn & l'autre Mur
De brillant qu'il eſtoit deuient ſoudain obſcur.
Mais, quelque changement qu'en ce Gouffre il ſe faſſe
Du Tyran obſtiné rien n'allentit l'audace;
Il auance tousjours, & déjà des Hebreux
Il menace de prés le Camp ſaint & nombreux;

Déja,

Déja, ſes grands Courſiers, de qui la bouche fume,
Tous couuerts de ſueur, de pouſſiere & deſcume,
Souffient en hennissant, au dos des Fugitifs,
Et les plus courageux en deuiennent craintifs.
Que feras-tu Iacob, ſans la haute Aſſiſtance?
Vn ſi proche danger eſbranle ma conſtance;
I'ay peur, j'ay peur pour toy te ſachant deſarmé,
Et voyant vn tel bras à ta perte animé.
Muſe, r'aſſurons-nous, il eſt ſur le Riuage;
L'Abiſme ſe referme auec vn tel rauage
Qu'il ſemble que deux Murs ſappez en vn moment
Tombent dans vn Valon du faiſte au fondement;
La Mer trouble la Mer, les Ondes s'entre-choquent,
Les grands crimes du Nil au courroux les prouoquent,
Son orgueil les irrite, & déja dans leur ſein
De ſon Prince cruel ſe tranche le deſſein.
Il reſiſte pourtant au fardeau qui l'accable;
Et quoy que de Tethis la fureur implacable
Ait renuerſé ſon Char, & vaincu ſes Cheuaux,
Il ſe promet ſans eux la palme des trauaux.
Ses Gens autour de luy fendent la rouge Plaine;
L'vn pour gagner le bord ménage ſon haleine;
L'autre vers vn Eſcueil tire à bras-déployé;
L'autre à ſon Char ſe pend de peur d'eſtre noyé;

L'autre de ſon Courſier les larges crins empoigne;
L'autre ſans nul regret, de ſon frere s'eſloigne;
Mais vne meſme Vague, auec vn meſme effort,
Submerge tout d'vn coup leur eſpoir & leur ſort.
Pharaon ſeul demeure, & ſeul il oſe encore,
De ſon Glaiue haußé qu'à nù le Soleil dore,
Menacer Iſraël, bien que l'Eau par cent fois
Ait eſſayé déja de l'oſter à ſes doigts;
Bien que pour l'abiſmer l'eſcumante Tempeſte
Ait en mille boüillons tournoyé ſur ſa teſte:
Et que de laſſitude enfin appeſanty,
Sous ſon pié refuſant, le fond il ait ſenty.
Cét Ennemy du Ciel, ce Tyran de la Terre,
A qui chacque Element a fait à part la guerre;
Les voit tous contre luy, d'jre eſmus & comblez,
Pour le vaincre à ce coup juſtement aſſemblez;
Vn bruyant tourbillon, d'vne horrible ſecouſſe,
L'enleuant hors des Flots contre vn Rocher le pouſſe;
Le Rocher & du Vent & de l'Onde battu,
Mugit & le reçoit d'vn flanc aſpre & pointu;
Ses miſerables mains du grand heurt eſcorchées,
S'y tiennent toutesfois, en tremblant attachées;
Il jette en l'Air des cris fiers enſemble & piteux,
Des ongles il s'accroche aux endroits raboteux,

Mais ſes ongles enfin s'eſclatent & ſe fendent,
Et des doigts deſchirez les longues peaux luy pendent;
Le ſang en ſort, en coule, & tombant ſur l'Eſcueil
Au lieu de l'attendrir en endurcit l'accueil;
Il halette, il s'efforce à ſe tirer de l'Onde;
Mais vn trait flamboyant, vn tonnerre qui gronde,
Par le bras de Dieu meſme ardamment courroucé,
Eſt auecques roideur ſur ſa teſte lancé;
Il pouſſe à-longs-ſanglots, du ſang, du feu, du ſouffre;
Vn monſtrueux Poiſſon inconnû dans ce Gouffre,
Ou pluſtoſt meſme vn Gouffre & mobile & viuant,
Du plus profond de l'Eau tout-à-coup ſe leuant,
Au point que ſous la Mort ce Criminel ſuccombe,
Et que fumant & noir ſur le dos il retombe,
S'offre à-gozier-beant, s'irrite l'appetit,
Et tout armé qu'il eſt le briſe, & l'engloutit.
O qu'il arriue en ſuitte vne rare auanture!
Le fer n'a plus de poids, il change de nature;
Iacob eſmerueillé voit de ſes propres yeux
Les Armes, les Boucliers, les Glaiues, les Eſpieux,
Auec tout l'Appareil de l'Egipte eſtouffée,
Flotter ſur l'Onde rouge, & comme pour troſée,
S'eſtans rendus au bort, ſe ſouſmettre à ſes mains,
Afin de le ſeruir contre tous les Humains.

Là pour chanter de Dieu les Miracles eſtranges
Moyſe ouure la bouche aux celeſtes loüanges;
Là maint Hymne ſacré, maint Cantique diſert,
Fait déja reſonner les Antres du Deſert:
Là, ſur les graues pas de l'auguſte Marie,
Mille Femmes en rond, preſſans l'herbe fleurie,
Accordent ſaintement leurs geſtes & leurs vois
Au doux ſon des Tambours ſouſtenus des Haubois:
Les Vierges vont aprés, les Enfans les ſecondent;
Leurs fertiles Brebis en beſlant leur reſpondent;
Et leurs puiſſans Taureaux dans le rauiſſement,
Leur repartent auſſi d'vn gay mugiſſement.
Ne ferions-nous pas bien, ô Muſe habile & ſage,
D'arreſter noſtre courſe au bout d'vn tel Paſſage?
N'eſt-ce pas aſſez fait? n'eſt-ce pas aſſez dit?
Du chaut climat de Sur l'ardeur me refroidit;
Et Iacob, en Marà ne trouue rien à boire
Qu'vne liqueur de fiel, qu'vne Onde triſte & noire:
Il n'importe, auançons, le gouſt en eſt changé;
Certain bois merueilleux, par Moyſe plongé,
Rend clair & tranſparant ce Ruiſſeau de bitume,
En corrige l'odeur, en chaſſe l'amertume,
Et pour donter la ſoif, en fait au gré de tous,
Vn breuuage, vn Nectar, frais, ſalutaire & dous.

Mais, de la paſle Faim le Squelete effroyable
Me ſouffle dans l'eſprit vne peur incroyable;
Sin, où marche Iſraël, las & debilité,
N'eſt qu'vn vaſte Deſert, où la Sterilité,
Chagrine, ſeche, noire, affreuſe, languiſſante,
L'œil caue, le ſein plat, & la voix gemiſſante,
Reſide auec la Mort, & voit de toutes pars
Les farouches Lyons, les aſpres Leopars,
A trauers l'eſpaiſſeur des Houx, & des Eſpines,
Faire à-corps-eſlancé, leurs ſanglantes rapines,
Troubler des Bois obſcurs la ſolitaire horreur,
Et par des tons bruyans remplir l'Air de terreur.
Toutesfois, quelque aſſaut que la crainte me liure,
I'yray, puis que le Ciel m'y promet dequoy viure;
I'en voy déja l'effet, car bien qu'en ces Sablons,
Iamais ſous les Zephirs les Eſpys hauts & blons,
Lentement agitez, n'offrirent à la veuë
Les beaux & riches flots d'vne Mer d'or eſmeuë,
Le ſacré Fils d'Amram obtient contre la faim
Vne greſle de Sucre, vn admirable Pain,
Qui tombant dés l'Aurore en forme de roſée
Sur l'infertilité de la terre embraſée,
Se donne pour vn jour, & diuers en ſaueurs,
Figure du grand Dieu les diuerſes faueurs.

Ainſi, tout Iſraël, en ſa Route inconnuë,
Guidé d'vn ſaint Pilier tantoſt feu, tantoſt Nuë,
Arriue en Meribà, mais n'y trouuant point d'eau,
Il deuient à ſoy-meſme vn ennuyeux fardeau,
Il ſouſpire, il murmure, & d'vne ame indiſcrette
Se reſſouuient du Nil, les ondes en regrette,
Et comparant ſa ſoif à tant de maux ſouffers,
Se tiendroit bien heureux d'eſtre encore en ſes fers.
Moyſe, d'vne graue & benigne parole,
Tout enſemble aſpre & doux, le tance & le conſole,
Puis frappant de ſa Verge vn aride Rocher
Qui tonne, qui ſe fend, & qu'on voit trébucher,
Il en tire auſſi-toſt, vn clair, vn large Fleuue
Où ce Peuple alteré, non ſeulement s'abbreuue,
Mais ſe baigne, ſe plonge, & comblé de plaiſir
Peut en mille façons contenter ſon deſir.
L'Onde au ſortir du Roc, fraiſche, bruyante & viue,
Comme s'éjoüiſſant de n'eſtre plus captiue,
Saute, boüillonne, coule, & ne ſachant encor
Quel Sablon enrichir de ſon nouueau treſor,
Ny quel chemin ſe faire en ſa douteuſe courſe,
Reuient innocemment deuers ſa propre Source,
Se rencontre, ſe fuit, rend ſon riuage vert,
Et par les Champs enfin, va, ſe jouë & ſe pert.

Cependant, Amalec, Roy puiſſant & barbare,
Voyant marcher l'Hebreu contre luy ſe prepare;
Et le vaillant Heros, le braue Iosüé
Qui doit, aprés Moyſe, eſtre conſtitué,
Pour glorieux Souſtien du Peuple Iſraëlite,
Prenant auecques ſoy tous les Guerriers d'eſlite,
Les range en bataillons, les anime au Combat;
Déja dans l'ample ſein le noble cœur luy bat;
Il pouſſe vn grand Courſier, à la charge il s'appreſte;
La Victoire déja vole autour de ſa teſte;
Caleb, le preux Caleb, de prés le ſecondant,
Semble à le voir briller vn Orion ardant,
Qui d'vn Glaiue de feu, ſur la Voute eſtoilée
Preſage à l'Vniuers quelque horrible Meſlée;
I'oy déja la Trompette, & d'vn pas fier & pront,
Déja les Camps ſerrez s'auancent front-à-front.
Tels, que ſur l'Ocean on voit deux noirs Orages,
Deux puiſſans Tourbillons, gros de mille naufrages,
Et fiers de mille Pins ſur la terre abbatus,
L'vn à l'autre oppoſer leurs tonnantes vertus,
En vagabonds Côtaux changer l'humide Plaine,
Et foudre-contre-foudre, haleine-contre-haleine,
S'entre-heurter, ſe rompre, & de bruits & d'eſclairs,
Eſtourdir & trancher les Ondes & les Airs:

Tels, voit-on ces deux Camps, en ſuitte d'vne greſle
Et de traits, & de dars, eſlancez, peſle-meſle,
En ſuitte des cailloux qui de bras dénoüez
Sont auec force & bruit, dans les frondes roüez,
En ſuitte des longs cris, s'entre-choquer, ſe fendre,
Se rejoindre auſſi toſt, ſe charger, ſe deffendre,
Fleſchir, faire éclater leurs glaiues inhumains,
Et teſte-contre-teſte, en reuenir aux mains.

SIXIESME

SIXIESME PARTIE.

TAndis, le ſaint Hebreu que Dieu meſme accompagne,
Sur la cime d'vn Mont, haut Roy de la (Campagne
Où ſe fait le Combat ſanglant & furieux,
Pour rendre du Payen Iacob victorieux,
Tient entre Aaron & Hur, ainſy que ſes penſées,
Ses venerables mains vers le Ciel auancées;
Et quand il les abbaiſſe, ô prodige inoüy!
Le cœur de Ioſué ſemble eſtre eſuanoüy;
Mais quand il les rehauſſe, ô diuine merueille!
D'Iſraël abbatu la vigueur ſe réueille;
Il vaincq tant que Moyſe eſt preſt à ſupplier,
Et le fort Amalec eſt contraint de plier.
Ainſi, tantoſt chaſſez, tantoſt donnans la chaſſe,
Ceux-cy monſtrant le dos, Ceux-là monſtrans la face;
Repreſentent aux yeux le double mouuement
Que fait deſſus le bord l'incertain Element;

Lors que tout blanc d'eſcume il vient, onde-apres-onde,
Se rouler en bruyant ſur l'Arene infeconde,
Et qu'auec le grauier qui boüillonne & fremit,
Il s'aualle ſoy meſme, & puis ſe re-vomit.
Toutesfois, vn Geant de la Race Enacide,
Vn Coloſſe animé dont la dextre homicide
Au lieu d'vn Iauelot brandit vn Cedre entier,
Et qui s'eſtoit promis en ſon courage altier,
D'abbatre des Hebreux la principale teſte,
Auec orgueil s'oppoſe aux coups de la tempeſte;
Et comme vn Pilier ſeul, quand tout vn Pont ſe rend
A la rapidité d'vn ſuperbe Torrent,
Soûtient parfois le chocq des ondes courroucées,
Quoy qu'il voye à ſes flancs les Foreſts renuerſées,
Paſſer de bord & d'autre, & que tous les ſillons
Soyent vaſtement couuerts d'impetueux boüillons:
Ainſy ce fier Payen, cét Homme eſpouuentable,
Seul reſiſte à Iacob, & d'vn cœur indontable
Voit cent Morts l'aſſaillir & de loin & de prés;
Voit ſon peſant bouclier tout heriſſé de trêts,
Voit ſon Party deffait, ſes Eſtendars en fuite,
Et ſa vaine eſperance au dernier point reduite,
Sans qu'vn glaçon de crainte ait pû par ſa froideur
Amortir tant ſoit peu ſa furieuſe ardeur.

Mais, le grand Ioſué, qui tout brillant de gloire,
Veut par vn grand exploit couronner ſa victoire,
L'entreprend ſeul, l'affronte, & d'vn grand coup de dard
Luy perce fierement le bras de part-en-part:
Et voyant qu'à l'aſpect de ſa face difforme,
Son Cheual effrayé, comme d'vn Monſtre enorme,
Souffle, tremble, ſe cabre, & n'oſe s'approcher,
Il fait vn ſaut à terre, & s'en va le chercher:
Il le trouue auſſi-toſt, il le preſſe, il le charge;
En vain deuant ſon Fer le Payen met ſa Targe,
En vain la forma-t'on de ſept peaux d'Elephant,
Le Glaiue à chaque coup en reuient triomphant.
Ce corps immenſe & lourd à peine ſe manie;
Sa vigueur ordinaire à ſon bras ſe deſnie;
Le dard fiché dans l'os, encore à l'os pendu;
Le lõng trauail ſouffert, le ſang qu'il a perdu,
Et l'horrible douleur que luy cauſe la playe,
Deſrobent à ſa main ſa puiſſante Zagaye:
Mais, comme en ſe courbant il la veut ramaſſer,
Ioſué qui l'eſpie, & le voit ſe baiſſer,
Prend ſon temps, ſe ſous-leue, & d'vn effort extreme
Luy fait ſur le Sablon voler la teſte meſme;
Par trois ou quatre fois ſur l'herbe elle bondit,
Et le grand corps tronqué trébuche & ſe roidit.

A quelque Pin qui tombe en ſa chûte il reſſemble ;
Vn cry fait de maint cris qui s'esleuent enſemble,
De la part d'Iſraël frappe auſſi-toſt les Cieux,
Et la gloire eſt renduë au Dieu de tous les Dieux.
Mon eſprit eſt ſaiſy d'horreur & de merueille ;
Mille tonnerres ſourds grondent à mon oreille ;
Le ſon gresle & lointain d'vn metal éclatant,
Qui petit à petit ſe renforce en montant,
Du Monarque eternel, enclos dans vne Nuë,
Annonce auec effroy la terrible venuë :
Sa Majeſté ſe veſt de foudres & d'eſclairs ;
On voit trembler les Cieux, on oit mugir les Airs ;
Horeb branle ſous luy, ſa cime eſt allumée ;
Cent tourbillons de flame, & cent flots de fumée,
Meslans la Nuit au Iour, & l'ombre à la ſplendeur,
Semblent vouloir couurir & montrer ſa Grandeur.
La Terre s'en eſmeut juſqu'au fond de l'Abime :
Elle a peur que l'excés de quelque eſtrange crime
N'ait fait haſter le terme où ſon Globe alteré
Doit eſtre ainſy que l'Eau par le Feu deuoré.
Le ſuperbe Demon qui parmy les ſupplices
Voit fremir & hurler ſes enormes Complices,
Croit déja voir le temps, où ſurchargé de fers,
Il ſera pour tousjours lié dans les Enfers.

Mais, déja le Cruel fierement ſe conſole:
Il entend de Là-bas l'immortelle Parolle
Prononcer dix Decrets juſtes & rigoureux,
Dont la tranſgreſſion fera les Malheureux.
Moyſe les reçoit, parle à Dieu face-à-face;
Le Peuple au pié du Mont n'oſe fouler ſa trace;
Il ſe proſterne, il craint, il eſt tranſy du bruit;
Il voit tousjours Horeb couronné de la Nuit;
Le Tonnerre s'accroiſt, la Trompette redouble;
Et comme de frayeur il ſe pâme en ce Trouble,
Le pieux Fils d'Amram luy rapporte en ſa main
Le Salut, & la Mort de tout le Genre-humain,
L'irreuocable Edit qu'en deux Marbres illuſtres,
Pour regler tous les Cœurs, pour vaincre tous les Luſtres,
Dieu, Dieu de ſon doigt propre, à luy meſme graué,
Et qui las! cependant, eſt ſi mal obſerué.
Comment, mal obſerué? Iacob, ce Peuple meſme,
Qui dans les ſentimens d'vne ferueur extreme
Vient de le receuoir, & de promettre auſſy
D'en garder à jamais l'adorable ſoucy,
Le tranſgreſſe d'abord; & ſans crainte & ſans honte,
Corrompu par Sathan ſe fait vn Dieu de fonte,
Vn Dieu d'vn Animal, qui d'vn or criminel
Oſe déja briller aux yeux de l'Eternel;

Et qui tirant l'Hebreu loin des diuines bornes,
Heurte la Pieté de ſes profanes cornes;
Renuerſe le vray Culte, & ſemble en s'esleuant,
Vouloir, tout mort qu'il eſt, bleſſer le Dieu-viuant.
O ſcandale! ô douleur! Iacob luy rend hommage;
Il adore à genoux cette orgueilleuſe Image;
Aaron meſme s'oublie, ô Dieu! qui le croiroit?
Quel Eſprit bien ſensé ne s'en eſtonneroit?
De ce foible Vieillard la foy ſe proſtituë;
Il immole des Bœufs à leur propre Statuë;
Au courant du Public il ſe laiſſe emporter;
L'erreur eſt generale, il n'y peut reſiſter:
Iſraël peruerty, ſon Idole enuironne;
Fait de dances, autour, vne infame couronne;
Saute, chante, s'eſgaye, & comme hors du ſens,
La pare de boucquets, & l'enfume d'encens.
Mais, ſa punition ſuit de bien prés ſon crime:
Moyſe tranſporté d'vn courroux legitime,
A ſon retour d'Horeb oyant bruire les Voix,
Iette à terre auſſi-toſt le ſaint Tableau des Loix,
Perce de mots aigus le cœur du grand Coupable,
Chocque le Monſtre d'or, l'eſtend deſſus le Sable;
Le foule aux pieds, le rompt, & l'ayant mis au feu
En fait boire la cendre & maudire l'adueu:

Puis appellant à ſoy ceux de qui l'ame ſaine
N'auoit veu ce forfait qu'auec des yeux de haine,
Il les pouſſe, en furie, au vray reſſentiment
Par le tragique effort d'vn juſte chaſtiment.
Vne Trouppe nombreuſe, à la Mort conſacrée,
Sans aucune reſerue, eſt ſoudain maſſacrée;
Et le Glaiue agiſſant, d'vne horrible façon,
Imite la Faucille en la pleine Moiſſon.
Toutesfois, ſi ce crime en ce meurtre s'expie,
L'Ire de l'Eternel n'en eſt point aſſoupie:
Déja le bras il hauſſe, il veut foudroyer tout,
Et deſtruire le Camp de l'vn à l'autre bout:
Sa redoutable main jalouſe de ſa gloire
Veut perdre les Fauteurs d'vne action ſi noire:
Mais de Moyſe enfin l'ardente charité
Arrache le tonnerre à ſa ſeuerité.
O merueilleuſe amour! ô vertu ſans exemple!
Mon eſprit eſt rauy lors que je te contemple,
Les ſouſpirs en la bouche, & les larmes aux yeux,
Demander à ton Maiſtre, au Monarque des Cieux,
Qu'il t'efface pluſtoſt du grand & diuin Liure
Où les Noms des Eſlùs doiuent à jamais viure,
Que de traiter Iacob à l'extreme rigueur,
Et de ſon Alliance oublier la longueur.

Auſſi ton Oraiſon eſteignant ſa colere
N'obtient pas ſeulement la grace de ton Frere,
Auec celle du Peuple, à ſon dam trop brutal,
Mais impetre pour luy l'Honneur ſacerdotal:
Du magnifique Ephod il a l'inueſtiture;
A ſa race preſente, à ſa race future,
Le ſoin du Tabernacle eſt dignement commis,
Et cependant Coré luy fait des Ennemis.
Cét Eſprit enuieux, ſans foy, ſans conſcience,
Ne ſçauroit ſupporter auecques patience
Qu'au front de l'Arche d'or, & de l'Autel d'airain
Aaron brille & s'éleue au degré ſouuerain:
L'éclat de ſa grandeur l'importune & le bleſſe;
Il vante ſon merite, il vante ſa nobleſſe;
Il dit que cette Charge à luy ſeul appartient;
De factieux Projets le Peuple il entretient;
Abiron & Dathan de ſon coſté s'intriguent,
Et contre les deux Chefs tous enſemble ils ſe liguent,
Cauſans plus de rumeur du vent de leurs Complots
Que n'en cauſe Aquilon quand il eſmeut les flots,
Ou que Vulcan n'en fait quand d'vne Ville entiere,
Adjouſtant flame à flame, & matiere à matiere,
Il ne forme qu'vn Feu qui ſurmonte la Nuit,
Et remplit l'Air d'effroy, de deſordre, & de bruit.

Enfin

Enfin deuant l'Autel on en vient à l'eſpreuue ;
L'Encenſoir à la main cét Inſolent s'y treuue ;
Sa Faction s'y rend, & Moyſe ſuiuy
De la plus ſaine part des Enfans de Leuy,
Qui par ſa probité de ce crime s'exente,
Y menant le grand Preſtre, en pompe s'y preſente ;
Et le Peuple à l'entour, beant & curieux,
Doute à qui le ſuccés en ſera glorieux.
Mais, le Iuge immortel, le tout-puiſſant Arbitre
Qui de l'Aiſné d'Amram veut confirmer le titre,
Fait que l'Vſurpateur, à ſa confuſion,
De l'injuſte debat voit la deciſion.
A peine le ſaint Duc, que cette Affaire touche,
Pour le droit du Pontife à-t'il ouuert la bouche,
Qu'auec vn pront effort, auec vn tremblement,
Auec vne fureur qui tonne horriblement,
La Terre en ouure vne autre, & des Abiſmes ſombres
Eſtalant au Soleil les miſerables Ombres,
Fait voir l'affreux Sejour, puis dans ſes Inteſtins,
Tous vifs elle reçoit, & cache les Mutins.
De ces vains Pretendans la Trouppe ſacrilege
N'a pas meſme en ſa fin le mortel Priuilege ;
Ils meurent ſans mourir, & par vn juſte Sort
Entrent dans le Cercueil ſous l'eternelle Mort.

Si quelques-vns d'entr'eux eſchappent à la Terre,
Ils ne ſe ſauuent point des flames du tonnerre ;
L'Air eſmû les attaque, & de traits foudroyans,
De longs feux empennez ſur leur chef tournoyans,
Tout d'vn temps les atteint, les briſe & les conſume,
Le ſablon en petille, autour d'eux l'herbe fume,
Et le ſacré Miniſtre, auoüé ſeul de Dieu,
Seul triomphe debout en ce funeſte Lieu.
Moyſe, toutesfois, apprend du ſaint Oracle
Qu'il le veut eſtablir par vn autre Miracle ;
De ſon rare Baſton le dernier changement
Doit eſtre le grand Sceau de ce grand Iugement.
Cette Verge, en Reptile autresfois transformée,
Eſt dans le Sanctuaire à peine r'enfermée,
Entre douze où l'on voit, de peur de quelque abus ;
Les douze illuſtres Noms des fameuſes Tribus ;
Que le diuin effet d'vne puiſſance actiue
Reſſuſcite en ſon corps l'ame vegetatiue,
Et qu'vne freſche humeur diuiſée en ſurgeons,
Courant par ſa mouëlle arrouſe ſes bourgeons ;
Ce bois ſi long-temps nû ſe r'habille d'eſcorce ;
De ſon antique sêue il recouure la force ;
D'vn chacun de ſes nœus il ſort vn rameau vert,
De fueilles & de fruits il eſt déja couuert ;

Sa peau n'eſtouffe point le glorieux veſtige
Du venerable Nom engraué ſur ſa tige ;
Au contraire, auec-elle il groſſit & s'eſtend ;
Déja cét Amandier à la Palme pretend,
Son pié prenant racine en la terre s'enfonce,
Sa teſte fuit au Ciel, & muet il prononce
En faueur du Pontife vn Arreſt merueilleux,
Qui confond pour jamais l'eſpoir des Orgueilleux.
Dieu veut qu'en ſon Paruis il rende teſmoignage
De la Charge attachée à ſon noble Lignage,
Iuſqu'à tant qu'au vray Preſtre, au Meſſie attendu,
Sur vn Arbre plus ſaint l'honneur en ſoit rendu.
Pendant que Iocabel ſous ſes paupieres cloſes
Voyoit, ou croyoit voir tant d'admirables Choſes,
Et que le jeune Aaron à ſes flancs endormy,
Sembloit auſſi-bien qu'elle eſtre mort à-demy ;
Le Monarque du Iour, qu'à tout Aſtre on prefere,
Regnoit, comme en ſon troſne, au haut de l'Hemiſphere,
D'où, couronné de flame, & veſtu de ſplendeur,
Il dardoit ſes rayons en ſa plus viue ardeur.
Ce Corps qui deſtruit l'Ombre, allumant l'Air paiſible,
A force de clarté ſe rendoit inuiſible ;
De tremblantes vapeurs ſur les Plaines flotoyent ;
L'Eau ſembloit eſtre en feu, les Sablons éclatoyent ;

Sur les Myrthes fleuris les douces Tourterelles
Tenant leur bec ouuert laiſſoyent pendre leurs ailes;
La bruyante Cygale au milieu des guerets
Salüoit le Midy de la part de Cerés,
Qui joyeuſe de voir ſous la chaleur feconde
Briller en ondoyant l'or de ſa teſte blonde,
Montroit que dans la Terre elle ſentoit encor
Cette meſme vertu trauailler à d'autre or:
Tout eſtoit dans le calme, & les Zephirs à peine,
Pour rafraiſchir Moyſe, excitans leur haleine,
Refriſoyent l'eau du Fleuue, & l'eau ſans s'agiter
Sembloit prendre plaiſir à le voir eſuenter.
Mais, comme ſi le Songe, en montrant ſes Images,
Euſt de l'Air & du Nil diuulgué les dommages;
Et que par le rapport des horribles Eſprits
L'vn & l'autre Element ſon deſtin euſt appris:
De Moyſe auſſi-toſt la perte ſe conjure;
La Vengeance en leur ſein veut preceder l'Injure;
L'Enfer y participe; & ſes Monſtres hydeux
Contre le ſaint Berceau les animent tous deux.
Vn foudroyant tonnerre eſtonnant tout le Monde
Gronde & roule à l'entour de cette Boule ronde;
Et le cruel Borée enflamé de courroux,
De la Porte d'Eole arrachant les verroux,

Sort de ſon Antre obſcur, ſe reueſt d'inſolence,
Plus viſte qu'vn eſclair ſur ſes ailes s'élance,
Siffle, hurle, mugit, enrage en ſes poumons,
Heurte, fracaſſe, entraiſne, & Bois & Tours & Mons,
Fait trembler la Nature, & rapide en ſa courſe,
Eſbranle en leurs piuots & l'Antartique & l'Ourſe;
En tourbillons eſpais franchit le Bras-de-Mer;
A ſon Complice meſme, eſt terrible, eſt amer;
Vient fondre ſur ſes Eaux, rend ſes vagues chenuës,
Le chocq impetueux en rejaillit aux Nuës;
L'onde hors du Canal en regorge & s'enfuit,
Et les Ecchòs lointains en redoublent le bruit.
Le Nil en ce Complot, d'aſpre fureur s'allume;
Il fremit, il boüillonne, il murmure, il eſcume,
Il monte juſqu'au Ciel, en côtaux ondoyans,
Il s'engloutit ſoy-meſme, en cercles tournoyans;
Et pour briſer enfin la noble & freſle Barque
Où la vertu d'Enhaut s'eſpanche & ſe remarque,
Se voyant deſpourueu de ces traiſtres Rochers
Qui ſur les Bords marins ſont l'horreur des Nochers;
Il ſuſcite au lieu d'eux cent vaſtes Crocodiles
Qui ſemblent en ſon Onde autant d'Eſcueils mobiles;
Contre l'Enfant les pouſſe, & veut qu'vn corps ſi beau
Trouue en leur gueule auide vn indigne tombeau.

Tel qu'on voit ſur le Sable vn Aſpic en deſordre
Sous l'atteinte d'vn Houx ſe debatre, & ſe tordre;
Tel voyoit-on l'Eſquif, deça, delà, porté,
D'vn branle interrompu ſur les flots agité:
Il chancelle, il ſe tourne, il s'abbaiſſe, il s'éleue,
Vne montagne d'eau contre ſon flanc ſe créue,
Vne autre, & puis vne autre écumant à l'entour,
Veulent priuer l'Enfant de la clarté du Iour:
Mais & le Vent, & l'Onde en vain ſont en colere;
Vn fidelle Support, vn Ange tutelere
Qui de la part diuine à ſa garde eſt commis,
Le rend victorieux de tous ſes Ennemis.
Cependant Iocabel, par l'Orage eſueillée,
A peine a ſa paupiere en ſurſaut deſſillée,
Que du Songe fatal, qui montra l'Auenir,
Elle pert auſſi-toſt le digne ſouuenir.
Elle en a toutesfois, quelque image confuſe;
Mais ſi l'Ange ſoigneux n'en euſt inſtruit ma Muſe,
S'il ne m'en euſt dépeint les eſtranges Portraits
L'Oubly, qui couure tout, en cacheroit les traits.
En ce rude moment ſa tendre Fantaiſie
Pour le Gage expoſé de peur eſtant ſaiſie,
Ne ſe figure en ſoy, que ce qu'vn aigre Ciel
Peut verſer en vn coup, de colere & de fiel;

Ce bruit impetueux, cette noire Tempeſte
En excite ſoudain vne autre dans ſa teſte,
Qui prouue ſon tonnerre, & ſes vents & ſes flots,
Par les cris, les ſouſpirs, les pleurs & les ſanglots;
Là, ſa triſte Raiſon, là, ſon foible courage,
Là, l'Enfant & l'Eſquif, enſemble font naufrage;
Elle s'y forme vn Gouffre, où cét Objet aymé
Eſt comme au fond des Eaux ſombrement abîmé;
Son pauure ſein gemit des coups qu'elle s'y donne;
Elle accuſe le Sort, aux plaintes s'abandonne;
Se tord les bras, les mains, s'arrache les cheueux;
Dit cent mots criminels entre-meſlez de vœux;
Et ſous vn deſeſpoir qui s'efforçoit à naiſtre,
D'vn effroyable pas courant à ſa feneſtre,
Sembloit l'aller ouurir pour ſe precipiter,
Quand, ô prodige eſtrange, & haut à raconter!
Le Ciel, qui de ſes maux reſſentoit l'amertume,
Fait qu'auſſi-toſt Aaron, plus grand que de couſtume,
Se preſente à ſes yeux, couronné de rayons
Tels que ceux du Soleil, qu'à Midy nous voyons,
La retient par ſa Veſte, & luy diſant des choſes
Que Dieu meſme inſpiroit à ſes leures de roſes,
L'empeſche d'accomplir le coupable deſſein
Qu'elle ſembloit rouler en ſon cerueau mal-ſain.

A ce nouuel Objet elle tombe en la place;
Ce feu miraculeux la rend toute de glace;
Et pour ſes deux Enfans ſes eſprits partagez
Se trouuent dans la flame, & dans l'onde engagez.
De ſes propres penſers elle ſe fait la proye;
Cét accident la brûle, & cét autre la noye;
Tout ſe confond en elle; & des diuerſes morts
Les contraires ſont joints pour deſtruire ſon corps.
A la fin, toutesfois, la moitié de la crainte
Qui dans ſa Fantaiſie eſtoit ſi fort emprainte,
Comme vne vaine Image en l'Air s'éuanoüit,
Voyant que le ſaint Feu, dont l'éclat l'ébloüit,
Sans outrager Aaron ſur qui l'œil elle arreſte,
Se contente de luire à l'entour de ſa teſte;
Et que par la ſplendeur d'vn ſi rare flambeau
L'or de ſes cheueux blonds ne deuient que plus beau.
Aaron en meſme temps, qui ſous vn tel miracle
Eſt eſpris, eſt eſmù comme vn diuin Oracle,
Luy fait preſter l'oreille, & Dieu pour ſon repos,
A l'étonnante Voix ſuggere ces propos.
Femme, conſole-toy, le Sujet de ta peine
Eſprouue de Là-haut la Bonté ſouueraine;
Il eſt en ſa tutelle, il braue les Dangers,
Et pour luy les Malheurs ſont vains & paſſagers.

Malgré

Malgré tous les efforts & du Vent & de l'onde,
Il joüit d'vne Paix & tranquile & profonde;
Et dans ſon Lit flotant, ce qui te fait bleſmir,
Au lieu de l'éueiller ne ſert qu'à l'endormir.
Tu le verras vn jour au plus haut point de gloire
Qui puiſſe d'vne Vie eſtendre la memoire;
Sa fortune s'approche, & déja ſon bonheur
Par de royales mains t'en conſigne l'honneur.
R'entre donc en toy-meſme, & deſtruis en ton ame
La frayeur qu'en ſecret ta propre vertu blâme;
Elle offence le Ciel, chaſſe-la loin de toy;
La foibleſſe eſt honteuſe en quiconque a la Foy.
Soudain, à ce beau mot, s'éclipſe la Lumiere,
Le Prophete ſe montre en ſa taille premiere:
Iocabel reprend cœur, d'elle ſe reſſouuient,
Et de ſon jugement l'vſage luy reuient.
Mais l'Oncle & le Neueu, qu'auecques la Pucelle
Nos ſoins ont mis en garde auprés de la Nacelle,
N'ayant aucun ſecours, ny n'en pouuant donner,
Souffrent tous les ennuis qu'on peut s'imaginer.
Et telle que l'on void ſur vn Bord aquatique
Se tourmenter en vain la Mere domeſtique,
Quand le Fils adoptif ſous ſa chaleur eſclos,
Comme d'vne autre eſpece, entrecouppe les flots,

Paſſe de vague en vague, & ſur la Plaine eſmeuë
S'eſléue, diſparoiſt, ſe redonne à ſa veuë,
Tandis qu'elle s'agite, & que d'vn ſon peureux
Elle ſe plaint aux Vents du Sort crû dangereux:
Telle, pendant l'Orage, eſtrange en ſa furie,
Parut la triſte Sœur, au bord de la Prairie,
Pour le deſtin du Frere, agité ſur les Eaux
Plus que leurs propres joncs, & leurs propres roſeaux.
Elle crie, elle pleure, & ſon ame affligée
Dans l'horreur du ſpectacle eſt preſques ſubmergée;
Et le coup qu'elle craint l'eſmeut ſi viuement
Que ſon œil l'anticipe à chaque mouuement.
Dés-que le moindre Objet au Berceau s'interpoſe
Elle croit au Salut toute eſperance cloſe;
Dés-qu'il ſe fait reuoir de morts enuironné,
Sa perte ſe confirme en ſon cœur eſtonné:
Bref, ſoit qu'il ſe deſrobe, ou ſoit qu'il ſe preſente,
Rien n'arreſte ſon dueil, rien d'effroy ne l'exente;
Et ſon eſprit confus ſe forme le treſpas
En tout ce qu'elle voit, ou qu'elle ne voit pas.
Cependant Iocabel en ſoy meſme remiſe,
Faiſant reflexion ſur la grace promiſe,
En eſtablit l'eſpoir juſqu'alors imparfait,
Et prie en cette ſorte afin d'en voir l'effet.

Arbitre des Humains, Refuge de nos Peres,
Qui de nos mouuemens les deſordres temperes,
Pardonne à ma foibleſſe, & regarde en pitié
Vn cœur dont le deffaut vient de trop d'amitié.
I'ay failly, je l'auouë, & parmy tant d'alarmes
I'ay meſme, ſi tu veux, jetté d'injuſtes larmes,
Ma peine a fait mon crime, a trahy ma raiſon,
Et mon ennuy mortel s'eſt plaint hors de ſaiſon.
Mais, ſouffre toutesfois, Puiſſance que j'adore,
Souffre que d'autres pleurs mon œil reſpande encore,
La Source en eſt diuerſe, & le ſeul repentir
Eſt l'Objet qui les cauſe, & qui les fait ſortir.
Ie me plains de ma plainte, & dans ma conſcience
La douleur qu'a ma foy de mon impatience,
Pleure de mes tranſports, gemit de mes regrets,
Et reproche à mon cœur ſes tumultes ſecrets.
Fay donc ceſſer, ou non, le motif de ce Trouble,
Que l'orage à ton gré ſe calme, ou ſe redouble;
Mon Fils eſt en tes mains; & mon tendre ſoucy
En remet l'auanture à ta ſainte Mercy.
Iocabel reſignée, eût à peine, en ces termes,
Montré le ſentimens des Ames les plus fermes;
A peine eut-elle au Ciel immolé ſes douleurs,
Que l'Ange qui s'employe à recueillir nos pleurs,

Quand vn juſte ſujet rend leur cours legitime,
Et que noſtre cœur meſme en offre la victime,
Dans vn beau Vaſe d'or ſes larmes ramaſſa,
Pour les faire valoir auſſi-toſt la laiſſa,
Et dans le ſaint Olympe, où la diuine Eſſence
Eſtale ſa Grandeur & ſa Magnificence,
Où l'on adore en Trois l'ineffable Vnité,
Où ſur vn Troſne pur, fait par l'Eternité
Le ſeul Eſtre infiny, le Monarque ſuprême
Luit de ſon propre éclat & s'abiſme en ſoy-meſme,
Et voit deſſous ſes pieds s'humilier le Sort,
La Fortune, le Temps, la Nature & la Mort;
Dans ce Lieu, dis-je, où regne en vne Pompe auguſte
Le Principe de tout, le Bon, le Vray, le Iuſte;
Ce Miniſtre leger, cét Ange officieux,
Preſentant à genoux le Vaſe precieux
Où ſa noble Pitié, ſur qui le Dueil s'appuye,
Des yeux de Iocabel auoit ſerré la Pluye,
En fit au grand Aſpect la douce effuſſion,
Et ſignala ſon Zele en cette occaſion.
Mais, d'vne telle Offrande en tel Lieu reſpanduë,
Pas vne ſeule larme en l'Air ne fut perduë;
Dieu, de qui les Bontez ſont eſgales aux Soins,
Dieu, qui de mon Heros connoiſſoit les beſoins,

Voulut qu'en ce grand Iour cette bruïne amere
Puſt ſeruir à l'Enfant auſſi-bien qu'à la Mere,
Et la changea ſoudain en celeſte Liqueur
Pour au deffaut de Lait luy ſouſtenir le cœur.
Ayant fait ce Miracle aux yeux de tous les Anges,
Qui compoſent là Haut ſes nombreuſes Phalanges,
Qui celebrent ſa Gloire, & dont les ſeuls plaiſirs
Conſiſtent aux effets de ſes graues Deſirs;
Il commande auſſi-toſt, au Courrier qui l'eſcoute,
Que vers la dure Egypte il reprenne ſa route,
Et que de ce Nectar remis dans le Vaiſſeau,
Il aille ſuſtenter l'Illuſtre du Berceau:
Puis, d'entre cette Trouppe à ſes grands Ordres preſte,
Quoy qu'il puſt d'vn trait d'œil confondre la Tempeſte,
Il en inſtruit vn autre, & comme Souuerain,
L'enuoye au meſme inſtant au Roy doux & ſerain,
De qui ſous ſon Pouuoir, l'Element qu'on reſpire,
Reconnoiſt le beau Sceptre, & reuere l'Empire,
Qu'Eole toutesfois, oſoit luy diſputer,
Mais, que malgré ſa rage il luy faudra quitter.
A ces Commandemens, les Miniſtres fidelles
Montrans leur viue ardeur en leur dos pourueu d'ailes,
Ouurent du ſaint Portail le Bronze radieux
Qui fait ſur de beaux gonds vn bruit melodieux.

L'Olympe en reſonna, le noble Luminaire
S'en eſmut d'allegreſſe outre ſon ordinaire,
L'Air en deuint plus gay, le Temps s'en eſclaircit,
Et par-tout, ce doux Son toute choſe adoucit.
Comme au plus beau des Nuits, à ce qu'à l'œil il ſemble,
Deux Aſtres deſtachez partent du Ciel enſemble,
L'vn à droit, l'autre à gauche, & d'vn chemin diuers
Precipitent leur cours en ce bas Vniuers:
Ainſy des deux Courriers, qu'vn beau deuoir embraſe,
L'vn tire vers l'Egipte auec le riche Vaſe,
Et l'autre va trouuer, d'vn vol au ſien pareil,
Le paiſible Demon qu'adore le Sommeil.
Il n'a pas vn moment ſillonné ſur la Nuë
Qu'il arriue en vne Iſle aux Mortels inconnuë,
Où bien loin des Objets ennemis du Repos,
Au ſein d'vn Antre obſcur, Antre fait à propos
Par les puiſſantes Mains qui formerent le Monde,
Le Calme ſe retire, à l'inſtant que de L'Onde,
Les Tyrans des Vaiſſeaux d'vn ſouffle impetueux,
Changent la face vnie en Monts tumultueux;
Et fracaſſans les Maſts, & deſchirans les Voiles,
Qu'ils portent coup-à-coup, de l'Abiſme aux Eſtoiles,
Vſurpent ſon beau Regne, accablent ſa vertu,
Et ſemblent triompher du Sceptre debatu.

Là, ſur vn troſne d'Algue, & de Mouſſe, & d'Eſponges,
Cét Amy du Silence, & du Pere des Songes,
Parloit auec effroy de l'Orage excité,
A ſes Sœurs, la Bonace, & la Tranquilité.
Là, ces aymables Sœurs, pareilles à luy meſme,
Taſchans à r'ajuſter ſon rare Diadême,
Fait par leurs propres doigts de Plumes d'Alcions,
Montroyent de leur amour les tendres paſſions;
Quand le Courrier diuin s'auançant dans la Grotte;
Par l'honneur cheuelu qui ſur ſes ailes flotte,
Par l'éclat de ſes yeux, & par le veſtement
Dont ſon corps immortel s'ornoit auguſtement,
Diſſippa l'ombre humide, illumina la Voye,
Remplit tout de reſpect, de merueille, & de joye,
Et deſſerrant ſa bouche, où regnoyent mille appas,
En fit entendre ainſy la cauſe de ſes pas.

Seul Recours des Nochers, qui dans ta Solitude
Vis, comme vn doux Tableau de noſtre Quietude,
Le Grand, le Createur, dont auſſy-bien qu'à moy
L'adorable Deſir te doit eſtre vne Loy,
T'ordonne en Souuerain, qu'ayant repris courage,
Tu viennes front-à-front, t'oppoſer à l'Orage
Qui tonne ſur le Nil, d'vn effort ſi cruel,
Et ſe veut à ton dam, rendre perpetuel.

Ces propos acheuez, le Calme, & ſes Compagnes
Prennent ſoudain leur vol ſur les molles Campagnes;
L'Ange brille à la teſte, & des flots applanis
Les Vents ſeditieux auſſi-toſt ſont bannis:
Zephyre, & le Beau-temps, ſuiuant leur courſe ailée
D'vn branle agile, & doux, raſent l'Onde ſalée,
Deſembarraſſent l'Air de nuages eſpais,
Et de leurs doigts ſerains par-tout ſement la Pais.
Les Nageurs eſcaillez, ces Sagettes viuantes
Que Nature empenna d'ailes ſous l'Eau mouuantes,
Montrent auec plaiſir, en ce clair Appareil,
L'argent de leur eſchine à l'or du beau Soleil.
Enfin l'Ange, & ſa Trouppe en vn moment ſe rendent
Sur la Terre où du Nil les riuages s'eſtendent;
Borée à leur abord, de l'Egipte chaſſé,
S'en retourne en priſon ſous le Pole glacé,
Le Fleuue eſt vn Eſtang qui dort au pié des Palmes
De qui l'ombre plongée au fonds des ondes calmes,
Sans agitation ſemble ſe rafraiſchir,
Et de fruits naturels le Criſtal enrichir;
Le Firmament s'y voit, l'Aſtre du Iour y roule;
Il s'admire, il éclate en ce Miroir qui coule;
Et les hoſtes de l'Air, aux plumages diuers
Volans d'vn bord à l'autre, y nagent à l'enuers:

La

La Rumeur eſt muette aux approches de l'Ange;
Elle n'a plus de bouche, en yeux elle ſe change,
Que s'il s'en oit quelqu'vne, elle prouient des Sons
De mille Roſſignols perchez ſur les Buiſſons,
Où faiſant retentir leur douce violence
Ils rendent le Bruit meſme agreable au Silence,
Et d'accents gracieux luy forment vn Salut
Qui ſe peut égaler aux charmes de mon Lut;
A l'air du temps ſi beau, mille Bandes legeres,
Mille bruyans Eſſains d'Abeilles meſnageres,
Vont boire le Nectar en des Couppes de Fleurs
Où de l'aymable Aurore on voit rire les pleurs:
Le gentil Papillon voltige ſur les herbes;
Il couronne leurs bouts de ſes ailes ſuperbes;
Et par le vif émail dont ſe pare ſon corps,
Qui des plus beaux bouquets efface les treſors,
Fait qu'il ſemble aux regars que l'Abeille incertaine,
Dans ces diuerſitez ſe trouue comme en peine,
Et que ſon œil confus, ſuſpendant ſon deſir,
D'vne Fleur, ou de luy ne ſache que choiſir.

SEPTIESME PARTIE.

TEL, qu'vn riche Nauire, aprés mainte fortune (ne,
Eſprouuée en maint lieu ſur le vaſte Neptu-
Reuient auecques pompe au havre ſouhaité,
Sous la douce lenteur des ſouffles de l'Eſté,
Qui faiſant ondoyer dans les Airs pacifiques,
De tous ſes hauts Atours les graces magnifiques,
Enfle à demy la Voile, & d'vn tranquile effort,
Preſqu'inſenſiblement le redonne à ſon Port:
Tel vit-on le Berceau, tout brillant de la gloire
D'auoir ſur les perils remporté la victoire,
Reuenir auſſi-toſt ſe remettre à couuert
Dans l'agreable ſein de ſon Azile vert.
Les Eſprits bien-heureux qui luy ſeruoyent d'eſcorte,
Pour ayder à ſon cours s'eſtoyent placez en ſorte,
Que l'haleine du Calme en leurs plumes donnant
Faiſoit d'vn Ionc vogueur, vn Spectacle eſtonnant:

Leurs beaux cheueux émus en diuerſes manieres,
Du Triomphe naual compoſoyent les Banieres;
Et leurs nobles habits autour d'eux ſecoüez
Formoyent de l'Appareil les charmes enjoüez.
L'auguſte Gardien qui pendant la Tempeſte
Aux noirs Monſtres de l'Air auoit tousjours fait teſte,
D'vn Dard traiſnant en pouppe en Typhis agiſſoit,
Et comme d'vn timon la prouë en regiſſoit:
On en voyoit en l'Eau la droite & longue trace
Emprainte quelque temps ſur ſa mobile face:
Et ce Dard angelique en l'Onde ainſy posé,
Quoy qu'il fuſt tout entier, ſembloit eſtre briſé.
Ainſy le Lit de Ionc aborde à l'endroit meſme
Où l'auoit mis la Mere auec vn dueil extreme:
Il ſemble y jetter l'Ancre, & frayant les roſeaux
En fait ſoudain partir cent timides Oyſeaux.
Auſſi-toſt le Courrier, le grand Porteur du Vaſe,
Charmé du ſaint Enfant, & rauy dans l'extaſe
De voir en vn Mortel reluire des attraits
Qui de ſon front diuin égalent les beaux traits;
De l'vne de ſes mains la teſte luy ſouſléue,
De l'autre auec amour ſon miniſtere acheue,
Humecte ſon coral de l'Eau changée en Miel,
Le baiſe, le benit, & s'en reuole au Ciel.

Quel Eſprit merueilleux auroit aſſez d'adreſſe
Pour faire en vn Tableau flamboyer l'allegreſſe
Qui parut en Marie, & ſon teint rauiua
Quand la chere Nacelle en ce Bord arriua?
Ie doute ſi Pouſſin, ce Roy de la Peinture,
Cét Homme qui dans l'Art fait viure la Nature,
Oſeroit ſe promettre, auec tous ſes efforts,
D'en exprimer à l'œil les aymables tranſports.
Autant qu'elle eut de peine, autant elle a de joye:
Peu s'en faut que ſon ame en l'aiſe ne ſe noye;
Elle admire l'Eſquif, mais, ô Dieu! qu'euſt-ce eſté
Si de tous ſes Nochers elle euſt veu la beauté?
Car bien que du Heros l'vn ſoit indiuiſible,
Leur aſpect à luy ſeul eſt vn aſpect viſible;
Et des autres Parens accourus en ces Lieux,
Nul celeſte rayon n'en eſbloüit les yeux.
En cét heureux retour la diſcrette Bergere
Conſulte ſa prudence, & pour vn ſi cher Frere,
Se faiſant du Paſſé la peur de l'aduenir,
Veut contre tous hazards le Berceau prémunir:
L'Oncle, & le grand Paſteur à ſon vouloir s'accordent;
Et de Saule, & d'ozier, qu'entre leurs doigts ils tordent,
Façonnent ſur le champ de ruſtiques Liens
Dont à ſaiſir la Nef ils trouuent les Moyens.

Mais tandis que la Vierge au ſalut d'autruy ſonge,
Tandis qu'vn ſoin ſi juſte, & l'eſmeut, & la ronge,
Elle ne préuoit pas que ſans vn pront ſecours,
Vne eternelle Nuit menace ſes beaux jours.
Comme elle veut de prés viſiter la Nacelle,
Sur je ne ſçay quel bois ſon noble pié chancelle;
Tout ſon beau corps s'eſbranle, & ſoudain, ô malheur!
En tombant dans le Nil comble tout de douleur.
Que deuient Eliſaph, chere & diuine Muſe?
Au peril eminent cherche-t'il quelque excuſe?
Prefere-t-il ſa vie à l'Objet adoré?
Et peut-il ſe réſoudre à s'en voir ſeparé?
Non non, il l'ayme trop; plus pront qu'vne Sagette,
Sans rien deliberer aprés elle il ſe jette;
Et Dieu fut ſi propice aux flames de ſes vœux
Qu'en reuenant ſur l'Onde il la prit aux cheueux.
Mérary, dans ce Trouble, auſſi ferme qu'vn Marbre,
Se tenant de la gauche au tronc d'vn certain Arbre,
Donne l'autre au Paſteur, & d'vn bras eſtendu
Fait tant que le beau Couple à la Riue eſt rendu.
Mais de cette Action, où ſuruindrent les Anges,
Il ne doit pas tout ſeul pretendre les loüanges,
Ce ſeroit trop de gloire à des efforts humains
Puis que les Immortels y preſterent les mains.

De meſme, ou peu s'en faut; Cieux! l'oſeray-je dire?
Mes doigts ſaiſis d'horreur en tremblent ſur ma Lyre;
De meſme, ou peu s'en faut; je ne puis acheuer,
Et d'aſſez triſtes ſons ma voix ne peut trouuer.
Pourſuiuons toutesfois; l'iſſuë en eſt trop douce
Pour ne pas condeſcendre à l'eſprit qui me pouſſe;
Et d'vn Silence ingrat mes vers ſeroyent repris
Si je n'en acheuois le propos entrepris.
Ainſy, diray-je donc, la fameuſe CHRISTINE
Allant voir des Vaiſſeaux qu'en guerre elle deſtine,
Tomba dans le Meller, & par cét accident
Penſa faire du Nord vn funeſte Occident:
Ainſy, d'vne licence & temeraire, & juſte,
Pour d'vn ſi grand peril ſauuer ſa teſte auguſte,
Vn des Siens, bien inſtruit que garder le reſpect,
De crime, en tel beſoin, c'eſt ſe rendre ſuſpect,
Oſa porter la main profane, & ſecourable
Sur le ſacré Treſor de ſa treſſe adorable;
Et cruel en ſon ayde, eut l'eſtrange bon-heur
D'arracher au treſpas ce Miracle d'honneur.
Mais, reuoyons Marie; auſſi-toſt que de l'Onde,
Son deſtin eut trompé la mort vague & profonde;
Auſſi-toſt que des Eaux, elle parut au Iour,
Telle que l'Art Payen feint la Mere d'Amour;

Ou telle que l'Aurore & freſche, & degoutante,
Lors qu'elle fait reuoir ſa blancheur éclatante;
Elle jetta les yeux d'vn & d'autre coſté,
R'aſſura d'vn ſouſris l'Amant eſpouuenté,
Et d'vn affable mot, quoy qu'vn peu hors d'haleine,
Rendant de ſon ſalut cent graces à ſa peine,
Le ſceut ſi bien payer des ſeruices rendus
Que tous ſes ſens, de gloire, en furent confondus.
Cependant, l'vn & l'autre, à Surgeons qui découlent,
Trempent le vert eſmail que de leurs pieds ils foulent;
Et des habits moüillez la preſſante raiſon
Les oblige tous deux à chercher leur Maiſon.
Ayans à cét effect, auant toute autre choſe,
Supplié Mérary, qui déja s'y diſpoſe,
De permettre à leurs pas l'abſence d'vn moment,
Et d'auoir ſoin de tout en leur eſloignement:
Ils laiſſent leurs Troupeaux, ils laiſſent la Nacelle,
Ils laiſſent le cher Bien que l'Azile recelle,
Ils laiſſent leur cœur meſme, & pour vn tel Sejour,
Meſme auant leur depart ſongent à leur retour.
Ils s'en alloyent enſemble, & leurs flames ſecrettes
Abregeoyent leur chemin en paroles diſcrettes;
Et déja le Soleil commençoit à ſecher
L'humeur que ſur leur dos il voyoit s'eſpancher;

Quand du Temps, & du Lieu prenant la conjoncture,
Et repaſſant en ſoy l'effroyable Auanture,
L'Amoureux pour l'Amante encore tout tranſy,
Se tourna deuers elle, & ſe plaignit ainſy.

O Ciel! a t'il falu qu'vne horrible contrainte
Ait reduit mon deuoir, mon amour, & ma crainte,
A faire pour ta vie vn plus barbare effort
Qu'en bornant ſon beau cours n'en auroit fait la Mort?
A-t-il doncques falu que d'vn air d'Inſolence
Ma main ſe ſoit portée à cette violence?
Et que ce triſte cœur qui te voyoit perir,
Sans inhumanité n'ait pu te ſecourir?

Ce penſer odieux me donne mille geſnes;
Il reproche à mes doigts d'auoir tiré mes chaiſnes;
D'en auoir rompu meſme afin de te ſauuer,
Et le rude ſeruice il n'en peut approuuer.

Mais, excuſez leur faute, ô Liens deſirables;
S'ils n'eſtoyent criminels vous ſeriez miſerables;
Vous ne brilleriez plus, & mes yeux affligez
Verroyent ſous d'autres flots les voſtres ſubmergez.
Que dis-je, malheureux? ay-je l'ame ſaiſie
Du ſombre mouuement de quelque freneſie?
Ie parle icy de voir, comme ſi mon treſpas
N'euſt point ſuiuy de prés la mort de tant d'appas.

Non

Non non, rare Bergere, vne ſi dure perte,
Sans la fin de mes Iours n'euſt point eſté ſoufferte;
Ie me ſerois perdu, je ne verrois plus rien,
Et mon corps vagabond floteroit prés du tien.
Oſte-toy de l'eſprit cette Image importune;
Elle pourroit troubler noſtre heureuſe fortune,
(Reſpond alors la Belle à l'aymable Paſteur,
Que de ſon cher ſalut le Ciel rendit l'Autheur.)
Dans le calme du Port oublions la tempeſte;
Tu n'as point fait d'outrage aux honneurs de ma teſte,
Ou ſi tu m'en-as fait, le mal en eſt ſi dous,
Que tes doigts, de tout crime en demeurent abſous.
C'eſt par eux ſeulement que je reſpire encore;
C'eſt par eux que je voy ce que le Soleil dore;
Et pour cette action, me plaindre de ta main,
Ce ſeroit offencer tout Iugement humain.
De ſemblables propos accompagnez de charmes,
Non, ſans de temps en temps en venir juſqu'aux larmes,
Ces Objets vertueux leur flame entretenoyent,
Et de leur ſainte amour les preuues ſe donnoyent;
Quand, de diſcours en autre, enfin ils arriuerent
Sous leurs Chaumes voiſins qu'en deſordre ils trouuerent,
Et là, de Iocabel l'œil douteux & ſurpris
En fit naiſtre vn plus grand dans ſes tendres eſprits.

Ce retour impreueu luy jette en la penſée
Les plus ſenſibles traits de ſa crainte paſſée;
Sa fermeté s'eſmeut, & cent aſpres ſoupçons
Luy rempliſſent le ſein de feux, & de glaçons:
Elle ſuë, elle tremble, elle eſt rouge, elle eſt bleſme;
Son deſir de parler meurt en ſa bouche meſme;
Il renaiſt, il s'eſtouffe, & par deux ou trois fois,
Comme elle ſe diſpoſe à faire agir ſa Vois,
Elle eſprouue tousjours que ſa langue debile,
De trop d'eſmotion eſt renduë immobile;
Mais qu'on n'en blaſme pas ſes juſtes ſentimens:
Il n'eſt rien qui ne cede aux premiers mouuemens.
Tandis que de la ſorte, & muette & confuſe,
Son enuie à ſon cœur ſe donne & ſe refuſe,
La Bergere s'approche, & par vn beau Recit
Qui de ſes doutes vains les ombres éclaircit,
Apprend à ſon oreille auide & curieuſe,
Du Deſtin de l'Enfant la courſe glorieuſe;
Luy peint en quel eſtat elle l'auoit laiſſé;
Releue ſon eſpoir à demy renuerſé;
Et l'inſtruiſant enfin du ſujet qui l'ameine,
Sans trop exagerer ſon malheur, ny ſa peine;
De ſes habits moüillez s'en va ſe deueſtir,
En prend de ſecs au Coffre, & s'appreſte à ſortir.

La Mere cependant, de l'effroy reuenuë,
Recouurant la parole, & diſſipant la Nuë
De qui le vray-ſemblable, & les triſtes vapeurs,
Auoyent rendu ſes ſens & trompez. & trompeurs;
Court, embraſſe la Fille, & la flatte, & s'informe
Tantoſt du cher Berceau, tantoſt du Monſtre enorme,
Et ne pouuant à plein ſon aiſe contenter
Fait vn meſme diſcours mille fois repeter.
Le ſimple & jeune Aaron tournant à l'entour d'elles
Semble prendre ſa part de ces douces Nouuelles;
Il regarde, il ſe hauſſe, & beant, & rauy,
Tant plus en eſt repu, moins en eſt aſſouuy.
Quelquesfois l'Innocent, d'vne petite bouche,
Selon que le propos ſa connoiſſance touche,
Parle, s'exclame, rit, le propos interront,
Et met à Iocabel vn chagrin ſur le front:
Mais, auſſi-toſt, d'vn ſigne entre affable & ſeuere,
Eſtant reprimandé par la main de la Mere,
Auſſi-toſt il ſe taiſt, & d'vn geſte craintif
Se montre, non moins qu'elle, au Diſcours attentif.
Enfin, la Fille acheue, & repaſſant la Porte
Pour regagner la route où ſon deſir l'emporte,
Va rejoindre Eliſaph, qu'auec contentement,
Elle trouue changé, mais d'habit ſeulement;

Et qui ſur vn beau Tronc, à l'eſcorce polie,
Traçoit de ſon couteau, pardonnable folie,
L'Image de la Belle, & deuant ce Portrait
Alloit grauer encor vn cœur percé d'vn trait.
Sa veuë eſtoit ſi fort à cette œuure attachée,
Que ſous l'ombrage vert de la touffe cherchée,
Celle de qui ſa main exprimoit les appas,
Auoit déja conduit le dernier de ſes pas,
Sans qu'en ce doux inſtant ſon Imaginatiue
Conceûſt de ſon Objet la preſence effectiue;
Et ſi l'Original ſa voix n'euſt fait oüyr,
La Copie, à ſes yeux euſt gardé d'en joüyr.
A cét aymable accent, qui luy charme l'oreille,
De ſon attention ſoudain il ſe réveille,
Il ſe tourne, il s'excuſe; & comme aprés l'accueil
Sur ſa propre figure il luy voit jetter l'œil,
Remarque, luy dit-il, ſaint Eſpoir de ma flame,
Combien ta noble Idée eſt emprainte en mon ame,
Puis que ſans aucun Art, & de plus, ſans te voir,
De te repreſenter j'ay bien eu le pouuoir.
Il eſt vray que l'ouurage en ſeroit plus fidelle
Si ſuiuant de l'eſprit l'inuiſible Modelle,
Et la main, & le fer auoyent pû comme il faut,
Reſpondre à l'exemplaire & ſi digne, & ſi haut;

Mais la Nature meſme auec toutes ſes forces,
Auec tout ce qu'elle a de graces & d'amorces,
De beaux traits, de couleurs, d'induſtrie, & d'amour,
Rien de pareil à toy ne ſçauroit mettre au Iour.
Ta Beauté tout enſemble eſt ſa gloire & ſa honte;
Le ſang, à ſon aſpect, au viſage luy monte;
Et lors qu'entre ſes mains le Moule s'en rompit
Elle s'émut de joye, & pleura de deſpit.
Ie ſuis doncques bien fou, bien vain, bien temeraire,
D'auoir oſé tenter ce qu'elle ne peut faire:
Auſſi ne l'ay-je fait, j'en atteſte les Cieux,
Que pour ſlater ma peine, & pour nourrir mes yeux,
Qui parmy les aſſauts que l'Abſence me liure,
Ne pouuant loin des tiens ny ſe mouuoir, ny viure,
Ont voulu que mes doigts, encor que fauſſement,
Au beſſoin affamé fourniſſent d'aliment.
Ainſy dans nos Foyers, pendant les heures ſombres,
Pour de l'eſpaiſſe Nuit chaſſer les triſtes ombres,
Secours & foible, & morne, & preſqu'au mien pareil
On ſe ſert d'vne Lampe au deffaut du Soleil.
Mais, mon plus grand plaiſir ne vient pas de la veuë;
Les rares qualitez dont ton ame eſt pourueuë,
Ta ſageſſe, tes mœurs, tant d'aymables treſors
Qui parent le dedans à l'enuy du dehors,

Ton eſprit, ta vertu, ton humeur, ta conduite,
Ta prudence auant l'âge aux beaux deuoirs inſtruite,
Ta bonté gracieuſe, & ton doux entretien,
De mes chaſtes penſers ſont le ſouuerain bien.
Ha! c'eſt trop, Eliſaph, dit auſſi-toſt Marie;
La Verité s'oppoſe à cette flaterie;
Mon oreille y repugne, & ma ſaine Raiſon
N'a garde d'engouſter l'agreable poiſon.
Ie connoy mes deffauts, je ſçay que la Loüange
Par vn Art illuſoire en fleur l'eſpine change;
Et que c'eſt vn morceau d'autant plus dangereux
Qu'il eſt plus que le Miel, friand & ſauoureux.
Ie n'en merite point, je le dy, je l'auouë;
En cela ſeulement je ſouffre qu'on me louë;
Ou ſi tu veux loüer quelqu'autre choſe en moy,
Que ce ſoit, cher Paſteur, ma conſtance & ma foy.
Tu m'aymes, c'eſt aſſez: je t'ayme, & te le jure;
Ie t'ayme d'vne flame & ſi noble, & ſi pure,
Que de la paſſion qu'en ma bouche tu lis
Le ſaint éclat s'égale au doux luſtre des Lys.
Tes Seruices ſont tels, que ſans ingratitude
Ie n'en puis démentir l'exacte prontitude;
I'en cheris la memoire; & ta fidelité
Enfin reconnoiſtra par le prix merité

Que ta main à ce corps n'a point ſauué la vie
Pour la voir quelque Iour ſous vn autre aſſeruie;
Mais il faut m'impetrer de qui je la receus;
Autrement tes eſpoirs ſe trouueroyent deceus.
Que doncques juſques-là, ta ſainte & chere attente,
De l'honneur d'vn tel mot, ſe paye & ſe contente:
Allons, l'heure nous preſſe, on nous demande ailleurs,
Et l'Amour nous inuite à des emplois meilleurs.
Eliſaph tout rauy, tout tranſporté de joye,
Auec elle, auſſi-toſt, du Berceau prend la Voye;
Et tous deux arriuez, ſoudain vont à l'Objet
Qui de leurs viſtes pas eſtoit le beau ſujet.
Comme on voit aux beaux Iours la gentille Hyrondelle
Vers ſon Nid merueilleux voler à-tire-d'aile,
En atteindre les bords, ſur les bords tremouſſer,
De geſtes, & d'accents ſes Petits careſſer,
Puis de l'œil, puis du bec, tousjours pront à repaiſtre
Leur innocente faim qui comme eux vient de naiſtre,
Flatter l'vn, flatter l'autre, & leur faire ſentir
De ſon tardif retour l'aymable repentir:
Telle vit-on alors la ſoigneuſe Bergere
Courre vers le Berceau, d'vne plante legere,
Flatter le tendre Objet, de cent mots enfantins,
Souſrire à ſes appas, benir ſes beaux deſtins,

Et de ſa belle bouche, au lieu de nourriture,
Auec tous les tranſports qu'exige la Nature,
Luy faire reſſentir, incroyable douceur!
Les baiſers d'vne Mere aux baiſers d'vne Sœur.
Cependant, à ſa voix l'Enfant preſte loüye;
De reuoir ſes beaux yeux ſon ame eſt resjoüye;
Et comme elle s'agite auprés du Lit flotant,
Luy, de ſes bras émus taſche d'en faire autant.
Le Berger les admire, & d'vne ardeur extreme,
Veille le juſte Ciel, ſe dit-il en ſoy-meſme,
Que Celle qu'en eſpoir je tiens pour ma Moitié,
Se ſignale en amour ainſy qu'en amitié:
Mais, c'eſt trop deſirer, reprend-t-il tout à l'heure,
Il ſuffit, il ſuffit que pour elle je meure,
Que ma mort elle plaigne, & qu'elle honore vn jour
De larmes d'amitié les feux de mon amour.
Ces mots ſecrets finis, ces careſſes paßées,
Mérary, dont les mains à la Peſche exercées,
Pendant leur belle Courſe, auecques l'hameçon
Auoyent trompé le temps en trompant le Poiſſon;
Les inuite tous deux, d'vne langue benigne,
A prendre comme luy le plaiſir de la Ligne;
Et tous deux auſſi-toſt, la Canne entre les doigts,
Reſpondent ſur la Riue aux deſirs de ſa Vois.

Muſe

Muſe, qui ſi ſouuent, ſur les bords de la Seine,
A l'enuy de ſes eaux faiſant couler ma Veine,
M'as tenu compagnie en de ſemblables Ieux,
Loin des eſmotions de ce Siecle orageux:
Tandis que la Trompette alarmera la terre,
Fay ſonner à mon Luth vne plus douce guerre,
Vne guerre ſans coups, ſans deſordre, ſans bruit,
Et de qui ſeulement des Muets ſont le fruit:
De grace, accorde moy, qu'en ce Lieu Solitaire,
Comme alors ſur le Nil, les Vents ſe puiſſent taire;
Que rien ne m'interrompe, & qu'en eſprit ſur l'Eau,
Des trois nobles Peſcheurs je faſſe le Tableau.
Mais, dans l'Onde déja, cette guerre s'allume;
Déja le crin retors que le plomb, & la plume,
Tire au fond, & retient, à l'œil eſt deſrobé;
Et déja ſous l'appaſt, le piege recourbé
Offre au Poiſſon beant, mû d'vne bruſque enuie,
Sa veritable mort ſous vne ombre de vie;
Déja la Canne ploye, & déja haut en l'Air
Le Nageur eſtant pris, vole comme vn éclair.
Il s'y ſecouë en vain, de ſa cheute on s'approche,
On y court, on le prend, du fer on le deſcroche,
Il s'échappe des doigts, tombe, ſautelle, fuit,
Fait voir mille Soleils en l'eſcaille qui luit,

Bat l'herbe de ſa queuë, & ſur la Plaine verte,
D'vne bouche ſans cry, de temps en temps ouuerte;
Baaille ſans reſpirer, comme né ſans poumon,
Et laiſſe à qui l'eſtraint, vn reſte de limon.
Marie & pronte, & ſimple en ſa premiere eſpreuue,
Iette preſqu'en tremblant la Ligne dans le Fleuue;
Mais en l'eſpoir conceu trop d'ardeur la deçoit;
Car le Poiſſon rusé qui l'embuſche apperçoit,
La rongeant tout autour, d'vne lévre auancée,
Et trompant par le poids, le bras, & la penſée,
Fait que la belle main tirant la ligne à faus
Sent que ſes premiers coups ſont autant de deffaus.
Toutesfois, à la fin, & par la patience,
Qui preſqu'en toute choſe eſt la ſeule Science,
Elle opere ſi bien qu'auec quelque bon-heur
Ayant fourbé le Fourbe, elle prend le Preneur.
Se ſentant pris au piege, il s'agite dans l'Onde,
Va deçà, va delà, d'vne erreur vagabonde,
Taſche a rompre le poil, fait branler le Roſeau;
Mais, enfin, de Poiſſon on le change en Oyſeau;
Il forme vn Arc en l'Air, des aillerons le couppe,
Ainſy qu'ont déja fait les autres de ſa trouppe,
On le ſaiſit de meſme, & comme eux ſur l'Arpent,
Si toſt qu'il eſt laſché, d'Oyſeau deuient ſerpent.

La Pucelle au bel œil, quoy qu'aiſe de ſa proye,
Voit auec quelque peur l'incertaine Lamproye,
Et remarquant ſes plis qui l'Eau ſemblent chercher,
Tout à la fois & veut, & n'oſe la toucher.
Mérary tout auprés, le pié droit ſur la Riue,
La main droite en auant, & la veuë attentiue,
Prend tant d'autres Poiſſons qu'on diroit à les voir,
Qu'vn Miracle nouueau, du Ciel les fait pleuuoir.
Ainſy, non ſans plaiſir, ſur le vaſte Neptune,
Où j'ay tant eſprouué l'vne & l'autre fortune,
Ay-je veu mille fois, ſous les Cercles brûlans,
Tomber, comme des Cieux, de vrays Poiſſons-volans,
Qui courus dans les flots par des Monſtres auides,
Et mettant leur refuge en leurs ailes timides,
Au ſein du Pin vogueur pleuuoyent de tous coſtez,
Et jonchoyent le tillac de leurs corps argentez.
Eliſaph, qui de l'Oncle imite la poſture,
Ne tire point des Eaux ſa Ligne à l'auanture;
Et quoy qu'à la Houlette on le tinſt plus expert,
De tous ſes coups tendus pas vn ſeul ne ſe pert:
Il deſpeuple le Nil, il blanchit le Riuage
Du butin écaillé que l'hameçon rauage;
Sa main eſt prompte à l'œuvre, & ſous l'Onde qui dort
Son ardeur fait regner la froide & ſourde Mort.

Dés-qu'vn Poiſſon eſt pris, l'amorce r'ajuſtée
Afin d'en prendre vn autre au fleuue eſt rejettée;
Le crin y ſuit le Ver, le Ver ſuit le Metal,
Et tout ſort à l'inſtant du liquide Criſtal.
La Ligne, & le Roſeau ſont tousjours leur office,
Tousjours la vigilence eſt jointe à l'artifice;
Mais enfin vn Muet grand & prodigieux,
Emporte & Ver, & Ligne, & Roſeau ſpongieux:
Peut-eſtre qu'Eliſaph ſongeant alors aux charmes
A qui ſon cœur ſouſmis auoit rendu les armes,
Et qui dans leurs filets tenoyent ſa liberté,
Laiſſa trahir la main ſous l'eſprit enchanté.
Que cela fuſt, ou non, Là ſe finit la Peſche;
D'amaſſer le butin Mérary ſe dépeſche,
Il en choiſit l'honneur, & d'vn Scion pliant,
Soudain l'vn aprés l'autre enſemble les liant,
Les ſuſpend par l'oüye, vne file en compoſe
Qui de Sang meſlé d'eau l'aride ſable arroſe;
Puis refoulans tous trois le ruſtique ſentier,
Vont du beau Lit de Ionc reuoir le beau quartier.
La Belle, en ſon aymable, & jeune fantaiſie,
D'vn des moindres Nageurs exprés s'eſtant ſaiſie,
En fait montre d'abord aux regars innocens,
Et de tous mignardez flatte les autres Sens:

Le noble & tendre Objet, que cét Objet réueille,
Treſſaillit au Berceau, contemple, s'émerueille,
Semble eſtre dans le doute, & riant, toutesfois,
A l'argent du Poiſſon joint les Lys de ſes doigts.
Auſſi-toſt en ce Lieu, cent nuages de Mouches,
Non des nobles qu'on voit, des Ruches, ou des Souches
Remplir le ſein obſcur pour y former le Miel,
Mais de ces vils Freſlons, de ces Tans gros de fiel;
Viennent de toutes parts, quittent les Eaux croupies,
Murmurent, troublent l'Air, & comme des Harpies,
Du Poiſſon apporté ſentans la fraiſche odeur,
Font ſentir de leur faim l'impetueuſe ardeur.
Iamais le grand Troyen, ſi l'on en croit la Fable,
Par des Monſtres plus fiers ne vit cercler ſa Table,
Quant l'horrible Celene aux ongles enragez,
Se plongeant en Vautour ſur les Viures rangez,
Auec ſes aſpres Sœurs, ſes bruyantes Compagnes,
Qui de l'Iſle deſerte ombrageoyent les Campagnes,
Vint effrayer les yeux, taſcher de s'aſſouuir,
Et ſoüiller les morceaux qu'elle ne put rauir.
Mais ces Gloutons cruels de qui la diligence
Sans doute, auec l'Enfer eſtoit d'intelligence,
Ces Inſectes maudits ne ſe contentent pas
D'auoir la fleur du Nil pour vn ample repas:

Leur deſir importun qui tonne, & ſe demeine,
Eſléue ſon orgueil iuſqu'à la chair humaine ;
Ils tourmentent la Belle, attaquent Mérary,
Veulent que d'Eliſaph tout le Sang ſoit tary,
Et par vn attentat prouoqué de l'Abîme,
Sans que voix, ſans qu'effort leur audace reprime,
Paſſent juſqu'à l'Enfant, & pour le deuorer
Semblent auecque leur trompe au chocq ſe preparer.
Traiſtres, que faittes vous ? Race de la pouſſiere,
Où tend de voſtre vol la fureur carnaſſiere ?
Quel eſt voſtre appetit ? quel eſt voſtre deſſein ?
Oſez-vous bien pretendre à vous gorger le ſein,
A vous remplir le corps, qui n'eſt que pourriture,
D'vne ſi precieuſe, & ſi noble paſture ?
Et le front de Moyſe eſt-il vn vain aſpect
Qui puiſſe du Ciel meſme eſtre veu ſans reſpect ?
Attendez, attendez, Sacrileges Perfides,
C'eſt luy qui doit vn jour vous ſouler d'homicides ;
C'eſt luy qui ſur le Nil, entre tant d'autres fléaux
Dont Iocabel en Songe a veu tous les tableaux,
Vous fera diſputer, ſous vne horrible gloire,
Aux Prodiges ſanglans la palme affreuſe & noire ;
Il vous rendra la vie, en regira le ſort,
Et cependant, Ingrats, vous conſpirez ſa Mort.

Tels, que ſur le terrain d'vne Bréche attaquée,
Où la force derniere eſt ſeule pratiquée,
On voit les Aſſaillis obſtinez, & vaillans,
Souſtenir front-à-front les rudes Aſſaillans,
Et de Foudres, d'Eſpieux, de Freſnes, & de Roches,
Recoigner vertement leurs mortelles approches,
Confondre leur eſpoir, & r'alentir leur feu,
Tels vit-on en ce Chocq & l'Oncle & le Neueu.
Les branches, les cailloux, les mottes qu'ils deſtachent,
Du Sang des oppreſſeurs s'humectent & ſe tachent,
Vn coup en abbat mille, & ſur les gazons vers
Leur Orgueil écrasé ſe remuë à l'enuers.
La Sœur pour le cher Frere encor plus que pour elle
N'a pas la main oyſiue en cette aſpre Querelle,
Et quoy qu'ait entrepris l'enorme Bataillon,
Nul d'eux n'en a pourtant éprouué l'aiguillon.
Toutesfois, des Cruels l'eſpaiſſe multitude
Met l'honneur du Combat en quelque incertitude;
L'obſtacle les irrite, ils reuiennent aux coups;
Les Monſtres de l'Herebe attiſent leur courrous,
Et meſlez auec eux ſous des ailes de creſpe
L'vn en forme de Tan, l'autre en forme de Gueſpe,
Inueſtiſſent le lonc de ſours broüiſſemens,
Pareils à ceux des Flots en leurs commencemens,

Lors qu'autour des Eſcueils, où leurs forces s'eſprouuent,
Ils montrent qu'en leur ſein quelque tempeſte ils couuent;
Ou tels que ſont les bruits qu'on oit dans les Foreſts
Quand Aquilon ſe leue, & qu'il trouble Cerés.

HVITIESME PARTIE.

QV'ESTES vous deuenus, Anges doux & propices?
Voicy l'extremité, voycy les precipices;
Laiſſerez-vous Moyſe en vn ſi grand beſoin
Aprés tant de faueurs, tant d'amour, & de ſoin?
Quoy doncques ſur les Eaux voſtre noble courage
Aura pour luy fait teſte aux Demons de l'Orage,
Voſtre bras valeureux les aura terraſſez,
Et comme de l'Olympe en l'Auerne chaſſez,
Pour ſouffrir qu'à ce coup, reſſortans des tenebres,
Ces premiers Scelerats, par leur crime, celebres,
Viennent perſecuter, d'vn orgueil traueſty,
L'Enfant qui contr'eux tous prendra voſtre Party?
Ha! m'arriue la mort, pluſtoſt qu'en ma penſée
De cette oppinion l'erreur ſe ſoit gliſſée;
Ma langue en a trop dit, j'en blaſme le diſcours,
Et pardon j'en demande à voſtre cher ſecours.

Ie vous voy, ſaints Tuteurs, pour diſſiper mes craintes
Garantir mon Heros des funeſtes atteintes;
Ie le voy dans le Ionc, pour ſoy-meſme agiſſant;
Il eſt rendu par vous ſi braue, & ſi puiſſant,
Qu'on peut dire de luy, s'il eſt vray qu'vn Hercule
Ne ſoit point vn Fantoſme & vain, & ridicule;
Comme Alcide au Berceau deux Serpens eſtouffa,
Ainſy de tout l'Enfer Moyſe triomfa.
Ouy, Moyſe en triomphe, à ſon aiſe il reſpire;
L'Auguſte, l'Immortel qui regne au haut Empire,
Enueloppant ſoudain d'vn tourbillon venteux
L'Aduerſaire deffait mais encor plus honteux,
Le rechaſſe en l'Abiſme, & de la meſme ſorte
Que la paille obeit au ſouffle qui l'emporte,
Fait obeïr à l'Air rapide, & ſuſcité,
Des Inſectes felons l'eſtrange quantité.
Mais comme de ce Vent la roideur fauorable
N'eſt miſe dans l'employ par le ſeul Adorable,
Que pour ſeruir Moyſe, & pour le deliurer
De Ceux qui de ſon ſang ſe vouloyent enyurer;
A peine eſt fait le coup, choſe eſtonnante & belle
Qu'aux cheueux des Amis qui gardent la Nacelle,
Ny dans l'Air, ny dans l'Eau, ny ſur l'autre Element
L'œil ne remarque pas le moindre mouuement.

En ce paiſible eſtat l'illuſtre & ſage Trouppe
Reuiſite auſſi-toſt, de la prouë à la pouppe,
Le Vaiſſeau precieux où brilloit le Treſor
Plus cher à tous les trois qu'vne Montagne d'or;
Et voyant tout autour qu'en aucune partie
La tiſſure du Ionc ne s'eſtoit démentie,
Que l'Enfant eſtoit ſain, & qu'vn juſte loiſir
S'offroit pour l'entretien au gré de leur deſir;
L'vn d'eux prenant ſujet de rompre leur ſilence
Sur le Reptile mort dont la fiere inſolence
Sembloit encore viure en ſon horrible chef,
Poſé comme en trophée à dix pas de la Nef,
Parle en cette façon; Cher Oncle que j'embraſſe,
S'il ne t'eſt point faſcheux, concede-nous la grace
De renoüer icy le grand & beau Diſcours
Dont nagueres ce Monſtre a ſuſpendu le cours:
Nous ſouhaiterions bien, ſi ſa premiere veuë
A du noble Iacob l'hiſtoire interrompuë,
Que ſon dernier aſpect t'en faiſant ſouuenir,
Te fiſt, & la reprendre, & la vouloir finir:
Et pour te faire voir que de tant de merueilles
Ta voix n'a pas en vain obligé mes oreilles;
Pour, dis-je, te montrer que tant d'objets diuers,
Tant d'accidents nouueaux ſuruenus à trauers,

Ni de tant de mal-heurs les ſiniſtres augures
N'en ont pû dans mon ame effacer les figures;
Ie te diray l'endroit & venerable & ſaint,
Où de ce beau Recit l'honneur fut comme eſtaint.
Tu laiſſas noſtre Ayeul, cher but de nos loüanges,
Aprés la Viſion de l'Eſchelle & des Anges;
Et quand le Monſtre vint, ſes pas achemineZ,
Pour aller chés Laban eſtoient déja tournez.
Alors, l'Oncle diſert, & dont l'eſprit ſublime
Entre tous les Hebreux éclatoit dans l'eſtime,
Choiſiſſant pour les trois vn Lieu commode & frais,
De Iacob eſbauché reprit ainſy les traits.
Puis qu'il n'eſt pas beſoin que d'vne telle Hiſtoire
Ie reprenne la ſource, & retrace la gloire,
Et que l'indigne effort d'vn laſche & noir oubly
N'en a point dans vos cœurs le beau luſtre affoibly,
I'en pourſuiuray la trame, & comme je l'ay ſceuë,
Par la Verité meſme elle ſera tiſſuë;
Voycy doncques Iacob, remarquez bien le Lieu;
Il va voir ſes Amis aprés auoir veu Dieu.
Enfin pouſſant ſes pas de Iournée en Iournée,
Il arriue où l'attend ſa belle Deſtinée;
D'vn grand Puis il s'approche, & voit à bonds legers
S'égayer à l'entour des Troupeaux de Bergers;

Il s'addreſſe aux Paſteurs, doucement les conuie
De dire en quel eſtat Laban paſſe la vie;
Et comme il l'apprenoit, vn Objet gracieux
Luy vint percer le ſein d'vn traict delicieux.
Dans vn fleuue de Ioye auſſi-toſt il ſe plonge;
Il croit voir en effet les merueilles du Songe,
Prend Rachel pour vn Ange, & trouue en ſa beauté
Ie ne ſçay quel éclat de la Diuinité.
Cette noble Pucelle, où brilloyent tant de charmes,
Où le pudique Amour prenoit ſes ſaintes Armes,
Que de ſes doux Soleils on luy voyoit darder
Contre les yeux mortels qui l'oſoyent regarder;
Ce Miracle d'honneur, ce Flambeau de ſageſſe,
Des treſors de Laban couronnoit la richeſſe,
C'eſtoit ſa jeune Fille, & ſimple en ſes habis
Elle en gardoit alors les nombreuſes Brebis.
D'vn ſoucy ménager, d'vne peine ſans peine,
Ses doigts blancs comme yuoire en retordoyent la laine,
Et tantoſt eſloignez, tantoſt prés du Roſeau,
Le deſpoüilloyent de biens pour veſtir le fuſeau.
A voir en cette aymable, & gentille poſture
Ce rare Don du Ciel, cét effort de Nature,
Vn Payen auroit creù que de ſes belles mains
Pendoit à-fil-naiſſant le Deſtin des Humains;

Comme quelque Deeſſe il l'auroit adorée;
Et dans l'aueugle ardeur de ſon ame égarée,
Promettant à genoux l'encens à ſes appas
Euſt empraint mille fois ſes lévres ſur ſes pas.
Mais Iacob qui l'aborde, & que le ſang auouë,
Empraint modeſtement les ſiennes ſur ſa jouë,
L'inſtruit de ſa fortune, & par vn beau deuoir
Oblige cette Vierge à le bien receuoir.
Si toſt qu'elle eut appris l'illuſtre parentage,
Sans preſter ſon oreille à l'oüyr dauantage
Elle court en Carran où ſon Pere viuoit,
Et luy preſente enfin Iacob qui la ſuiuoit.
De vous deduire icy la ſubite allegreſſe,
Le diſcours, les tranſports, l'honneur, & la tendreſſe
Auec quoy le Neueu de l'Oncle fut receù,
L'eſpoir de l'accomplir ſeroit vain & deceù.
Il ſuffit d'exprimer en paroles reſtreintes
Que de ce doux accueil ſe banirent les feintes;
Et pour dire en vn temps beaucoup en diſant peu,
Qu'il fut digne de l'Oncle, & digne du Neueu.
Aprés les premiers mots que l'éclatante Ioye
En ces occaſions d'ordinaire déploye, (nez,
Iacob des mieux inſtruits, des mieux faits, des mieux
S'acquite enuers Laban des Saluts ordonnez,

Luy dit que ſa vertu, ſon merite & ſa gloire,
Du grand & noble Isâc occupent la memoire,
Qu'il eſt de Rebeccà le plus cher entretien,
Et qu'ils l'ont eſlù ſeul pour ſon ferme ſouſtien.
Qu'encore que ſon Frere, & leur antipathie
De ſon depart d'Hebron fuſſent cauſe en partie,
Vn tout autre ſujet l'amenoit en ces Lieux;
Là deſſus, vers Rachel ayant tourné les yeux,
Et pouſſé des ſouſpirs du profond de ſon ame,
Inuiſibles teſmoins de ſa naiſſante flame,
Il les retourne enfin vers Laban attentif,
Et luy dit de ſes pas le plus juſte motif;
Luy fait ſçauoir qu'Isâc, ſon Pere venerable,
Pour joindre leurs Maiſons d'vn lien perdurable,
Sur tous les points diuers dont il l'auoit chargé
Lors qu'il receût de luy le fidelle Congé,
C'eſtoit qu'il fiſt ſi bien par ſes nobles Seruices,
Par ſes deportemens eſloignez de tous vices,
Que d'eſtre vn jour ſon Gendre il peuſt auoir l'honneur,
Et qu'il le requeroit d'vn ſi rare bon-heur.
Laban tranſporté d'aiſe accorde la Demande,
Veut que ſur ſes Troupeaux il ordonne, il commande,
Et s'eſtant fait inſtruire auec plus de loiſir
Du but particulier où viſoit ſon deſir,

Luy promet que Rachel, ſous vn ſaint Mariage,
Seroit le chaſte prix de ſon heureux Voyage;
Mais à condition qu'il verroit par ſept Ans
Les neiges de l'hyuer, & les fleurs du Printemps,
Et les biens qu'en l'Automne, & qu'en l'Eſté l'on ſerre,
Couurir tour aprés tour la face de la Terre,
Tandis qu'à le ſeruir ſes ſoins il donneroit,
Et deuant que d'atteindre où ſon cœur aſpiroit.
Iacob ſouſmis & pront, reçoit la Seruitude;
Quoy que par ſa longueur elle fuſt vn peu rude
Pour vn Eſprit & noble & franc comme le ſien;
Mais, que n'euſt-il point fait pour joüyr d'vn tel bien?
Il auroit entrepris de ſeruir cent années,
D'encourir tous les maux des dures Deſtinées,
Pourueu que les beaux yeux qui cauſoyent ſon tourment
L'euſſent daigné payer d'vn regard ſeulement.
Depuis, ſon feu s'accreût, les douces eſtincelles
En volerent au ſein des deux nobles Pucelles;
Car le cœur de Lyà, quoy que Sage & diſcret,
Ne laiſſoit pas pourtant de brûler en ſecret.
Mais la jeune Rachel, comme à Iacob promiſe,
Brûloit à découuert d'vne flame permiſe;
Et Iacob, ſous l'eſpoir qui flatoit ſon ardeur,
Tous les jours, de la ſienne augmentoit la Splendeur.

On la

On la voyoit briller en ſon front, en ſes geſtes;
Ses regars, tout-enſemble, amoureux & modeſtes,
Aux regars adorez diſoyent ſa paſſion,
Et le Ciel approuuoit leur pure intention.
Ses langueurs, ſes ſouſpirs, ſes tranſports legitimes
Eſtoyent d'vn ſaint Autel les ſinceres victimes;
L'offrande en eſtoit chaſte; & les deſirs des Sens
Encor qu'impetueux eſtoyent tous innocens.
Il reprend donc enfin, la Houlette ordinaire;
Le voila de l'Amour Eſclaue & Mercenaire;
Mais, qui ne l'euſt eſté pour vn ſi beau Loyer?
Et quel plus doux ſujet pouuoit mieux l'employer?
Tantoſt, de ſes penſers montrant l'inquietude
Lors qu'il ſe rencontroit en quelque Solitude,
Et que l'aymable horreur des Antres & des Bois,
Pouuoit l'entendre ſeule, & reſpondre à ſa vois;
Il parloit de ſa peine à la Perſeuerance,
Meſuroit ſon courage auec ſon eſperance,
Faiſoit cent queſtions à ſa fidelité,
Conſultoit ſes deſirs, ſondoit leur qualité,
Reprochoit à Laban vne rigueur extreme,
Interrogeoit Rachel, s'interrogeoit ſoy-meſme;
Et du terme preſcrit le point bien debatu,
Souuent ſe deffioit de ſa propre vertu.

Tantoſt, d'vn fer pudique il grauoit ſur les Marbres,
Ou ſur la tendre peau dont ſe veſtent les Arbres,
Le Nom de ſa Bergere enlacé dans le ſien,
Et l'honoroit tousjours d'vn loyal entretien.
L'vn montroit de ſa foy la conſtance & la force;
L'autre eſtoit vne preuue en la nouuelle eſcorce,
Que comme par le temps ce Nom s'agrandiſſoit,
Ainſy ſa paſſion d'heure en heure croiſſoit.
Tantoſt ayant tiré des Foreſts verdoyantes
Quelque Bois jeune & rare aux veines ondoyantes,
Qui fuſt ſans nœus & droit, & de juſte hauteur,
Et dont au bel éclat reſpondiſt la ſenteur;
Il s'aſſeyoit ſoudain ſur l'humble Violette,
Changeoit ce beau Baſton en gentille Houlette,
L'enrichiſſoit du Chiffre, & traçoit tout autour
Quelque chaſte progrés de ſon ardente amour;
Puis, ſous le Toit aymé, quand la Nuit reuenuë
R'enfermoit tous les Airs dans vne ſeule Nuë,
Et que de tout trauail le Monde eſtoit exent,
En faiſoit à Rachel vn gracieux Preſent.
La Vierge, qui l'aymoit d'vne ardeur mutuelle,
Ardeur qui bien que douce, eſtoit pourtant cruelle,
Prenoit de luy le Don auecques des appas
Qui luy faiſoyent en ſuitte oublier le repas.

Lyà, qui de Iacob non moins qu'elle amoureuſe,
En ſon brazier contraint s'eſtimoit malheureuſe,
Se laiſſoit, cependant, deuorer aux ennuis,
Et ſes jours les plus beaux eſtoyent de ſombres Nuits.
Son honneur, ſon deſir, ſa raiſon, & ſa flame,
Allumoyent la diſcorde au milieu de ſon ame,
Et faiſant meſme armer ſon cœur contre ſon cœur
Le rendoyent & vaincu, tout enſemble, & vainqueur.
Sa Vertu, toutesfois, gagnoit enfin la palme;
Mais la tempeſte, à peine, eſtoit ſoûmiſe au calme
Que les vents obſtinez à la ſedition
Commençoyent de nouueau la meſme émotion.
Dans les troubles muets de ſa guerre inuiſible
L'heroïque Lyà, montrant vn front paiſible,
Triomfoit de ſoy-meſme, & par de ſaints efforts
Quoy qu'Eſclaue au dedans ſembloit Libre au dehors.
Iamais en cét eſtat elle ne fut ſaiſie
De cette aſpre fureur qu'on nomme Ialouſie,
Monſtre capricieux qui hait ce qu'il cherit,
Et de qui ſans la Mort rarement on guerit.
Elle voyoit Rachel de Iacob careſſée,
D'vne œillade ſeraine, & deſintereſſée;
Que ſi quelque ſouſpir ſe formoit dans ſon ſein
Sa bouche magnanime en rompoit le deſſein;

Et jamais Zelphà meſme, vne Fille prudente
Qui de tous ſes penſers eſtoit la Confidente,
Et qui d'vn ſoin fidelle, en Chambre la ſeruoit,
Ne put rien découurir du feu qu'elle couuoit.
La beauté de ſa Sœur, au Monde ſans égale,
Le Droit, qui ſous l'eſpoir de la foy conjugale
Serroit en des liens ſi doux & ſi charmans
Les cœurs entre-promis des deux jeunes Amans;
Le vouloir paternel qu'on ne pouuoit enfraindre,
Par de juſtes raiſons l'empeſchoit de ſe plaindre,
Luy faiſoit en tous lieux tenir ſes maux ſecrets,
Et d'vne ame inuincible eſtouffer ſes regrets.
Cependant, d'heure en heure, incroyable merueille!
Ie ne ſçay quoy de ſourd luy diſoit à l'oreille,
Eſpere, prens courage, eſpere ſeulement;
Et la faiſoit ſoudain tranſir d'eſtonnement.
Si toſt qu'elle ſongeoit aux promeſſes du Pere,
Ce ton & doux & bas, diſoit eſpere, eſpere;
Et cent fois de frayeur ſe tournant en ſurſaut,
Elle en trancha les Airs d'vn cry ſubit & haut,
Son œil chercha la Voix, ſes membres en fremirent,
Sa treſſe en heriſſa, ſes roſes en bleſmirent;
Et ſi deuant quelqu'vn ce deſordre arriuoit,
Sur quelque Inſecte faux l'excuſe elle en trouuoit.

Iugez de quelle ſorte elle traiſnoit la vie,
Voyez de quels mal-heurs elle eſtoit pourſuiuie,
Puis que meſme en ſon mal la Conſolation
Paſſoit pour importune à ſa reflexion.
Tandis l'aymé Iacob, ignorant de ſes peines,
Entretenoit les Monts, entretenoit les Plaines,
Et ſuiuy de Nébur, inſigne en loyauté,
Blaſmoit du temps prefix la lente cruauté.
Vn Iour eſtoit vn Siecle à ſon impatience;
Et comme il ſçauoit l'autre expert en la Science
Qui nous apprend des Cieux, & le nombre, & le cours,
Sur leurs Orbes tardifs luy faiſoit cent diſcours;
Luy demandoit pourquoy l'Aſtre qui tout allume
Rendoit ainſy les Ans plus longs que de couſtume,
D'où venoit ſa pareſſe, & pour quelle raiſon
Il ſembloit tous les Soirs abhorrer l'Horiſon.
Nébur luy reſpondoit d'vne façon aymable,
I'excuſe ton erreur, elle n'eſt point blaſmable;
Tu dis ce que tu crois, & je ſçay qu'en amour
Vn plaiſir attendu fait d'vn moment vn Iour.
Mais tel qu'vn Voyageur dans vne longue traite
La tient comme finie eſtant à demy faite,
Et que pour arriuer où l'attire ſon bien
Le reſte du Chemin ne luy couſte plus rien,

Que ſes trauaux paſſez les preſens adouciſſent,
Que les Stades futurs à ſon œil s'accourciſſent,
Qu'il chante, qu'il s'égaye, & chaſſant tout ennuy
S'eſtime à chaque Bourg eſtre déja chés luy:
Ainſy, de ton Seruice ayant fait quatre années,
L'eſpoir de voir enfin tes flames couronnées
Te doit des maux ſoufferts oſter le ſouuenir,
Et te rendre plus doux ceux qui ſont à venir.
Et ſi je ne me trompe aux choſes apperceuës,
Si l'oreille peut croire en des paroles ſceuës,
Sache pour conſoler & ta peine, & ta foy,
Que le temps à Rachel n'eſt pas moins long qu'à toy;
Appren que tous les jours ſur la Riue champeſtre
Où ſon Troupeau chery la Belle meine paiſtre,
Elle entretient les Eaux de ſes pudiques feux,
Elle remplit les Airs de plaintes & de vœux;
Et qu'au matin l'Aurore, en ouurant la barriere
Par-où l'Aſtre du Iour rentre dans ſa carriere,
L'oit ſans ceſſe prier ce beau Roy des Momens
D'abreger les Saiſons pour ſes contentemens.
De ſemblables propos, que la Sageſſe eſtime,
L'accort, le bon Nébur, le Seruiteur intime
Eſſayoit à tromper les juſtes deſplaiſirs
Qui du Maiſtre amoureux affligeoyent les deſirs.

Enfin au gré de tous les ſept Ans s'acheuerent,
Au Feſtin nuptial cent Amis ſe trouuerent,
Et déja le Soleil panché vers l'Occident
Rendoit ſon Globe accreû, moins rouge, & moins ardent,
Quand l'ardeur de Lyà, ſi long-temps ſurmontée,
Par la ſecrette Voix à la fin emportée,
Monta juſques au comble, & rompant tout reſpect,
Luy fit chercher en pleurs le paternel aſpect.
Elle trouue Laban, ſeul à l'écart le tire,
Luy raconte à genoux ſon eſtrange martire,
Prend le Ciel à teſmoin des efforts qu'elle a faits
Pour de ſon feu caché repouſſer les effets,
Iure que ſans vn bruit qui juſqu'à l'heure meſme
Luy diſoit à l'oreille, ayme, eſpere, eſpere, ayme,
Parle, declare-toy, voycy le dernier jour;
On auroit ſceu ſa mort pluſtoſt que ſon amour:
Qu'elle n'ignoroit pas combien peu d'apparence
Luy permettoit de croire en ce mot d'eſperance;
Qu'auſſy ſans nul eſpoir ayant tousjours aymé,
Son deſir dans ſon cœur elle auoit renfermé:
Et que ſi toutesfois, ſa flame eſtoit vn crime
Qu'il faluſt expier d'vne pronte victime,
Elle s'offroit à l'eſtre, & vouloit que ſon flanc
Luy fourniſt pour l'eſteindre vn deluge de ſang.

Tel qu'on verroit ſurpris, des couleurs, & des choſes,
L'Homme qui ſeroit né les deux Lumieres cloſes,
S'il venoit par fortune, ou par grace des Cieux,
A joüir des Objets dont joüiſſent les yeux,
Tel fut ſurpris Laban du diſcours de ſa fille;
Vn eſſaim de penſers dans ſa teſte fourmille;
Il l'admire, il s'eſtonne, il ſent que l'amitié
Par ſes tendres conſeils le pouſſe à la pitié:
Et gagné de la Voix qui bruyoit en l'oüye
De la triſte Pucelle à terre eſuanoüye,
Voix, qui l'eſmeut luy meſme, & dont le doux accent
Luy ſuggere vn remede auquel il condeſcend;
Il releue Lyà, parle, la reconforte,
Fait reuenir à ſoy la Vierge à demy-morte;
La met dans vne Chaiſe, & d'vn tranquile ſon,
A l'eſprit deſolé s'ouure en cette façon.

Bien que mon propre honneur ſans ceſſe m'aduertiſſe
D'eſtre exact & ſoigneux à garder la Iuſtice;
Que la Foy, que le Droit inuiolable & ſaint
Soit d'vne noble Idée en ma Raiſon empraint,
Et que ſans faire tort à ma fameuſe gloire,
Sans me ternir le front d'vne laſcheté noire,
Ie ne puiſſe fruſtrer mon illuſtre Neueu
Du legitime eſpoir dont j'ay donné l'adueu;

Si

Si trouuay-je, apres tout, que la Iuſtice meſme,
Que le Droit naturel, & partant le ſuprême,
Demande que mon cœur inſtruit de cette Loy,
Soit auant qu'à tout autre equitable enuers moy:
Ie me ſuis oublié, Lyà je le confeſſe;
L'Amour que je te porte, & le beau Droit d'Aiſneſſe
Se joignant en leur plainte à l'Ordre du Pays,
Diſent que ie les heurte, & que je te trahis:
Et meſme le Deſtin, qui me parle ſans bouche, (che
S'en plaint pour toy, me tance, & veut que dans la Cou-
Tu ſois auec Iacob, miſe au lieu de ta Sœur,
Et de cette action ſe rend le Deffenſeur.
Prepares-y toy donc, ſerene ton viſage;
De tes eſprits troublez reprens le libre vſage;
I'y conſens, je le veux; pouſſons l'affaire à bout;
S'il y va de ma foy, le Ciel excuſe tout.
Quiconque au ſein d'vn Bois affreux & ſolitaire,
Aprés s'eſtre engagé d'vn pas inuolontaire,
A ſuiure triſte & ſeul, l'erreur qui le conduit,
Sous le morne Silence, & ſous l'aueugle Nuit;
Aprés cent tours, cent maux, cent peines incroyables,
Parmy les hurlements des Beſtes effroyables,
Qui l'auroyent fait trembler, qui l'auroyent fait gemir;
Apres ſe voir enfin, contraint de s'endormir;

Aprés l'horreur d'vn Songe où ſon ame en tenebres
Auroit feint à ſes yeux mille images funebres ;
Viendroit à s'éveiller, & d'vn bien ſans pareil
Entendroit tout-à-coup, au leuer du Soleil,
Mille diuers Oyſeaux faire deſſus ſa teſte
De mille aymables tons vne douce tempeſte,
Seroit moins conſolé, moins gay, moins en repos
Que ne le fut Lyà, d'entendre ces propos.
Elle ſaute à Laban, & l'embraſſe, & le baiſe,
Veut parler & ne peut, ſouſpire & pleure d'aiſe,
Languit deſſus ſon col où ſe panche le ſien,
Et de trop de plaiſir n'en peut exprimer rien.
La Chambre nuptiale aux Amans preparée,
Eſtoit dans le Logis, des autres ſeparée ;
Vn Eſcalier ſecret y conduiſoit les pas,
Encor que d'ordinaire on ne s'en ſeruiſt pas :
Le Pere en prend la clef, dans ſa poche la ſerre,
Et dés qu'il voit que l'ombre eſt deſcenduë en terre,
Y fait monter la Vierge, & la met dans le Lit,
Dont Dieu ſantifia l'infidelle Delit.
Mais, pour acheuer tout, le voilà bien en peine ;
Il medite, il rumine, il ſonge, il ſe promeine ;
Il conçoit vn deſſein, l'efface au meſme inſtant,
Il en conçoit vn autre, il en fait tout autant ;

Semblable en ſes projets, nez dans l'incertitude,
Aux vagues de la Mer, qui par leur multitude
S'eſleuant coup-ſur-coup, ſe font & ſe deſfont,
Et dont le chocq diuers ſe broüille & ſe confont.
Les nobles Mariez, à qui les heures tardent,
Se conſument d'amour, languiſſent, le regardent;
Il ne ſçait que leur dire, il ne ſçait qu'inuenter
En l'acte frauduleux qu'il veut executer.
Que fait-il, là-deſſus? il inuoque à ſon ayde
La Voix qui de Lyà ſuggera le remede;
Et l'Accent luy reſpond, à ſon oreille joint,
Laban, laiſſe moy faire, & ne t'eſtonne point.
Auſſi-toſt, de Rachel, miracle bien eſtrange,
Le viſage diuin ſe transforme & ſe change,
Sa taille s'agrandit, ſes cheueux auſſi blons
Que les jauelles d'or qui couurent nos ſablons,
Deuiennent auſſy noirs que la plume luiſante
Des petits Precurſeurs de la Saiſon plaiſante,
Sa parole ſe muë, & ſes deux clairs flambeaux
Sont faits en meſme temps & moins vifs & moins beaux;
Bref, elle ne prend pas, en ſa fauſſe peinture,
De Lyà ſeulement les traits & la ſtature,
Mais, elle en prend encore & la robbe & l'eſprit,
Oſté que de l'amour rien n'y reſte d'eſcrit.

Quand le Charme ſecret la changea de la ſorte,
Elle auoit mis le pié ſur le ſueil d'vne Porte
Pour ſortir de la Salle, & pour chercher ſa Sœur,
Qu'en ſon ame elle aymoit d'vne franche douceur:
Si bien qu'aucun regard ne ſceut aucune choſe
Du prodige arriué dans ſa metamorphoſe:
Autrement le complot auroit eſté rompù,
Et d'vn eſpoir ſans fruit Laban ſe fuſt repù.
Elle auoit fait à-peine vn pas dans vne Allée
Que ſa premiere trace eſt ſoudain refoulée,
Qu'auſſy-toſt elle r'entre, & que Laban ſurpris,
Sans la Voix qui luy parle euſt creu s'eſtre meſpris:
On demande Rachel auec vn ſoin extreme;
Rachel qui ne l'eſt plus, ſe demande elle meſme,
Pour vne autre ſe prend, voit Iacob d'vn autre œil,
Et de Lya luy montre & le port, & l'accueil:
Enfin, Laban s'auance, & luy dit à l'oreille,
Iacob, va te coucher, ton ardeur ſans pareille
A déja trop ſouffert, & déja ſous mon gré
L'Objet de tes deſirs à franchy le Degré.
Iacob, par ce diſcours, au comble de ſa joye,
De l'Eſcalier commun prend auſſy-toſt la Voye;
Et la Lampe à la main, à pas precipitez,
Va pour noyer ſes maux dans les felicitez.

Laban, qui le regarde auecques la Lumiere,
Retombe au meſme inſtant en ſa peine premiere,
Croit que tout eſt perdu, que tout eſt découuert,
Et de confuſion en ſoy-meſme ſe pert:
Il monte aprés, il tremble, & de la Voix encore
En ce dernier beſoin le ſecours il implore;
Si qu'à peine Iacob à la Chambre atteignit
Qu'au ſouffle deſiré la Lampe s'eſteignit.
Le reſte, auec pudeur, ſe couure du Silence:
Mais, ſi toſt que du Iour la claire vigilence
Eut réveillé la Nuë, & que ceint de rayons
Le Soleil eut rougy ſes noiraſtres Crayons;
Si toſt qu'à cét éclat, qui perçoit la feneſtre,
Iacob ouurit les yeux, & vint à reconneſtre
Le front ſi ſurprenant, l'Objet inopiné
Auec qui ſans liens il s'eſtoit enchaiſné;
Un tel eſtonnement luy courut dans les veines,
Son eſprit fut ſaiſy de frayeurs ſi ſoudaines,
Qu'il ſauta hors du Lit, comme d'vn lieu d'horreur,
Et de cris eſperdus lamenta ſon erreur.
Ainſy ſeroit eſmû l'Oyſeau qui niche à terre,
Si lors que le réveil ſes paupieres deſſerre,
Au lieu de ſa Compagne, il trouuoit à ſon flanc
Vne longue Couleuvre au dos bleu, gris & blanc:

Il quitteroit le nid, battroit l'vne & l'autre aile,
Se mettroit auſſy-toſt à chercher ſa femelle,
Et d'vn ton gemiſſant, & d'vn vol effrayé,
Prendroit ſoudain de l'Air le chemin non frayé.

NEVFVIESME PARTIE.

AVX hauts cris de Iacob la Famille ſe léue;
Du Maſque de Rachel le ſaint Charme s'achéue;
Elle reprend ſa forme, elle reprend auſſy
Les premiers mouuemens de ſon premier ſoucy;
Et comme vn qui tiré d'vne Grotte profonde
S'eſtimeroit d'abord venir de l'autre Monde,
Elle rêue, elle écoute, & ſes yeux ſuſpendus
Font voir en leurs regards ſes eſprits confondus.
Mais, ſi ſa belle bouche eſt muette à la plainte,
Quoy qu'elle ait dans le cœur vne douteuſe crainte,
Iacob n'eſt pas de meſme, il comble l'Air de bruit,
Il ſe faſche du Iour, il ſe plaint de la Nuit,
Il tempeſte, il s'exclame, il fait mille reproches,
De Laban accourù rebute les approches,
Ne veut, ne peut ſouffrir excuſe, ny raiſon,
Et ſous ſes pas troublez eſbranle la Maiſon.

En vain pour l'appaiſer Nébur ſa langue employe,
A ſon propre courroux il s'abandonne en proye,
Il accuſe l'Amour, il accuſe le Sort,
Prend le Ciel à partie en cét aſpre tranſport,
Dit meſme que Rachel, à ſes pieds eſtenduë,
S'eſt auec tout le Monde en la Fourbe entenduë,
Qu'elle eſt d'intelligence auecques ſa douleur;
Et tombe enfin ſans poux, ſans voix, & ſans couleur.
Quoy que ces derniers mots, par leur injuſte blâme,
De l'Amante fidelle outrageaſſent la flame,
Et que juſques au vif ils la vinſent toucher,
Le coup qu'elle en receût luy fut pourtant bien cher:
Elle connût par-là que ſa peine eſtoit vraye;
Elle ſe vit ſoudain guerir d'vne autre playe
Qu'auoit faite en ſon cœur le ſoupçon objecté,
Dont le crime à luy ſeul pouuoit eſtre imputé.
En ce deſordre eſtrange vne Voix inconnuë
Qui partoit d'vne choſe enceinte d'vne Nuë,
Leur vint frapper l'oreille, & d'vn ſon graue & dous
Fit oüyr ce langage, & les accorda tous.
Iacob appaiſe toy, la haute Prouidence
Du Dieu qui fait au Ciel ſa noble reſidence,
Et ſans qui rien n'arriue en ce bas Vniuers
Non pas meſme aux deſtours des nus & moindres Vers,

A determiné ſeule en ſon grand Conſiſtoire
Que pour ton propre bien, & pour ſa propre gloire,
Lyà, cette Lyà, dont doit ſortir vn jour
Le plus rare Teſmoin de ſon diuin Amour,
Fuſt jointe à tes coſtez par des ruſes diſcretes
Que feront reſonner ſes futurs Interpretes;
Vis-en paix auec elle, ayme-la ſaintement,
Et ne ſois point reueſche à ce Commandement.
Elle eſt chaſte, elle eſt douce, elle eſt humble, elle eſt ſage,
Elle a fait des Vertus le bel apprentiſſage,
Et ſi quelques attraits luy manquent dans les yeux
Elle en a dans l'eſprit qui valent beaucoup mieux.
On priſe la Beauté, mais elle eſt paſſagere;
Elle s'enfuit ſoudain comme vne ombre legere;
La Vieilleſſe en triomphe, & d'vn front accomply
Fait vn front où l'horreur s'eſtale ply ſur ply.
Et laiſſant-là les Ans qui changent tant de choſes,
Elle eſt encor ſujette à cent metamorphoſes:
Il ne faut qu'vn accés du moindre mal ardent,
Il ne faut que l'effroy d'vn petit accident
Pour la rendre auſſy-toſt plus ſeche, & plus fleſtrie
Qu'vne fleur d'Eſglantier que la greſle a meurtrie:
Mais vne Ame bien faite, a d'illuſtres appas
Que le temps embellit, ou qu'il ne change pas.

Et toy triſte Rachel, que le Ciel a pourueuë
Non ſeulement des dons qui delectent la veuë,
Mais, qui preſqu'eſpuiſant ſes liberalitez,
A verſé dans ton cœur cent nobles qualitez:
Ne croy point que Iacob ait vſé de fineſſe,
Pour deceuoir ta flame, & trahir ta jeuneſſe;
Ne croy point qu'en l'Intrigue il ait preſté la main;
Elle vient de Là-haut, elle paſſe l'humain.
Vis bien auec ta Sœur, & n'en ſois point jalouſe;
Tu ſeras de Iacob l'autre fidelle Eſpouſe:
Cependant, par l'eſpoir conſole tes ennuis;
En quelqu'autre rencontre on ſçaura qui je ſuis.
La Vois ayant ceſſé, la peur eſtant finie,
Ces Eſprits diſcordans r'entrent dans l'harmonie;
Le tumulte s'appaiſe; & la Confuſion
Quitte la place à l'Ordre en cette occaſion.
Quelque paix toutesfois, qu'apporte en ce tumulte
Le concert du diſcours qui ſoudain en reſulte;
Quoy que Iacob ſe rende aux vertus de Lyà
Que depuis, ſon merite eſtroitement lia;
Il veut auoir Rachel, n'a point l'ame contente
Si l'on fruſtre ſon cœur d'vne ſi chere attente;
Mais quoy qu'il puiſſe dire, enfin, pour abreger,
Il luy falut encor à ſept Ans s'obliger.

Ie ne feray qu'vn pas de leur ſeconde ſuite;
En leur premiere courſe elle eſt aſſez deduite;
Et jugez ce qu'il fit, par ce qu'il auoit fait,
Puis que de meſme cauſe arriue meſme effet:
Les ſept Ans acheuez, il acheua ſa peine;
Il eſtancha ſa ſoif dans la claire fontaine
Qu'il auoit recherchée auecques tant d'ardeur,
Et ſon chaſte deſir joüit de la Pudeur.
Enfin, riche d'enfans, ce digne Perſonnage
Ayant par ſa conduite, & par ſon bon meſnage
Agrandy ſa fortune, amaſſé force biens,
Accreu ceux du Beaupere en augmentant les ſiens,
Et fait de ſes Troupeaux, ſous ſa noble Intendance,
Admirer l'heureux nombre à la meſme Abondance,
Il ſe ſentit eſmeu d'aller viure aux dous lieux
Qui luy furent promis par l'Oracle des Cieux.
Auſſy toſt ſon deſſein à Laban il declare;
Mais Laban qui preuoit, d'vne penſée auare,
Son dommage futur en cét éloignement,
Pour en rompre le coup le flatte adroitement,
Et luy promet enfin, l'amorçant par l'vtile,
Que s'il veut demeurer, s'il veut changer de ſtile,
Deſormais les Agneaux qui naiſtront marquetez
Seront ſans nul debat à luy ſeul reputez.

Iacob, prend le Party, de Nébur s'accompagne,
Retourne à l'ordinaire en la verte Campagne,
Et ſongeant aux moyens d'accroiſtre ſon Troupeau
Par la diuerſe laine, & la diuerſe peau;
Il apprend vne choſe & curieuſe & belle
Que luy montre au beſoin le Seruiteur fidelle,
Qui ſçauoit cent ſecrets, & qui n'oublioit rien
Quand il faloit agir pour augmenter ſon bien.
Voycy donc le ſecret; Il choiſit vne branche,
Du bas juſques au haut les fueilles en retranche,
En deſpoüille le bois d'eſcorce reueſtu,
De ce bois bigarré découure la vertu;
Et l'expoſant en veuë aux Brebis qui s'abbreuuent,
Lors que pour conceuoir leurs entrailles s'eſmeuuent,
Fait, par l'Apprehenſiue, en leur conception
Gliſſer de deux couleurs la forte impreſſion.
Laban intereſſé, voyant qu'en ce partage
Le profit ſe tournoit à ſon deſauantage,
Et que de jour en jour les Agneaux qui naiſſoyent,
Des Agneaux noirs & blancs le nombre groſſiſſoient,
Conceut vn tel dépit, gronda de telle ſorte
Contre le riche honneur du Gendre à l'ame accorte;
Qu'il fut enfin contraint, trompant ſes yeux jalous,
De chercher par la fuitte vn autre Ciel plus dous.

Déja de Galaad, Montagne renommée,
Le fugitif Iacob, & ſa Famille aymée,
Auoyent atteint le faiſte, & déja ſes Troupeaux
En fouloyent en paiſſant les ſuperbes coupeaux,
Quand Laban emporté d'vne colere triſte,
Precipitant ſes pas ſur la fuyante piſte,
Paruint au pié du Mont au coucher du Soleil,
Et donna ſans repos ſes membres au Sommeil.
Son eſprit inquiet ne ſongeoit qu'à l'offence;
Et ſi du Pourſuiuy Dieu n'euſt pris la deffence,
Si le Ciel auſſy toſt ne s'en fuſt ſouuenu,
Quelque horrible malheur en ſeroit auenu.
Mais à-peine Laban eut aſſoupy l'orage
Qui menaçoit Iacob dans ſon aigre courage,
A peine pour dormir, ſur l'herbe il s'eſtendit
Qu'vne diuine Voix ces paroles luy dit.
Fils du bon Bathuel, garde toy d'entreprendre
Rien qui puiſſe outrager ton noble & digne Gendre;
L'Immortel le protege, il eſt ſon ferme Appuy,
Et c'eſt choquer les Cieux que marcher contre luy:
L'injure en reuiendroit deſſus ta teſte meſme,
La fleche décochée, en ta furie extreme,
Retourneroit ſon fer contre ton propre ſein,
Et tes propres efforts puniroyent ton deſſein.

A ces mots il s'éueille, il trouue que ſon ame
En repenſant au Songe, elle meſme ſe blâme:
Il eſteint la fureur dont il s'eſtoit eſpris,
Et ſoudain ſe repent du forfait entrepris:
Puis ſi toſt que l'Eſtoile, aux tenebres fatale,
Eut fait reuoir à l'Air ſa pompe orientale,
Il reprend ſon chemin, & paruient au ſommet
Où pour le bien de tous ſon eſprit ſe remet.
Comme on voit dans le Nil, qui des Monſtres ſe vante,
Les rapides Poiſſons, eſtourdis d'eſpouuante,
A leur horrible aſpect & fuïr & chercher
Quelques troux ſous les bords afin de s'y cacher:
Ainſy deſſus le Mont la Famille peureuſe
Croyant encor le Pere en l'jre dangereuſe,
Pour euiter ſon bras, à l'inſtant qu'il parut,
Sans ſçauoir où courir, de tous coſtez courut.
Iacob pourtant fait ferme, & dans cette rencontre
Son cœur & ſa prudence en meſme temps il montre;
Et le ſage Nébur, dont il eſt ſecondé,
Agit ſi bien entr'eux que tout eſt accordé.
Eſtant venus enfin à ces douces pratiques,
Laban, d'vn ſoin payen veut ſes Dieux domeſtiques;
Inſiſte ſur ce point, dit qu'il conſent à tout
Pourueu qu'il les reuoye en ſa Maiſon debout;

Et demandant à faire vne recherche exacte
Auant que de la Paix conclurre le bel acte,
Rend auſſy-toſt ſes doigts les vains perquiſiteurs
Des Simulacres vains, abſurdes & menteurs.
Mais l'aymable Rachel, qui s'en eſtoit ſaiſie,
Ayant mis à couuert leur Majeſté moiſie,
Non pour les reuerer, mais pour les rendre vn jour
Les innocens joüets des Fruits de ſon amour;
Se tient ſur ſon Chameau, feint d'eſtre indiſpoſée,
Eſt par le Pere meſme auſſy-toſt excuſée,
Et voit luire en ſon front vn honneſte reſpect
Qui rend ſa main timide, & ſon cœur circonſpect.
Aprés cette recherche & ridicule & vaine,
Le Berger prend Laban, vers vn Autel le meine,
Sacrifie auec luy, le traitte ſur le Lieu,
Et l'vn & l'autre en paix s'entre-diſent adieu.
De là ſuiuant ſa route, il entre en la Prouince
Où ſon frere Eſaü, tenant vn rang de Prince,
Viuoit depuis long-temps, & d'vn bras redouté
Regiſſoit ſans obſtacle vn Peuple ſurmonté:
Sa Puiſſance l'arreſte, il s'émeut, il friſſonne,
Non pas pour le peril de ſa propre perſonne,
Mais bien pour le hazard que luy ſemblent courir
Ceux qu'on ne peut bleſſer ſans le faire mourir.

Il craint pour ſes Moitiez qu'il ayme auec tendreſſe;
Il craint qu'à ſes Enfans le Frere ne s'addreſſe
Pour ſe vanger ſur eux de l'affront pretendu,
Et que le Droit rauy ne luy ſoit cher vendu.
En ces juſtes ſoupçons fondez ſur l'apparence,
Ayant de ſes eſprits reueu la conference,
Il appelle Nébur, ſon ſolide recours,
Le tire ſeul à part, & luy tient ce diſcours.
Comme il ne ſuffit pas, pour bien faire vne choſe,
Que l'Artiſan habile au trauail ſe diſpoſe;
Qu'auecques la meſure, ou le nombre, ou le poids,
Ses yeux ſachent fournir de matiere à ſes doigts;
Si ſon œil, ſi ſa main experte & raiſonnable,
Ne choiſit l'inſtrument & propre & conuenable,
Auec quoy ſon projet ſe puiſſe executer,
Et l'honneur lucratif enfin luy rapporter:
Ainſy pour reüſſir dans vne grande Affaire,
Il n'eſt pas, cher Nébur, ſeulement neceſſaire
D'aſſembler vn Conſeil, de prendre les aduis,
Et de conclurre vn Acte aprés cent hauts deuis;
Mais de ſçauoir eſlire vne Ame officieuſe
Dont la capacité noble & judicieuſe,
Peſant bien tous les points de ſon Inſtruction,
Puiſſe mettre en effet la reſolution.

C'eſt

C'eſt pourquoy dés demain, je veux, ſi tu l'approuues,
Si parmy tes penſers rien de mieux tu ne trouues,
T'enuoyer vers mon Frere, où ſa fortune luit,
Pour voir à quel accord il pourroit eſtre induit.
Souuent le Meſſager fait cherir le Meſſage;
Il te connoiſt, il t'ayme, & pour vn ſeul paſſage
Que nous luy demandons auec humilité
Peut-eſtre obtiendras-tu quelque ciuilité:
Peut-eſtre que le Ciel, peut-eſtre que l'Abſence
Aura porté ſon cœur à la reſipiſcence:
Que j'ay tort de le craindre, & que dans ſon deſir
La faueur nous prepare vn illuſtre plaiſir.
Pren donc auecques toy ce qu'entre les richeſſes
Dont les ſoins de Là-haut m'ont fait tant de largeſſes,
Tu jugeras toy-meſme & de rare, & d'exquis,
Pour l'offrir à ſa veuë, & nous le rendre acquis.
Les Dons bien diſpenſez ont vne douce amorce
Qui pour gagner les cœurs ſert bien plus que la force:
Et quand auecques grace au merite ils ſont faits,
On en voit arriuer de merueilleux effets:
Il n'eſt point d'amitié qu'ils ne nous concilient;
Il n'eſt point de fureur que leurs charmes ne lient;
Ils ſont, ils vainquent tout, & mille Hommes prudens
Ont euité par là d'eſtranges accidens.

Pour le reſte de l'œuure, il ſeroit inutile
D'enſeigner à ta bouche en oracles fertile,
Quel Art en ce beſoin doit eſtre deſployé
Afin qu'auec honneur tu me ſois renuoyé.
Ie t'ay tousjours tenu trop digne & trop capable
Pour vſer enuers toy d'vne erreur ſi palpable:
Auſſy m'en remettray je à ce qu'à mon repos
Tu tiendras de plus juſte, & de plus à propos.
Nébur ſans repliquer incline bas la teſte,
Choiſit maint noble Oyſeau, prend mainte rare Beſte,
Que luy-meſme en Carran, pendant leur long ſejour,
Auoit appriuoisée auec vn ſoin d'amour.
Le puiſſant Animal de qui l'inſigne gloire
Ne giſt pas ſeulement en ſes Armes d'Iuoire,
Mais en ſa Trompe agile, ou pluſtoſt en ſa main,
Et plus encor que tout en ce qu'il a d'humain;
Tenoit le premier rang dans la Trouppe choiſie
Qui deuoit d'Eſaü gagner la fantaiſie;
Et ſon dos fut chargé des Meubles precieux
Dont Nébur pretendoit le rendre gracieux.
Deux Leopars couplez, qui marchoyent ſur les traces
De deux nobles Lyons inſtruits à toutes Chaſſes,
Furent encore eſleùs pour former les plaiſirs
Où ſon corps s'exerça dés ſes jeunes loiſirs.

Ainſy partit Nébur, ſi toſt que la Lumiere
Eut fait reuoir au Ciel ſa beauté couſtumiere;
Et du digne Iacob les plus honneſtes Gens
En ſuiuirent les pas actifs & diligens.
Enfin prés de Seïr, ſous vne riche Tente,
Aux yeux du grand Chaſſeur à-peine il ſe preſente,
Qu'Eſaü tout ſurpris, & qui dans le penſer
Le front preſqu'oublié cherche à ſe retracer,
Tout auſſy-toſt ſe leue, & montrant en ſa veuë
L'eſtonnement douteux dont ſon ame eſt eſmeuë,
S'approche, l'eſtudie auec ſuſpenſion,
Sent croiſtre à chaque pas ſon agitation,
Et jettant vn haut cry, mais vn haut cry de joye
Dés le premier propos qu'à l'oreille il enuoye,
Interront ſon diſcours, & d'vn tranſport humain
Fait voir en l'embraſſant le ſoucy du Germain,
S'enquiert auec ardeur de l'eſtat de ſa vie,
Et par ſon deſir meſme empeſchant ſon enuie
D'apprendre de Nébur le ſalut demandé,
En rend l'heureux recit quelque temps retardé.
Nébur enfin reſpond, & d'vne bouche ſage
Luy ſatisfait à tout, expoſe ſon Meſſage,
De ſa viue eloquence eſtale les attraits,
Et luy perce le cœur des plus ſenſibles traits:

Chaque œillade qu'il jette à l'amitié l'enflame;
Chaque mot qu'il profere insinuë en son ame
Iacob, Lyà, Rachel, & pour voir ses Neueux
Excite dans son sein les souhaits & les vœux:
Et quoy que des beaux Dons la rareté luy plaise,
Que leur superbe éclat soit vne source d'aise
Où son humeur se baigne au gré de son desir,
Où le chatoüillement engage le loisir;
L'ardeur de voir Iacob à tel point le possede
Qu'à-peine à leur spectacle vn instant il concede;
Et pour plus honorer l'Objet de son amour
Marche au deuant de luy, ceint d'vne illustre Cour.
Soudain la Renommée, en Nouuelles feconde,
Qui le faux & le vray seme par tout le Monde,
Qui tousjours en volant l'vn & l'autre agrandit,
Et qui plus elle est loin plus elle a de credit;
Passe où Iacob estoit, l'alarme, & luy rapporte
Qu'Esaü couronné d'vne fiere Cohorte
Que la vengeance anime, & qui veut son trespas,
S'appareille en fureur à rencontrer ses pas;
Que désja dans les Airs son Fer tempeste & brille
Sous la soif de se teindre en sa chere Famille;
Que du sang de Nébur il est encor tout chaut;
Qu'il a bruslé ses Dons, & qu'il vient à l'assaut.

A ce bruit incertain, Iacob à toute eſpreuue
Sonde auſſy-toſt vn gué, met au delà d'vn Fleuue
Ce qu'il a de debile, & de tendre, & de cher,
Du mieux qu'il peut ſe campe, & ſe fait retrancher,
Forme d'entre les Siens de petits Corps-de-garde,
Les arme, donne l'ordre, examine, regarde,
Et ſur la fin du Iour va ſeul à découuert
Inuocquer le Seigneur deſſus le gazon vert.
Du Soleil de la Nuit la face claire & ſombre
Faiſoit dans les Ruiſſeaux voir l'argent de ſon ombre,
Elle eſtoit en ſon plein, & la Voute des Cieux
Ouuroit diſtinctement ſes innombrables yeux,
Quand ceux du grand Iacob, qui prioit ſur la terre,
Le virent engager à cette illuſtre guerre
Où de ſes bras humains les efforts furent tels,
Qu'il emporta le prix ſur deux bras immortels.
En voycy le detail, preſtez-moy bien l'oreille,
Iamais on n'entendit d'auanture pareille;
Il ſe voit par vn Ange au Combat prouoqué,
Il ſe voit inueſty, ſe voit ſoudain choqué,
Sent que deux bras diuins l'agitent & le ceignent,
Les ſiens de meſmes nœus tout auſſy-toſt l'eſtreignent,
Le Cherubin s'échappe, il le ſuit, le reprend,
Et de ſa viue ardeur les fortes preuues rend.

Tantoſt pieds-contre-pieds, & teſte-contre-teſte,
Aux plus agiles tours leur courage s'appreſte;
Tantoſt ils cherchent priſe, & tantoſt corps-à-corps
Ils font de leurs deſſeins joüer tous les reſſorts:
L'art eſt deceu par l'art, leurs jambes s'entre-trompent;
A force de projets tous leurs projets ſe rompent;
L'eſſay fruſtre l'eſſay de l'eſpoir pretendu;
Et l'honneur meſme ignore à qui l'honneur eſt dû.
Les Aſtres en ſuſpens admirent cette Lutte;
Les Arbres eſtonnez de leur longue diſpute
En attendent la fin, & ſemblent ſe mouuoir
Selon les actions que leurs membres font voir.
Le Ciel s'émeut pour l'Ange, & la Terre pour l'Homme:
Et durant que la Nuit s'écoule & ſe conſomme,
L'aſpre Ieu continuë auec meſme ſuccés,
Et tous deux pour ſe vaincre en vont juſqu'à l'excés.
Par trois fois de Iacob la main ſoupple & puiſſante
Vne aile auoit ſaiſie, & cette aile gliſſante
Se dérobant ſoudain, auoit autant de fois
Tiré ſes plumes d'or d'entre ſes braues doigts:
Par trois fois le Mortel deſſous l'effort celeſte
S'eſtoit veu prés de faire vne chute funeſte,
Et par trois fois ſes bras ſur ſes genoux roidis
S'eſtoyent montrez au Chocq plus pronts & plus hardis;

Quand toute ſa vigueur s'irritant pour ſa gloire
Luy fit enfin ſur l'Ange emporter la victoire,
L'eſtendre ſur le Sable, & de ſon grand Deſtin
Sçauoir l'heureuſe courſe à l'aſpect du matin.
Ce fut là qu'vn tendon, en cette peine horrible
Se rompit en ſa Iambe auec vn bruit terrible,
Et que le Nom fameux que depuis il porta,
D'vn ſon encor plus haut juſqu'au Ciel éclata.
Pour auoir triomphé de la force d'vn Ange,
Du titre d'Iſraël il s'acquit la loüange;
L'Air en deuint plus gay, l'Ecchò s'en réjoüit,
Et le noble Vaincu ſoudain s'éuanoüit.
Iacob par ce Combat, deliuré de la crainte,
Se remet en ſa route auec la Trouppe ſainte;
La diuiſe en deux Corps, à tout euenement,
De Frondeurs & d'Archers ſe couure habilement,
La regle militaire en cette Marche obſerue,
Encourage vn chacqu'vn, fait vn Gros-de-reſerue,
Qui chemine à ſa queuë & le doit ſouſtenir;
Puis d'vn cœur reſolu va chercher l'aduenir.
Mais voycy la Merueille; à-peine ils ſe rencontrent,
A-peine les Iumeaux l'vn à l'autre ſe montrent,
Et le ſage Nébur, pour les faire embraſſer,
A-peine vers Iacob venoit de s'auancer,

A-peine il luy disoit la nouuelle agreable,
Que du sein de la Terre vn Fantosme effroyable
Sort auec vn grand bruit, ose paroistre au jour,
Fait trembler en sortant tous les Monts d'alentour,
S'agite sous la Nuë, éclaire, fume, tonne,
De ses cris eslancez les Spectateurs estonne,
Et montrant aux Germains son front noir & hydeux
En empesche l'abord, & se jette entre-deux.
C'estoit l'Antipathie, & déja la Cruelle
Auoit ressuscité leur haine mutuelle,
Déja de ses Serpens le funeste poison
Corrompoit leur esprit & gagnoit leur raison,
Quand Nébur tout-à-coup quittant l'humaine forme
En prend vne angelique, & sur le Monstre enorme
Se jette auec roideur vn Acier à la main,
Et fait tomber d'effroy l'vn & l'autre Germain.
En ce terrible Chocq son jre foudroyante
Perce de part-en-part de sa Lame ondoyante
Le corps & vain & mol du Spectre furieux,
Qui tasche à se darder sur son corps glorieux.
Mais l'adresse du Glaiue à la prudence jointe
Vers son œil esbloüy tourne tousjours la pointe,
Et le bras immortel la fait si bien agir
Que s'il eust eu du sang on l'auroit veu rougir.

Enfin

Enfin aprés cent coups, aprés cent viues playes
Qui dans ſon Eſtre d'Air ſont & fauces & vrayes,
Le Fantoſme enragé beugle, jappe, s'enfuit,
Et r'entre dans la Terre en la profonde Nuit.
Auſſy-toſt le Vainqueur ſous ſa forme celeſte,
Ayant banny du Iour l'abominable Peſte,
Et fait luire ſa gloire en cent nobles façons,
Parle ainſy, d'vne Nuë, aux deux graues Beſſons.
Vous, qui pour m'auoir veu ſous la figure humaine
De mon beau changement eſtes ſans doute en peine,
Eſcoutez bien ma Voix, & de voſtre ſoucy
Vous verrez auſſy-toſt le nuage éclaircy.
Sachez donc que je ſuis cette aymable Puiſſance
Qui du Monde confus débroüilla la naiſſance;
C'eſt moy, Iacob, c'eſt moy, qui dans le ſaint Valon
Apparus à tes yeux prés du haut échelon.
L'on me peut dire beau, l'on me peut dire belle;
L'Eſprit qui me crea me fit maſle & femelle,
Et pour joindre à ton cœur l'vne & l'autre Moitié
Ie fus tantoſt l'Amour, & tantoſt l'Amitié.
C'eſt moy qui de leurs nœus ay les trames ourdies;
C'eſt mon feu qui cauſa les nobles jncendies
Qui gagnerent leur Ame, & dont tous les deſſeins
Comme venus du Ciel eſtoyent & purs & ſaints:

Ceux qui ne le ſont pas, ma vertu les rejette;
Aux deſirs de la Chair elle n'eſt point ſujette,
Son but eſt bien plus digne, elle va bien plus haut,
Et qui croit autrement eſt dans vn grand deffaut.
Il eſt vray, toutesfois, que la Beauté me touche,
Il eſt vray qu'vn bel œil, qu'vne gentille bouche
Me fait ſouuent moy-meſme, auec émotion,
Sur moy-meſme exercer ma propre paſſion:
Mais, c'eſt lors que l'honneur, c'eſt quand la modeſtie
Compoſe des attraits la plus belle partie,
Et que d'vn doux Objet les charmes reſpondans
Font briller au dehors ce qui brille au dedans.
Tout ce qui ſe pratique en ma diuine eſtude
Ie te l'ay fait ſçauoir durant ta ſeruitude:
Tu me connois aſſez, & de ma juſte Loy
Tu ferois des leçons à tout autre qu'à moy.
Tu n'as point eu d'ardeurs que je n'aye inſpirées:
I'en ay banny l'impur, je les ay temperées;
Et tous tes mouuemens n'ont rien eu de ſecret
Qui puiſſe auec raiſon t'obliger au regret.
Enfin je ſuis la Voix qui poſſeday l'oreille
De ta premiere Femme en gloire ſans pareille;
C'eſt moy qui du Tumulte appaiſay les diſcors,
C'eſt moy qui bras-à-bras, front-à-front, corps-à-corps,

Ay voulu t'éprouuer en la Lutte miſtique
Où d'vn bien ſouuerain l'honneur ſe pronoſtique,
Et par qui le Mortel ſe peut vanter au jour
D'auoir vaincu la Mort en ſubjugant l'Amour:
Et me jugeant moy-meſme aujourd'huy neceſſaire
Contre les fiers complots de ma vaine Aduerſaire,
Dés-hier du bon Nébur la forme j'empruntay,
Dés-hier prés de Seïr les Dons je preſentay;
Tout alloit à ſouhait, & ſous ce feint viſage
Mon doux & vray pouuoir ſe mettoit en vſage,
Quand du Fantoſme affreux la noire illuſion
Vous eſt venu troubler à ſa confuſion.
Ne le redoutez plus, n'en craignez plus l'atteinte;
Que de vos cœurs vnis l'indiſſoluble eſtreinte
Se rende memorable, & qu'en vous deſormais
Regne autant d'amitié qu'au Monde j'en promets.
En acheuant ce Mot il jette en ces deux Ames
Deux longs dards mutuels formez de viues flames;
Remet le vray Nébur auprés du grand Paſteur;
Et s'en reuole au Ciel adorer ſon Autheur.
Auſſy-toſt les Germains l'vn deuers l'autre courent;
S'embraſſent en pleurant, du Prodige diſcourent,
Et vont parmy les Ieux, les Ris, & les Feſtins
S'entre-communiquer leurs aymables Deſtins.

DIXIESME PARTIE.

LA', le grand Mérary mettant fin à la peine
D'auoir fait vn Diſcours d'vne ſi longue haleine,
Se redonne au Silence, & plein d'émotion
Laiſſe les Auditeurs dans l'admiration.
Leur curieux deſir charmé de la matiere
En auroit bien voulu la Piece toute entiere;
Mais vn penſer diſcret joint au penſer du temps
Fit que de ce partage ils ſe tindrent contens.
Auſſy-toſt Eliſaph qui ſur quelques Eſpines
Où les gentils Oyſeaux font leurs douces rapines,
Auoit déja tendu cent baſtons engluez,
Et cent lacets de poil, finement ſituez,
Se leue auec la Belle, & d'eſpace-en-eſpace,
Pour prendre les plaiſirs de l'innocente Chaſſe,
Marche de piege-en-piege, & voit ſur les Buiſſons
Mille petits Voleurs pris en mille façons.

L'vn, dans le nœu coulant, a la jambe menuë
Par ſes propres efforts eſtreinte & detenuë;
Et plus il ſe debat, moins le ſubtil lien,
De dégager le pié luy permet le moyen:
L'autre, en ſon infortune, enlacé par la teſte,
Sent à chaque ſecouſſe vne mort toute preſte;
L'autre a le ſein collé ſur le rameau viſqueux;
Et les ſouples hâliers s'eſbranlent auec eux.
Cependant, les Mauuais, ſi-toſt qu'on les veut prendre,
Du bec ſauuage & dur, taſchent à ſe deffendre,
Leur plume ſe heriſſe, & tout-noirs de la pois,
Leurs ongles dépitez égratignent les doigts.
Marie en choiſit vn aux ailes émaillées
Qui n'eſtoyent en la glus ni priſes, ni ſoüillées,
Et r'enfermant ſon vol dans le creux de ſa main
Sur ſon dos paſſe l'autre, & le rend plus humain.
Sa douceur careſſante eſt meſme ſi hardie
Que de l'endroit aigu d'où ſort la melodie,
Son coral cherche l'or, & pour l'appriuoiſer
Oſe offrir à ſes yeux la gloire d'vn baiſer.
Enfin dans la Priſon, dés le Matin conſtruite,
La liberté de tous eſt noblement reduite;
Ils tentent le paſſage entre les beaux treillis,
Et r'enceints des roſeaux regrettent leurs Taillis.

En ce temps vn Vautour d'vne grandeur enorme,
Ou pluſtoſt vn Demon ſous vne eſtrange forme,
Comme pour ſe vanger ſur l'Enfant qui dormoit,
Du tort fait aux Captifs qu'ainſy l'on renfermoit;
Aſſiege le Berceau, dans le grand Vuide nage,
Fremit, ſiffle du feu, reſpire le carnage,
Se bat les flancs de l'aile, en fait vn vent d'orgueil
Qui r'allume la faim qu'on voit luire en ſon œil;
Et fondant tout-à-coup ſur la Proye eſperée,
Se promettoit d'en faire vne horrible curée,
Si le bon Mérary d'vn caillou broüiſſant
N'en euſt rendu l'effort auſſy vain qu'impuiſſant.
Le caillou délaſché s'abiſme dans les Ondes,
En eſmeut la ſurface en mille vagues rondes
Qui perdent leur figure en trouuant les deux bords,
Et du Nil, pour vn temps, eſbranlent tout le corps.
Mais ce coup, bien que rude, & pouſſé de furie,
Ne jette point l'Oyſeau ſur la verte Prairie;
Il reuient à la charge, il change de projet,
Il prend le Deffenſeur pour ſon vnique Objet,
Il l'aborde, il le preſſe, en bruyant l'enuironne,
Luy forme ſur la teſte vne affreuſe couronne,
Du bec & de la griffe eſſaye à l'outrager,
Et ſans noſtre Eliſaph l'alloit mettre en danger.

Ce braue & cher Neueu voyant auec la Belle
Le beſoin qu'il auoit de ſon ayde fidelle,
Quitte ſoudain la Cage, & s'armant d'vn long bois
Dont au lieu de Houlette il ſe ſeruoit parfois,
Court en haſte au Conflit, & d'vne bruſque attainte,
Comblant l'aſpre Vautour de douleur & de crainte,
L'oblige à quitter l'Oncle, & par ce dur aſſaut
Le force, non ſans jre; à regagner le haut.
Aprés cent tours en l'Air, cent cris eſpouuentables,
Cruels auantcoureurs de ſes coups redoutables,
Il redéſcend à plomb, d'vn vol precipité,
Sur le preux Eliſaph, qui l'auoit dépité,
Et plus fier que jamais en ſa noire entrepriſe,
De voir qu'on le preuient, de voir qu'on le mépriſe,
Se renfonce au Combat, va trouuer qui l'attend,
Montre ſes grands orteüils, les ouure, les eſtend,
De leur acier crochu l'aigre fureur allonge,
Arme ſon bec de rage, & ſur l'autre ſe plonge:
Mais l'autre alerte & vif, autant qu'il eſt adroit,
Change, en trompant le coup, de poſture & d'endroit.
Auſſy-toſt Mérary ramaſſant ſur la terre
D'autres cailloux liſſez, propres à cette guerre,
Et ſongeant, en colere, au peril encouru,
Marche pour ſecourir qui l'auoit ſecouru.

Cependant le Paſteur roüant l'agile Perche,
Foudroye en tant de parts, ſi bien cherche & recherche
Qu'à la fin il rencontre, en ſon vol incertain,
Le dos de l'Ennemy ſi fort & ſi hautain:
Le corps eſprouua bien la touche ruïneuſe,
Mais la plume cedante, eſpaiſſe & cotonneuſe
Cauſa que de l'effet la moitié s'amortit,
Et que du coup fatal l'Oyſeau ſe garantit.
Tout de meſme, autresfois, par des monceaux de laine
Voyoit-on du Belier rendre la force vaine,
Quand ſous le Mars antique il heurtoit contre vn Mur
Qu'il auroit mis à-bas s'il l'euſt trouué plus dur.
Et tout de meſme encor, ſous la jeune Bellonne,
Voit-on, lors que d'vn Camp la Foudre humaine tonne,
Le globe s'amortir contre vn flanc gazonné,
Et bruire ſourdement aprés auoir tonné.
Sur ce point l'Oncle arriue, & cét homme robuſte,
Du bras, du pié, de l'œil, auec tel ſoin s'ajuſte,
Que plus viſte qu'vn trait d'vne corde ne part,
Plus viſte que ne va le boulet au rempart,
Sa main fait des cailloux vne ſi rude greſle,
Qu'vn corps de Diamant n'euſt rien eu que de freſle,
S'il en euſt eſté joint, & que de leur ardeur
Il euſt à plein ſenty la volante roideur.

Auſſy

Auſsy l'Oyſeau ſelon de ſorte les redoute
Que pour les eſquiuer prenant vne autre route,
Aprés que ſes coſtez en eurent par trois fois
Eſſuyé la tempeſte & le bruit & le poids,
Vers le Ionc il reuole, & de la ſainte Enfance
Qu'il deuoroit des yeux, qu'il voyoit ſans deffance,
Va rompre le ſommeil, va Moyſe aſſaillir,
Va de cris effrayans le faire treſſaillir,
Et déja le Cruel, le tenant pour ſa proye,
En boüilloit dans le ſein, d'vne infernale joye;
Déja l'ongle auancé, déja l'auide bec
S'entr'excitoyent l'vn l'autre au pitoyable eſchec,
Quand vn Secours celeſte, vn Ange plus terrible
Qu'en ſa fiere laideur l'Oyſeau n'eſtoit horrible,
D'vn regard en courroux ſi fort l'eſpouuenta
Qu'il prit ſoudain la fuite, & Moyſe quitta.
Le Troupeau du Berger, non loin de la Nacelle
Auecques les Brebis de l'illuſtre Pucelle,
Le contemploit alors, & de crainte ſerré,
Se ſeroit volontiers ſous l'herbage enterré;
Il y jette la veuë, il s'y tourne, il y paſſe,
Et quoy que plein d'effroy, volant à route-baſſe
D'vn Agneau malheureux que de l'œil il choiſit,
Auſsy-toſt la toiſon il accroche & ſaiſit:

Puis ayant fait ſa pointe & rapide & bruyante,
Il re-hache les Airs de ſon aile fuyante,
Il trauerſe le Nil, & du tendre butin
Va remplir à l'eſcart l'execrable inteſtin.
La triſte & pauure Mere en vain ſe déconforte,
En vain beſle & ſe pleint, de voir ce qu'il emporte;
Et les fidelles Chiens en vain de leurs abbois
Font en le regardant reſonner tous les Bois.
La Vierge, qui deſlors eut le Don prophetique,
S'écrie à cét Objet, mais d'vn air extatique,
Ainſy faut-il qu'vn-jour, Iour grand, cruel & dous,
Vn innocent Agneau paye & meure pour tous.
Aprés cette parole, ou pluſtoſt cét oracle,
Elle va voir l'Enfant delivré par miracle;
Et l'Oncle & le Neueu rejoints autour de luy
Vont s'entre-conſoler de leur dernier ennuy.
Déja le Souuerain, le Dieu de la Nature,
Voulant de mon Heros couronner l'Auanture,
En determinoit l'heure, & déja le Soleil
Enflamoit l'Occident de ſon luſtre vermeil:
Le Soir, à l'oppoſite, orné de claires ombres
S'en alloit deployer ſes grandes ailes ſombres.
Pour voler ſur la Terre, & faire à ſon retour
Vne agreable fin des merueilles du Iour:

Des gracieux Zephirs l'haleine freſche & lente
Auoit banny de l'Air la chaleur violente;
Les Sereines des Bois à chanter s'animoyent;
Et déja dans les Prez les Fleurs ſe refermoyent;
Quand du vieux Pharaon la Fille auguſte & belle,
Et diſſemblable en tout à ce Pere infidelle,
A ce cruel Tyran qui ne meritoit pas
L'heur d'auoir engendré ce Miracle d'appas;
Quand, dis-je, cette Nimphe aux plaiſirs attirée,
Ou pluſtoſt par le Ciel ſaintement inſpirée,
Voulut aller joüir de la freſcheur des Eaux,
Des beautez de la Plaine, & du chant des Oyſeaux.
Mais, ô diuine Muſe, auant que d'entreprendre
Le Salut de Moyſe où ma Plume doit tendre,
Diſons de cette Reine & la vie & les mœurs,
Celebrons ſes vertus, décriuons ſes humeurs,
Son Sejour, ſes eſbats, ſes graces nompareilles,
Et le rare entretien qui charma ſes oreilles;
Puis l'ayant faite ainſy noblement diuertir,
Ie te reclameray pour la faire ſortir.
Aſſez prés de Memphis, & ſur le beau Riuage
De cét immenſe Fleuue, vtile en ſon rauage,
Qui baigne ſes Guerets, & ſupplée au deffaut
De l'humide Secours qu'ailleurs on a d'enhaut,

S'eleuoit la beauté d'vn royal Edifice
Dont l'exquiſe matiere égaloit l'artifice;
Et que le grand Ioſeph enuers qui ſes Germains
Furent pour ſon bon-heur, autresfois inhumains,
Fit richement baſtir pendant l'eſtat auguſte
De ſa haute fortune & ſi longue & ſi juſte,
Afin d'aller par fois y donner à ſes Sens
L'honneſte liberté des plaiſirs innocens;
Y gouſter le repos, voir ſon ame allegée
Du graue faix de ſoins dont elle eſtoit chargée;
Et pour joüir, ſur tout, en ſi belle Maiſon
Des ruſtiques douceurs de la verte Saiſon.
On y voyoit des Pins ſe hauſſer juſqu'aux Nuës;
Cent files d'Orangers formoyent ſes Auenuës,
Où les yeux admiroyent, ſous vn Ciel pur & beau,
Le Printemps, & l'Autonne en vn meſme rameau.
Les charmes des regards, les riantes Prairies
Capables d'égayer les mornes rêveries
De l'Eſprit le plus ſombre & le plus languiſſant;
L'odeur que les Zephirs deſroboyent en paſſant;
Les graces de l'Eſté, les Bois, & les Fontaines
Y banniſſoyent des cœurs, les ſoucis & les peines;
Et jamais en ces bords, de verdure embellis,
L'Hyuer ne ſe montra qu'en la neige des Lys.

Cette chaſte Princeſſe au Monde infortunée
De viure ſous le joug d'vn ingrat Hymenée,
Et dolente de voir, en ſon eſpoir deſtruit,
Que la fleur de ſes Ans ne laiſſoit point de fruit,
Alloit ſouuent paſſer en cette Solitude
Les plus faſcheux momens de ſon inquietude,
Et meſme en ce beau Lieu par bon-heur elle eſtoit
Le Iour que mon Heros ſur les Ondes flotoit.
Là, tantoſt cette Nimphe en vertus ſans ſeconde,
Pour vaincre les ennuis de ſa Couche infeconde,
Auec ſes nobles doigts manioit le pinceau;
Ou prenant les honneurs du riche Vermiſſeau
Dont luy-meſme en ſa mort il fait ſa Sepulture,
Elle rendoit de l'Art jalouſe la Nature:
Car ſoit qu'auec l'aiguille elle vouluſt tirer
Tout ce qu'en vn viſage on ſçauroit admirer;
Soit qu'elle contrefiſt les beautez d'vn Parterre
Où le Soleil charmé voit la pompeuſe guerre
Que l'azur liure au blanc, le vert au nacarat,
Elle trompoit tousjours la Veuë ou l'Odorat.
Tantoſt pour réueiller vne Ame par l'oüye,
Pour de douceur en rendre vn autre eſuanoüye,
Elle faiſoit gemir, mais d'vn air plus qu'humain,
Sur l'ébene d'vn Luth l'yuoire de ſa main;

Et joignant aux beaux ſons des cordes agitées
Les graces de ſa voix, par les Vents reſpectées,
Elle auoit tant d'appas qu'il n'eſtoit point de cœurs
Dont ſes diuins accens ne ſe fiſſent vainqueurs.
Tantoſt dans vn Iardin enrichy de Statuës,
De Grottes, de Canaux, & de Maſſes pointuës
Où l'on voyoit l'orgueil d'vn Porphire éclatant
Dédaigner ſon pié meſme, & ſe perdre en montant;
L'eſprit de cette Belle encore plus ſublime
Eſleuant ſes penſers au deſſus de leur cime,
Et comme détaché des liens de ſon corps
Dont il ſembloit hayr les aymables treſors,
S'en alloit mediter ſur les hautes merueilles
Qui ſeruent d'entretien aux ſtudieuſes Veilles,
Et d'Objet en Objet portant ſon jugement
Dans ſes propres diſcours ſe perdoit ſagement.
Tantoſt ſous des Lauriers repliez en arcades
Elle prenoit plaiſir à voir mille caſcades,
Que par art & de front, les claires Eaux faiſoyent,
Vis-à-vis de la place où ſes beaux yeux luyſoient.
Ces charmes compoſez d'vne onde viue & pure,
Sembloyent en deſcendant, auec vn doux murmure,
Offrir à ſa Grandeur des degrez de criſtal
Pour l'induire à monter ſur leur Tertre natal;

Tandis que d'autres Eaux, par le plomb diuiſées,
Sortoyent de cent Baſſins en forme de Fuſées,
Et que d'autres encore alloyent en cent façons
Groſſir vn bel Eſtang plein de rares Poiſſons,
Vn Eſtang precieux dont ſeulement les Cygnes
Entre tous les Oyſeaux s'oſoyent reputer dignes,
Pour la belle raiſon de la conformité
Qu'auoit leur innocence auec ſa pureté.
Auſsy, le plus ſouuent, cette Princeſſe illuſtre
S'alloit-elle accouder ſur vn riche Baluſtre
Qui decoroit les bords de ce grand Reſeruoir,
Afin de ſatisfaire au deſir de les voir.
Qu'elle ſentoit ſon ame & ſes peines charmées
Lors que ces beaux Vogueurs, à voiles emplumées,
Se laiſſoyent emporter au gré des dous Zephirs
Sur le paiſible éclat des liquides Saphirs!
Mais, auec quels propos ſon aiſe exprimeray-je,
Lors qu'elle contemploit cette viuante Neige
Flotter ſans ſe diſſoudre, & venir priuément
Exiger de ſa main l'heur de quelque aliment? (mage;
Ces Nageurs blancs & doux luy venoyent rendre hom-
Mais, ſi-toſt que dans l'Onde ils voyoyent ſon Image
Ils n'oſoyent l'approcher de peur de troubler l'Eau,
Et de faire perir vn ſi rare Tableau.

Et meſme les Poiſſons farouches & ſtupides,
Arreſtant en ce Lieu leurs mouuemens rapides,
Teſmoignoyent eſtre atteints d'amour & de reſpect
Aux traits majeſtüeux de ce diuin Aſpect.
Que ſi ſa belle Voix en charmes ſans pareille
Daignoit de ces Muets frapper parfois l'oreille,
Soudain de leur deffaut ils eſtoyent conſolez,
Voyant en meſme temps tous les Chantres ailez
Qui pouſſoyent à l'entour, d'vne gorge hardie,
Leur gaye & delicate & claire melodie,
Meſme les Roſſignols en cét Art, ſi fameux,
Deuant vn ſi doux Son eſtre muets comme eux.
Voilà comme Termuth (ainſy ſe nommoit-elle,
Cette Nimphe d'Egipte & ſi ſage & ſi belle)
Loin de la vaine pompe, & du bruit de la Cour,
Paſſoit ſa noble Vie en ce rare Sejour.
Or comme il eſt certain que la Nature meſme,
Suiuánt d'vn ordre exact le grand Ordre ſuprême,
A graué dans nos cœurs vne ſecrette Loy
Qui fondée en raiſons les diſpoſe à la Foy;
Bien qu'elle fuſt aueugle à l'immortelle Flame
Dont la clarté celeſte illumine noſtre Ame;
Elle ne laiſſoit pas d'auoir & de ſentir
Quelque ardeur que ce Feu luy daignoit departir.

Et

Et j'oſe m'aſſurer que dans ſa connoiſſance
Elle ne ſe formoit l'inuiſible Puiſſance
Qui gouuerne les Eaux, l'Air, la Terre & les Cieux,
Qu'au loüable meſpris de ſes infames Dieux.
Car la conſiderant, comment pourrois-je croire
Qu'elle en qui reluiſoit tant d'eſprit & de gloire,
Et par qui mon Heros deuoit eſtre ſauué,
Euſt jamais d'vn Dragon le faux Culte approuué?
Euſt voulu d'vne Vache adorer la figure?
Euſt ſous celle d'vn Chien, crû ſeruir vn Mercure?
Ni qu'elle euſt jamais ceint de couronnes d'eſpis
Le vain Bronze cornu d'vn monſtrueux Apis?
Non non, ſes ſentimens eſtoyent trop raiſonnables
Pour ſe laiſſer noircir d'erreurs abominables;
Et de trop de Vertus le Ciel daigna l'orner
Pour d'vn ſi grand deffaut la pouuoir ſoupçonner.
Outre, qu'à le bien prendre, il n'eſt pas impoſſible
Que comme ſa bonté la rendoit acceſſible,
Amram, qui d'ordinaire en ce Lieu la voyoit,
Et qu'à mille deſſeins ſa grandeur employoit,
Tantoſt à mettre en œuure & le Iaſpe & le Marbre,
Tantoſt à faire choir l'antiquité d'vn Arbre,
Ne l'euſt par l'entretien, diſtraite des Abus
Dont ſi ſordidement les Siens eſtoyent imbus.

Enfin, le propre Iour qu'en la Nef vagabonde
Le Bonheur d'Iſraël fut expoſé ſur l'Onde,
Et que dés le matin, ce Pere inſtruit de Dieu,
S'eſtoit pour le trauail, rendu dans ce beau Lieu;
Termuth, qui ſe plaiſoit à la maniere exquiſe
Dont ſes nobles diſcours ſa grace auoyent acquiſe,
Le voulut voir prés d'elle, & pour l'oüyr parler
Le fit par vn Eſclaue en ſa Chambre appeller.
L'Eſclaue le trouua, comme auec vne Scie,
D'vne robuſte main au labeur endurcie,
Il faiſoit & fremir, & crier aigrement
Vn Marbre qui ſembloit s'obſtiner au tourment.
Si-toſt que ce grand Homme eut receu le meſſage,
Il s'en alla trouuer des Nimphes la plus ſage,
Se rendit au Palais, & tout poudreux encor
Entra dans vne Chambre où tout reluiſoit d'Or,
Où l'Iuoire, où l'Azur, où l'Argent, où la ſoye,
Où tout ce que de beau le Gange au Nil enuoye,
Les ſuperbes Miroirs, & les rares Odeurs,
Faiſoyent du plus haut Luxe admirer les grandeurs.
Dans ces diuerſitez ſi belles, & ſi vaines,
La royale Termuth, pour amoindrir ſes peines,
Et rendre de ſon Sort le pinceau trionfant,
Traçoit ſur du vélin le portrait d'vn Enfant:

Elle en ornoit le front d'vne grace virile;
Et par ce beau moyen cette Nimphe ſterile
S'efforçoit à montrer, produiſant mille appas,
Que ſi ſon corps l'eſtoit ſa main ne l'eſtoit pas.
Le graue Hebreu l'aborde, elle léue la teſte,
Et voyant que ſon œil ſur l'ouurage il arreſte,
Cher Amram, luy dit-elle, & bien, tu vois ycy
Comme quoy je m'exerce à tromper mon ſoucy.
Amram, à cét Objet, qui luy ſurprend la veuë,
Trouue de fermeté ſon ame dépourueuë,
Paſlit, s'eſtonne, tremble, & ne peut aſſoupir
La ſourde émotion d'vn rebelle ſouſpir:
Cét Homme qui ſans crainte auoit oüy l'Orage
Sent pour vne peinture eſbranler ſon courage;
Des propos du matin à peine il ſe ſouuient,
Et l'Enfant mis ſur l'Onde en l'eſprit luy reuient.
Mais, ſoudain par la Foy rappellant la Conſtance,
De ſa foibleſſe indigne en ſoy-meſme il ſe tance,
D'vn dépit noble & ſaint ſon front eſt'enflamé,
Et Termuth r'ouure ainſi ſon coral animé.
Bien que du grand Ioſeph l'antique & belle Hiſtoire
Autres-fois par ta bouche ait remply ma memoire;
Bien qu'elle y regne encore auec quelque ſplendeur,
I'en ſens renaiſtre en moy la curieuſe ardeur:

Et ce qui de nouueau m'a redonné l'enuie
D'oüyr les accidents de ſon illuſtre Vie,
C'eſt que dans les Secrets de la prochaine Tour,
Cherchant quelqu'autre choſe, on trouua l'autre jour
De vieux Tableaux roulez, où ſi je ne me trompe,
Il éclate luy-meſme en ſa royale pompe,
Car ſelon les diſcours que tu m'en as tenus
I'en ay déja de l'œil quelques traits reconnus:
Et quoy que le long âge, auec la negligence,
En ait comme embroüillé la claire intelligence,
Cent geſtes merueilleux s'y pouuant remarquer
Ie t'auois fait venir pour me les expliquer.
Mais comme de ce Iour la belle Apreſdiſnée
A d'autres Paſſe-temps mon cœur a deſtinée;
Comme le Bain, la Chaſſe, & mille autres plaiſirs
Deffendent l'entretien à mes propres deſirs;
Il ſuffira qu'en gros, ta bouche ſans pareille
En donne pour cette heure vn trait à mon oreille;
I'en ſeray ſatisfaite; & puis quelqu'autre fois
I'offriray plus au long mon loiſir à ta vois.
Auſſi-toſt à ſes yeux les Tableaux on déroule;
Vne ſubite joye au cœur d'Amram ſe coule;
La triſteſſe s'y meſle, & dans ces mouuemens,
Aprés quelques ſouſpirs, aprés quelques momens,

Ah! dit-il, grande Nimphe, en hauſſant la parole,
Que cét aymable Objet me trouble & me conſole!
Ouy, Princeſſe, voilà, voilà ce digne Hebreu
De qui l'ingrat Memphis ſe reſſouuient ſi peu:
C'eſt luy, je le connoy, j'en ay veu la peinture,
Tu ne t'és point trompée en cette conjecture;
Tel il auoit le port, tel il auoit le front,
Quand au bien de l'Egipte, ardent, fidelle, & pront,
Modeſte en ſa faueur, & juſte en ſa fortune
Qui ne ſembla jamais aux moindres importune,
Il regiſſoit luy ſeul le timon de l'Eſtat,
Et ſe montroit à tõus l'Appuy du Potentat.
O quels nobles recits nous en ont fait nos Peres!
O qu'on voyoit alors d'Auantures proſperes!
Que l'on eſtoit content, que l'on eſtoit heureux,
De viure ſous le joug d'vn cœur ſi genereux!
Voy, comme en cét endroit ſolitaire & champeſtre
Où meſme les Troupeaux ſemblent encore paiſtre,
Pour des Songes contez ſes Freres inhumains
Veulent jetter ſur luy leurs enuieuſes mains.
Regarde comme entr'eux Rubén plus equitable,
Blaſmant auec ardeur ce projet deteſtable,
Taſche, à ce qu'on diroit, d'eſmouuoir l'Amitié
A leur percer le ſein des traits de la pitié;

Ne te ſemble-t'il pas, tant la choſe eſt bien peinte,
Qu'en ce Tableau muet il forme quelque plainte,
Qu'il parle, qu'il raiſonne, & qu'en cét autre-cy
Il en rend à la fin le courage adoucy ?
Ce Puis repreſenté dont la Marge pierreuſe
Renferme vne ouuerture & ſi vaſte & ſi creuſe,
Eſtoit vne Cauerne, vn Abiſme ſans eau
Où Ioſeph tout viuant fut mis comme au tombeau.
Penſe vn peu, ſage Nimphe, en quelle eſtrange peine
Cét Enfant deuoit eſtre en ſa Tombe incertaine;
Figure-toy ſon deüil, ſa crainte, ſon ennuy,
De n'oüyr que Serpens ſiffler autour de luy;
De ne voir, s'il voyoit en ce Lieu triſte & ſombre,
Que de l'horrible Mort la paſle & cruelle Ombre;
Et de n'y reſpirer que la puante odeur
D'vn Air qui du Soleil ignore la ſplendeur.
Mais, l'en voila dehors; le Monarque celeſte
Le fit bien toſt ſortir de cét Antre funeſte;
Ie le voy vendre meſme à de riches Marchans
Venus de l'Arabie au trauers de ces Champs;
Il chemine auec eux, il eſt fait leur Eſclaue,
Et foulant les guerets que ton grand Fleuue laue,
Dans ta ſuperbe Ville eſt à peine rendu,
Qu'au noble Putiphar il ſe voit reuendu.

Ce Putiphar, ô Nimphe, en cét illuſtre Empire
Tenoit le premier rang où la Valeur aſpire;
Il eſtoit eſleué ſur les plus eſleuez;
Cent belliqueux Exploits, par ſon bras acheuez,
L'auoyent, comme tu ſçais, de Victoire en victoire,
Fait monter au ſommet d'vne ſi haute gloire;
Et du grand Pharaon, du grand Ayeul du tien,
Il fut en ce temps-là le plus ferme Souſtien.
Il prend doncques Ioſeph, dans ſon Palais l'ameine,
Le traite, l'entretient d'vne façon humaine,
Et le voyant actif, bien-fait, judicieux,
Modeſte, vigilent, doux, humble & gracieux;
L'eſtime, le cherit, le louë, & veut encore
Que toute ſa Maiſon le careſſe & l'honore,
Qu'il en ait la conduite, & que ſous ſon pouuoir
Chacun des Siens s'y range aux regles du deuoir.
Dieu faiſoit en ſes mains proſperer toutes choſes;
Pour luy les moindres fleurs ſe trans-formoyent en roſes;
Tout conſpiroit au Monde à ſa felicité;
Et ſans la paſſion, ſans l'impudicité
Qui s'empara ſoudain de la molle Oſirie,
Eſpriſe dans le cœur auec tant de furie,
Il auroit pû dés-là ſe reputer heureux
D'auoir eu des Parens enuers luy rigoureux.

ONZIESME PARTIE.

CETTE pompeuſe Femme icy repreſentée,
Mainte laſciue œillade auoit ſur luy jettée;
Elle ne le voyoit qu'auecques des tranſports;
Le dedans tout eſmu confondoit le dehors;
On liſoit en ſon front ſon ardeur indiſcrette;
Elle n'eſſaya point de la tenir ſecrette,
Car ſi-toſt qu'à l'eſcart Ioſeph elle pût voir,
Son enuie & ſa peine elle luy fit ſçauoir.
En ſçais-tu les diſcours, dit alors la Princeſſe,
Ie les voudrois oüyr, pourſuy, rien ne me preſſe;
Ie croy qu'en la demande, eſtant ce qu'il eſtoit,
Elle rencontrera ce qu'elle meritoit.
Ie les ſçay, dit l'Hebreu, ma fidelle memoire,
M'en peut fournir encor & la honte & la gloire,
Mais certain ſentiment douteux & circonſpect,
Vouloit que je les tùſſe à ton royal Aſpect.

Toutesfois,

Toutesfois, puis qu'en tout, comme en cette rencontre,
Ma ſimple obeiſſance il faut que je te montre,
Et que ton ſeul deſir m'eſt plus qu'vn ordre exprés,
Voycy de ſes propos les termes à-peu-prés.
Objet le plus aymable, & le plus beau qui viue,
Cher Eſclaue qui rends ta Maiſtreſſe Captiue,
Faut-il que quãd mes yeux, plus clairs que l'Oeil du Iour,
D'vne viſible Voix parlent au tiens d'amour,
Que quand mes longs regards declarent à ton ame
Les ſecrets de la mienne en paroles de flame,
Tu faſſes, ô Cruel! l'aueugle à ma langueur,
Et te montres ſtupide en ta froide rigueur?
Donc, ô honte pour moy! je me verray contrainte
Par mon indigne Sort, par ton ingrate feinte,
De te dire de bouche aujourd'huy mes deſirs?
De t'inuiter moy-meſme à tes propres plaiſirs?
Au lieu qu'en la beauté qui ſur mon front éclatte,
Si mon Miroir n'eſt faux, ſi le bruit ne me flatte,
Ie deurois voir ycy, non pas toy ſeulement,
Mais les Roys à mes pieds ſouſpirer leur tourment.
Le pudique Ioſeph ſurpris de ce langage,
Où ſans terme, & ſans frein l'Impudente s'engage,
Baiſſe auſſy-toſt les yeux, ſe colore le front,
Et par les mots ſuiuans le fil en interront.

Eſt-ce pour eſprouuer ton Eſclaue fidelle
O Dame que j'ay creuë auſſy chaſte que belle,
Que ta langue ſe porte à ce libre diſcours
De flames, de langueurs, de peines, & d'amours?
Suis-je dans ta penſée en ſi mauuaiſe eſtime
Pour me pouuoir tenir capable d'vn tel crime?
Mes ſeruices, mes ſoins, mes pas & mes reſpects
Te ſont-ils captieux? t'ont-ils eſté ſuſpects?
Me crois-tu ſi perfide à cét illuſtre Maiſtre
Qui par tant de faueurs a daigné reconnaiſtre
Et mon peu de merite, & mon affection,
Releuant l'humble eſpoir de ma condition?
Ah! ne fay point ce tort à la ſincere vie
Que loin des voluptez où l'âge nous conuie,
Mon eſprit amoureux des nobles ſentimens
S'eſt tousjours proposée en tous ſes mouuemens:
Ne penſe point corrompre vn cœur incorruptible,
Qui pour le ſale feu n'a rien de ſuſceptible,
Et qui pluſtoſt cent fois éliroit le treſpas
Que de s'abandonner à d'infames appas;
Que d'offencer vn Iuge, vn Arbitre ſupréme
Dont l'immortelle Gloire eſt la Pureté meſme;
Que d'eſtre empoiſonné d'vn laſcif entretien,
Et de trahir, enfin, ſon honneur, & le tien.

A ce mot, il la quitte, elle luy veut reſpondre,
Mais de honte & d'amour ſa voix ſe ſent confondre:
Elle eſpere pourtant, ne ſe rebutte point,
Croit que ſi l'artifice aux graces elle joint,
Que ſi la patience accompagne ſes charmes,
Elle triomphera de ſes pudiques armes;
Et qu'vne humeur timide eſt la ſeule vertu
Dont pour luy reſiſter il paroiſt reueſtu.
Mais, elle eut beau prier, & beau mettre en vſage
Sa vaine affetterie à s'orner le viſage;
Elle eut beau tous les jours l'importuner de vœux,
Beau ſe parer le corps, s'agencer les cheueux,
Mignarder ſes attraits, ſes propos, & ſa bouche,
Eſſayer à percer l'œil & chaſte & farouche
De regards tantoſt vifs, & tantoſt languiſſans,
Ses efforts contre luy furent tous impuiſſans.
Vn Iour donc, ô Termuth, que pour derniere eſpreuue
Ioſeph ſeul dans ſa Chambre auec elle ſe treuue,
Elle met tout en œuure, & luy parlant tout haut,
L'entreprend, & luy liure vn furieux aſſaut.
Sa violente amour eſt vn Monſtre à deux faces;
Elle monte ſoudain des pleurs juſqu'aux menaces;
Et ſe ſeruant ainſy d'eſpines & de fleurs,
Reuient tout auſſy-toſt des menaces aux pleurs;

Selon ſes mouuemens ſa voix elle varie;
Elle l'appelle jngrat, le flatte, l'injurie,
Puis le reflatte encore, & ſouſpire, & ſe pleint,
Et change à chaque inſtant de geſtes, & de teint.
Il luy veut remontrer ſa faute nompareille,
Mais pour les ſaints diſcours elle n'a point d'oreille.
Elle branle la teſte, & s'irritant de voir
Que ni pleurs, ni ſouſpirs ne puiſſent l'eſmouuoir,
Se jette enfin à luy, prend le bord de ſa Robe;
Et comme de ſes mains en haſte il ſe deſrobe,
Comme elle reconnoiſt ſa froideur, ſon meſpris,
Son cœur auparauant de trop d'amour eſpris
S'allume & de colere & de haine & de rage,
Elle crie, elle hurle, elle montre le gage
Que Ioſeph en fuyant fut contraint de laiſſer,
Et dit à Putiphar qu'il l'a voulu forcer.
Putiphar trop credule aux rapports de ſa Fame,
S'aigrit contre Ioſeph, le tient pour vn jnfame,
Et ſans vouloir oüyr excuſe, ni raiſon,
Le fait charger de fers, & l'enuoye en Priſon.
Ioſeph, qui net & pur eſt en ſa Conſcience,
Ne dit mot, ſonge à Dieu, prend tout en patience,
Entre d'vn front ſerain dans vn Cachot affreux,
Sent vne ardeur celeſte en ce Lieu noir & creux,

Et comparant le poids de ſes cruelles chaiſnes
Aux importuns efforts, aux violentes geſnes
Dont ce lubrique Objet l'auoit perſecuté,
Dans ſa rude Priſon s'eſtime en liberté.
Mais que ne peut vn cœur qui le vray zele embraſſe?
Auprés de ſon Geolier il trouua bien-toſt grace;
Le Grand, le Trois-fois-Saint, le Dieu que nous ſeruons,
L'Eſprit qui nous a faits, & par qui nous viuons,
Suſcita dans cette ame ignoble & rigoureuſe
Vne compaſſion courtoiſe & genereuſe,
Ioſeph fut mieux traité, du Cachot il ſortit,
Et mille autres faueurs l'autre luy departit.
Quelques Soleils aprés, ſuiuant la Loy du Change,
Il aduint à la Cour, par vn reuers eſtrange,
Que le grand Eſchançon, & le grand Panetier;
Pour quelque erreur commiſe en leur noble Meſtier,
Ou pour quelqu'autre Cauſe au Vulgaire inconnuë,
Virent tonner ſur eux vne effroyable Nuë,
Tomberent en diſgrace, & furent enuoyez
En cette obſcure Chartre à demy foudroyez.
Vn matin que Ioſeph, d'vne ſainte couſtume,
Alloit des Priſonniers adoucir l'amertume,
Et que par ſes diſcours, par ſes bons traitemens
Il flatoit leurs ennuis, & charmoit leurs tourmens,

Voyant en ces deux-là quelque nouuelle peine,
Et taſchant d'en ſçauoir l'origine certaine,
Il apprit à la fin que des Songes douteux
Rengregeoyent de leur Sort l'eſtat calamiteux.
Chers Amis, leur dit-il, faittes m'en l'ouuerture,
Donnez-m'en à l'oreille vne exacte peinture;
Et s'ils viennent d'Enhaut, s'ils ont rien de diuin,
I'eſpere en l'Immortel d'en eſtre le Deuin.
Frere, dit l'Eſchançon, à voix douce & poſée,
Vne Souche de Vigne en trois ſeps diuiſée
S'eſt à mes yeux fermez offerte cette Nuit,
I'en ay ſenty la fleur, j'en ay cueilly le fruit,
Et de ma propre main, à mon Prince loyale,
I'en ay fait diſtiler dans ſa Couppe royale
Les filets rougiſſans d'vne aymable Liqueur
Que ſes doigts, de mes doigts ont priſe de bon cœur.
Chaſſe, luy dit Ioſeph, le ſoucy qui t'oppreſſe,
Et prepare ta bouche à des chants d'allegreſſe;
Les trois Seps expliquez repreſentent trois Iours,
Dans leſquels ta diſgrace acheuera ſon cours.
Mais, ſi mon amitié ne t'eſt point importune,
Qu'il te ſouuienne au moins en ta haute fortune
D'vn miſerable Hebreu qui combien qu'Innocent,
Icy, d'vn Criminel l'injuſte peine ſent.

Soudain dans vne joye & viſible & ſecrette,
L'Eſchançon embraſſa le fidelle Interprete;
Et le grand Panetier, flaté d'vn vain eſpoir,
Dépeignit en ces mots vn Songe & triſte & noir.
Dans l'horrible chagrin dont la ſolicitude
Ne me laiſſe dormir qu'auec inquietude,
I'ay creû que cette Nuit, Nuit cruelle à mes vœux,
Trois Paniers l'vn ſur l'autre affaiſſoyent mes cheueux;
Les deux premiers de Pains, le plus haut de Viandes
Telles que l'on en ſert ſur les Tables friandes,
Eſtoient, me ſembloit-il, comblez juſques aux bords,
Et des Oyſeaux gloutons eſprouuoyent les efforts.
Ils m'importunoyent l'œil, ils me bleſſoyent l'oreille,
Ils raudoyent à-l'entour, d'vne ardeur nompareille,
Venoyent fondre deſſus, & pour s'en aſſouuir
De leur bec deuorant me ſembloyent les rauir.
Il me deſplaiſt, Amy, dit Ioſeph preſqu'en larmes,
De donner à ton cœur de ſi dures alarmes;
Mais il faut que tout cede au Deſtin ſouuerain,
Dont les fermes decrets ſont grauez en Airain.
Dans trois jours tu mourras d'vne Mort violente,
Et ſous vn triſte bois ta charongne branlante
Seruira de paſture aux funeſtes Corbeaux,
Qui des Suppliciez ſont les aſpres tombeaux.

Ainſy parla Ioſeph à ce malheureux Homme,
Qui dans ce Tableau meſme en regrets ſe conſomme:
Ainſy vit-on alors, dans le terme préfis,
La grace & la rigueur s'exercer à Memphis:
Car le Prince du Nil, en ſa Feſte natale,
Feſte pour l'vn heureuſe, & pour l'autre fatale,
Voulut qu'à l'Eſchançon l'Office fuſt rendu;
Et que le Panetier en l'Air fuſt ſuſpendu.
Toutesfois cét Ingrat rayant de ſa memoire
Celuy qui du beau Songe auoit predit la gloire,
Ne s'en reſſouuint plus, & ſa proſperité
En offuſqua d'orgueil la claire verité:
Il oublia Ioſeph, ô choſe inconceuable!
Ioſeph à qui ſon ame eſtoit ſi redeuable;
Et ce noble Interprete en ſa longue Priſon
Vit encore deux fois r'ajeunir la Saiſon.
Au bout de ces deux Ans, ou pluſtoſt de ſes peines,
Il aduint qu'au Palais mille frayeurs ſoudaines,
Pour des Songes nouueaux, dont chacun fut ſurpris,
Du Prince Egiptien troublerent les eſprits.
En vain il eut recours aux plus celebres Mages,
Nul œil n'en ſceut percer les obſcures Images;
Et ſans fin, cependant, ces Spectres de vapeur
Agrandiſſoyent en luy le Spectre de la Peur.

A ce coup l'Eſchançon, ſe reprochant ſa faute,
Luy parla de Ioſeph en voix ardente & haute,
Publia ſa vertu, fit le diſcours entier
Du bien à luy predit, du mal au Panetier,
Et le comblant ſoudain & d'aiſe & de merueille,
Par l'eſpoir dont ſa bouche aſſura ſon oreille,
Fut à la Priſon meſme auſſy-toſt deſpeſché
Pour faire reſplendir ce bel Aſtre caché;
Il heurte, il entre, il cherche, il l'aborde; il s'accuſe,
Il veut que de ſes biens à ſon plaiſir il vſe,
Et l'ayant reueſtu d'vn habit ſomptueux
L'expoſe en diligence à l'Oeil majeſtueux.
Le graue Pharaon, d'vne aymable nature,
Admire ſon maintien, ſa beauté, ſa ſtature,
L'appelle à ſoy, l'eſtime, & dit en ces propos
Ce qu'il auoit creu voir au milieu du repos.
Sur le point que la Nuit, l'Horreur & le Silence
Preſſentent du Matin la viue turbulence,
Et qu'aux proches rayons du grand Aſtre vermeil
L'Ombre paſlit de crainte, auecques le Sommeil,
Ie croyois en dormant fouler vn beau Riuage
Qui paroiſſoit plus doux, plus il eſtoit ſauuage,
Quand d'vn Fleuue inconnu, mais clair & ſpacieux,
Et planté des deux bords d'Arbres delicieux,

Mon œil a veu ſortir ſept Geniſſes ſuperbes,
Dont les corps teſmoignans l'abondance des herbes,
S'embloyent eſtre ſi gras, ſi polis & ſi frais,
Que celuy d'Iſis meſme euſt paru laid aüprés.
Mais, ô triſte ſujet de l'effroy qui me dure!
A-peine je les vy ſur l'eſpaiſſe verdure
Brouter à-langue-torſe & le treffle naiſſant,
Et les tendres rameaux d'vn buiſſon fleuriſſant;
Que ſept autres en ſuitte, horribles, décharnées,
Le poil dreſſé de faim, les teſtes écornées,
Le pié douteux & foible, & l'œil ſombre & hagard,
D'où partoit la fureur d'vn auide regard,
Sortans de la meſme Onde aprés elles tirerent,
Les vindrent aſſaillir, enfin les deuorerent,
Et pour vn tel repas ne ſe remplirent point,
Ni ne firent pareſtre vn meilleur embonpoint.
Leur approche funeſte, & leur hideuſe veuë,
Ont causé qu'en ſurſaut, & l'ame toute eſmeuë,
I'ay rompu mon ſommeil, j'ay crié, j'ay fremy;
Et me ſuis toutesfois auſſy-toſt r'endormy:
Mais, ſoit qu'imbu d'horreur, ſoit que ma fantaiſie
Des troubles du paſſé fuſt encore ſaiſie,
Le merueilleux aſpect d'vne autre Viſion
A redoublé ma crainte & ma confuſion.

Sept Eſpys beaux & pleins, en rond penchant leurs teſtes
Comme quand à ſcier les Faucilles ſont preſtes,
Sembloyent ſur vn tuyau d'où naiſſoit leur treſor,
Preſenter à mes yeux vne Couronne d'or,
Qui brillant au Soleil ſous vn Vent agreable
Noirciſſoit le gueret d'vne ombre variable,
Et montroit en ſa meure & fertile beauté
Le plus riche ornement dont ſe pare l'Eſté.
I'en contemplois l'éclat, j'en admirois la gloire,
Lors que d'vne autre tige & maigre & ſeche & noire,
Sept Eſpys langoureux, vuides & deſolez,
Sept Auortons des Champs, tous fleſtris, tous haſlez,
Tels qu'on voit ceux que frappe vne brûlante haleine,
Ou ceux qu'vn trait de Foudre a couchez ſur la Plaine,
A ce qu'il m'a ſemblé, proche d'eux ſont ſortis,
Leur ont liuré la guerre, & les ont engloutis.
Là, j'ay finy mon Songe, & mon ſommeil enſemble;
Sans me rien palier dy moy ce qu'il t'en ſemble;
Car de tous mes Deuins & l'Art, & le Sçauoir
Y demeurent vaincus, & n'y peuuent rien voir.
Alors, d'vne façon graue, noble & diſcrete,
A ton puiſſant Ayeul le fameux Interprete
Reſpondit de la ſorte; O grand & ſage Roy
L'Eternel a ſoucy de ton Peuple & de toy:

Par ces deux Viſions ſa Bonté te declare
Vne Choſe prochaine & merueilleuſe & rare;
Afin que de bonne heure, inſtruit de l'Auenir,
A d'infaillibles maux tu puiſſes ſubuenir.
Sept Ans feconds en biens (il veut que tu le ſaches)
Te ſont ſignifiez par les ſept belles Vaches,
Et par les ſept Eſpys dont pour s'expliquer mieux
Il a charmé ton ame, & resjoüy tes yeux.
Mais aprés ce temps-là, ſon Ire determine
D'affliger les Humains de ſept Ans de famine:
C'eſt ce que t'ont predit les funeſtes Objets,
Et voycy mes conſeils au bien de tes Subjets.
Durant ce Temps heureux que promet l'Abondance,
Choiſy quelque Homme inſigne, & remply de prudence,
Qui ſerrant la Recolte en tes vaſtes Greniers
Faſſe des premiers Ans le ſecours des derniers:
Qu'il en reſerue au moins la cinquieſme partie;
Ainſy ſera de faim l'Egipte garantie;
Ainſy quand tes Voiſins ſa rage eſprouueront,
Tes Peuples ſous tes Clefs leur Salut trouueront.
Cét Aduis au Monarque eut le bonheur de plaire;
Vne joye & ſubite & rougiſſante & claire,
En monta ſur ſon front, & tous les Spectateurs
Furent du grand Ioſeph autant d'Approbateurs.

Où pourrions-nous trouuer, leur dit lors ce bon Prince,
Où rencontreroit-on, non dans vne Prouince,
Mais en tout ce qu'eſchauffe & dore le Soleil,
Vn Homme, en ſuffiſance à ceſtuy-cy pareil?
Vn qui de noſtre bien nous puiſſe mieux inſtruire?
Vn qui dans noſtre mal nous puiſſe mieux conduire?
Que ce noble Eſtranger, pouſſé d'vn mouuement
En qui l'Eſprit d'vn Dieu brille ſi viuement?
Et regardant ſoudain l'Interprete admirable,
Puis, continüa-t'il, que le Ciel fauorable,
Daignant par ton moyen me tirer de ſoucy
Te montre & la bleſſure, & le remede auſſy,
A quel autre qu'à toy, ſans vne erreur extreme,
Sans frauder ta Vertu qui vaut vn Diadême,
Pourroy-je confier cette Charge d'honneur
D'où ſelon tes propos deſpend noſtre bonheur?
Tu la merites ſeul, à toy ſeul je la donne;
Fay ce que tu voudras, agy, diſpoſe, ordonne,
Ie conſens que l'Egypte obeiſſe à tes Loix,
Ie veux que ma Maiſon reconnoiſſe ta Voix,
Que ſans toy rien ne branle en tout ce vaſte Empire,
Que chacun t'y reuere, à ta gloire y conſpire,
Et qu'en fin ta grandeur éclatte tellement
Que je luiſe ſur toy du Troſne ſeulement.

Là-dessus, il se léue, & pour faueur insigne,
Pour plus l'authoriser comme l'en jugeant digne,
Tire d'vn de ses doigts son Anneau precieux,
S'approche de Ioseph, & d'vn front gracieux
En honore les siens, qui trembloyent, non de crainte,
Mais d'vne humilité dans sa belle ame emprainte;
D'vn long Habit royal fait reuestir son corps;
L'enrichit d'vn Colier honneur de ses tresors;
Puis sur le second Char triomphant & superbe,
Dont il alloit parfois presser l'esmail de l'herbe,
Commande qu'on le montre aux yeux de la Cité,
Et qu'au bruit d'vn Heraut tout le Peuple excité,
Apprenant sa vertu, sa gloire, & le beau titre
Qui l'esleuoit au rang de souuerain Arbitre,
Deuant luy se prosterne, & par-là fasse voir
Les justes sentimens d'vn fidelle deuoir.
Voilà, grande Princesse, en quel estat supréme
Ioseph fut esleué par l'Infortune mesme;
Voila comme en vn Char quatre nobles Cheuaux
Le firent triompher aprés tant de trauaux:
C'est ce que tu vois peint sur cette Toile antique;
I'y remarque par tout les charmes de l'Optique;
Et l'on diroit encor que les hennissemens
Y prouoquent Memphis aux applaudissemens.

L'Abondance arriua comme il l'auoit preſcrite ;
Elle eſt en ce Tableau naïuement deſcrite :
La Sterilité vint, vne ſeche langueur
Aſſoupit des Guerets la recente vigueur :
En vain le fer aigu ſillonna la Campagne ;
La Famine, & la Mort, ſon affreuſe Compagne,
Deſolerent la Terre, & ſes vtiles dons
Se virent eſtouffez ſous l'horreur des Chardons.
Le Nil preſqu'alteré, parmy ſes Ondes mornes,
N'ayant pas le pouuoir d'outre-paſſer ſes bornes,
N'arroſoit plus la Plaine, & la voyoit perir
Sans que dans ſa miſere il la puſt ſecourir.
En cette Occaſion funeſte & lamentable
Parut du grand Ioſeph le conſeil profitable ;
Son eſpargne & ſon ſoin ſe firent admirer ;
Sa prudence empeſcha l'Egypte d'expirer :
Car contre les malheurs de la Terre infeconde,
Les Magazins royaux s'ouurant à tout le Monde,
Conſolerent le Peuple en ſon aduerſité,
Et ſouſtindrent les coups de la Neceſſité.
Ainſy le graue Amram ayant auec merueille
Satisfait de Termuth le deſir & l'oreille,
Mit fin à ſon diſcours, & ſortant de ce Lieu
Se vit par cette Belle honorer d'vn adieu.

Voilà donc quels Objets l'auoyent entretenuë
Iuſqu'à ce que du Soir la freſcheur fuſt venuë,
Et que l'heure du Bain, qui s'approchoit alors,
L'appelaſt ſur le Nil dont elle aymoit les bords.
Noble Fille du Ciel, chere & diuine Muſe
Qui loin de ce Parnaſſe où le Monde s'amuſe,
Du ſacré Mont d'Horeb frequentes les ſommets,
Et de ſes Antres ſaints le Sentier me permets;
Daigne me laiſſer boire en l'immortelle Source
Qui de ſes beaux Rochers prend à regret ſa courſe,
Et fay qu'en cét endroit ce raffraiſchiſſement
Soit de ma viue ardeur le vif accroiſſement:
I'ay chanté de Termuth la Demeure & la Vie;
Faiſons-la promener, le Temps nous y conuie,
Moyſe nous r'appelle, & le Flambeau du Iour
A déja fait ſur luy la pluſpart de ſon tour.
Si-toſt que la Princeſſe eut veu l'heure arriuée
Que pour joüir des Champs elle auoit reſeruée,
De ſon intention ſon Monde elle auertit,
Et par vn beau Iardin de ce beau Lieu ſortit.
Vne démarche auguſte, vne pompe modeſte
Ornoit ſa Majeſté d'vn certain air celeſte;
L'habit en eſtoit graue, & l'obſcure couleur
En diſoit clairement la ſecrette douleur.

Mais

Mais malgré les efforts de la melancolie
Où ſon ame royale eſtoit enſeuelie,
Malgré ſes triſtes ſoins, elle ne laiſſoit pas
De rauir tous les cœurs auec ſes doux appas.
Cent Viſages diuins brilloyent à-l'entour d'elle,
Cent Vierges aux beaux yeux, qui ſuiuant ce Modelle
De ſageſſe, d'honneur, de grace & de vertu,
Se deſtournoyent du Vice à leurs pieds abbattu.
Maint Eunuque ridé, ſous mainte halebarde,
Seruoit à cette Trouppe & de luſtre & de Garde;
Et maint Eſclaue noir, pourueu d'Arc & de traits,
En rehauſſoit encor les pudiques attraits.
La Nimphe eſtant montée en vn grand Char d'yuoire
Qu'elle ſeule combloit de ſplendeur & de gloire,
Trois Licornes de front, admirables à l'œil,
Foulant à bonds legers, dans l'aiſe & dans l'orgueil,
Les riches ornemens dont la ſuperbe Flore
Eſmaille & rajeunit Cybele qui l'adore,
L'emportent vers le Nil, maſchant l'or de leur frein,
Au digne & beau milieu du magnifique Train.
Ces Animaux captifs, mais joyeux de leurs chaiſnes,
Auoyent vne Amazone à gouuerner leurs reſnes,
Ils desfioyent les Airs, & d'vn œil enflamé
Sembloyent pour le Combat auoir le front armé:

On auroit dit au moins, qu'en leur noble insolence
Ils vouloyent rompre-en-lice auec leur fiere Lance;
Et jamais toutesfois, leur courage benin
N'en montroit la vertu que contre le venin.
Vn Prince qui regnoit en l'ardente Contrée
Que borne à l'Orient le grand Golphe-Erythrée,
Où virent les Hebreux tant d'Ennemis noyez,
Les auoit pour tribut à l'Egipte enuoyez.
Ils passoyent en blancheur le lustre de la nége,
Il n'est point de Coursier plus adroit au manége
Qu'ils l'estoyent quand la Vierge experte à les donter,
Sous sa jambe & sa main les vouloit agiter.
Le royal Appareil qui le Char accompagne,
En diuerses façons mesure la Campagne;
L'vn, fait caprioler vn Barbe genereux
Dont est, selon le bruit, vn Lutin amoureux,
Qui d'vn soin assidu toutes les Nuits le pense,
Qui luy tresse le crin, de riches nœus l'agence,
Et fantasque & jaloux, ne voudroit pas souffrir
Qu'à ce trauail aymé nul homme vinst s'offrir:
L'autre, charge le col d'vn Dromadaire enorme,
L'autre, d'vne Giraffe, en-vn, belle & difforme,
Preße le dos de Tigre, & l'autre en s'eschauffant
Irrite la lenteur d'vn robuste Elephant.

Vne branche du Nil, auec art ménagée,
Et d'Arbres immortels en tout temps ombragée,
Iſole vne Prairie, où les plus rares ſleurs
Faiſant briller l'eſmail des plus viues couleurs,
Preſentent aux regards, ſur la beauté de l'herbe,
Tout ce qu'ont nos Iardins d'exquis & de ſuperbe,
Et ſemblent chaque ſoir ſe deſrober aux yeux
Afin d'aller reluire entre celles des Cieux.
Ce Prodige éclatant venu d'obſcure race,
Cét honneur des boucquets, qui ſeul change de face
Parmy tous les treſors qu'on voit s'eſpanoüyr,
Et dont le teint diuers peut l'Air meſme eſbloüyr,
La Tulipe ſans prix, bizarre & merueilleuſe,
Y faiſoit admirer ſa richeſſe orgueilleuſe:
La gentille Anémone au luſtre diapré,
Où d'vn ſang pur & doux le lait eſt empourpré;
Et l'Oeillet, & la Roſe, y montroyent leur peinture
Par la profuſion de la ſeule Nature;
Et de mille autres ſleurs les charmes innocens
Y donnoyent au Soleil leur baume & leur encens.
Le long & droit Canal que ce beau Pré renferme
S'ornoit de deux beaux Ponts, qui de la terre-ferme
Abboutiſſoyent à l'Iſle, & l'Art y faiſoit voir
Des plus rares Ouuriers l'induſtrieux Sçauoir.

Là, les vieux Roys d'Egipte, & ſes plus nobles Mages
Sembloyent par le cizeau reuiure en leurs Images;
Chaque Arche en portoit vne, & ces Marbres leuez
Fouloyent d'vn pié vainqueur cent Geſtes acheuez.
Là, pour le ſoin du corps, pour garantir ce Fleuue
Du Reptile cruel qui dans ſes eaux ſe treuue,
Douze Grilles de fer, aux pointes de harpons,
Remparoyent ſeurement les Arches des deux Ponts:
Auec meſme induſtrie, & pour la meſme choſe,
D'vn & d'autre coſté cette Onde eſtoit encloſe:
Deux longs rangs de barreaux, faits du premier Metal,
Sur des Murs de Porphire en gardoyent le criſtal:
Entre ces barreaux d'or, cent Piliers magnifiques,
Sous des Vaſes de Iaſpe ornez d'hyeroglifiques,
De diſtance en diſtance arreſtoyent les regars,
Et d'vn Albâtre pur, luiſoyent de toutes parts.

DOVZIESME PARTIE.

AV bord delicieux de l'Onde fortunée
Qui pour eſtre plus libre eſtoit empriſonnée,
Qui ſeule auoit l'honneur, aux doux Mois reuenus,
De voir d'vn noble corps les chaſtes membres nus,
Finiſſoit vne Route en beautez incroyable,
Vn Berceau naturel, ſombrement agreable;
Par ce digne Sentier la Nimphe s'y rendit,
Et pour aller au Bain, de ſon Char deſcendit.
Telle, que le Pinceau fabuleux & prophane
Dépeint auprés de l'Onde vne belle Diane,
Quand au retour des Bois où ſes pas menſongers
Suiuent les pas craintifs des Animaux legers,
Elle s'en vient noyer ſa chaleur & ſa peine
Dans l'humide plaiſir d'vne claire Fontaine,
Et veut qu'en meſme temps toutes les Vierges-Sœurs
Plongent leur laſſitude en ſes freſches douceurs:

Telle, apparut la Nimphe auecques ſes Pucelles;
Mais c'eſtoit vne flame entre des eſtincelles;
Son allure, ſes yeux, ſa taille & ſon aſpect
Influoyent dans le ſein l'amour & le reſpect:
Sur la Riue ſuperbe elle fut la premiere;
Et jamais le Soleil, le Roy de la Lumiere
Lors qu'il ſort de la Mer ſi beau ne ſe montra:
Que cette Reine fit lors qu'en l'Onde elle entra.
Cent doigts polis & blancs l'auoyent deshabillée
Sous l'obſcure eſpaiſſeur de la verte Fueillée,
Où, bien loin de ſa Suitte, vn Pauillon tendu
En rendoit le ſpectacle aux Hommes deffendu.
Ses beaux pieds, tout-enſemle; & hardis & timides,
S'abbaiſſent dans le Fleuue entre deux Piramides
Qui ſemblent s'eſleuer pour dire au Firmament
Leur fortune, leur gloire, & leur contentement:
Vn precieux Degré, fait de Nacre & d'Agathe,
N'eut pas ſi-toſt ſenty ſa plante delicate
Qu'il redoubla ſon luſtre, & par ce vif honneur
Prouua de ſes baiſers l'indicible bonheur.
Mais quelque excés d'appas que je me puiſſe feindre,
A ſa deſcription je ne ſçaurois atteindre:
Car l'innocente Honte, & la Pudicité
Couuroyent d'vn Voile ſaint ſa belle nudité.

Seulement à ma plume il eſt permis de dire
Que le Nil la receût, qu'vn aymable Zephire
Deſnoüant de ſon chef le mobile treſor,
Sembloit faire deſcendre vn noble ruiſſeau d'or
Sur le flüide argent des flamboyantes Ondes
Où brilloyent à l'enuy ſes graces vagabondes;
Et que l'Aſtre du Iour la prit en meſme inſtant
Pour de l'Yuoire ſouple, & du Marbre flotant.
D'abord, de la fraiſcheur elle eſt vn peu tranſie;
Mais la fraiſcheur enfin luy ſemblant adoucie,
Elle auance le pié douteux & retenu
Sur vn ſable mollet, inſenſible & menu,
Sa taille ſe deſrobe, elle entre, elle ſe plonge,
Elle ſe laiſſe aller, s'abandonne, s'allonge,
Nage, eſbranle les flots, & les flots agitez
Petillent d'allegreſſe autour de ſes beautez.
Ceux que de ſon chemin ſes jeunes bras eſcartent,
Auec vn doux regret de ſes bras ſe departent;
Et comme s'ils ſentoyent quelque affront rigoureux
Montrent par leurs boüillons leur deſpit amoureux;
Ceux que ſon pié mignard, ſecouſſe-aprés-ſecouſſe,
D'vne agile façon tout de meſme repouſſe,
S'eſmeuuent tout de meſme, & n'oſant eſcumer,
Dedans leur propre ſein taſchent de s'abiſmer.

Cependant, autour d'elle vn beau nombre de Filles,
En ce bel exercice, adroites & gentilles,
Deſploye au gré de l'œil cent mouuemens diuers,
Sillonnant le Canal de long & de trauers.
Icy, l'vne ſe dreſſe, & le Fleuue re-ſonde;
Là, l'autre s'oſte à l'Air pour ſe donner à l'Onde,
Submerge en s'eſgayant ſes roſes & ſes lys,
Fait voir au fond de l'Eau des feux enſeuelis,
D'vn criſtal pur & mol ſe couronne & ſe voile,
Et rehauſſant enfin, & l'vne & l'autre Eſtoile
Qui perçoyent viuement le liquide bandeau,
Redonne à l'Air ſes feux, & les tire de l'Eau.
Celle-cy, tout-debout, rit, chante & ſe promeine;
Celle-là, prés du bord, reſue & reprend haleine;
Et comme elle medite, vne autre, front-à-front,
De ſes doigts enjoüez, la moüille, & l'interront.
Enfin, de ces plaiſirs la Nimphe ſatisfaite,
Abandonne les Flots, commande la retraite,
Refoule du Canal le ſuperbe Eſcalier,
S'y voit luire en paſſant de pilier en pilier,
En rehauſſe la pompe & la magnificence;
Puis rendant ces Objets triſtes de ſon abſence
Va ſous le Pauillon s'enueloper ſoudain,
Et faire boire aux draps les reliques du bain.

O que l'on eſſuya de richeſſes fonduës!
On euſt dit à les voir ſur ſa gorge eſpanduës
Que de ce double Mont, contraint à pantheler,
La neige ſe vouluſt en perles diſtiler.
Tandis qu'elle s'habille, & qu'on remet en ordre
L'or de ſa cheuelure, où l'yuoire oſe mordre,
La belliqueuſe Vierge, à l'œil eſtincelant,
Amene auecques bruit le beau Troſne roulant.
Elle monta deſſus, ſi-toſt qu'elle fut preſte,
Et vers le Lit du Nil luy faiſant tourner-teſte
Va paſſer en ces bords ce qui reſtoit du Iour,
Et repaiſtre ſes yeux des charmes d'alentour.
Vne ſuitte de Chars que ſes Filles rempliſſent,
Foulant le verd honneur dont les Champs ſe tapiſſent
Se promene aprés elle, & ſes Mores armez
Piquent à l'enuiron leurs Cheuaux emplumez.
Or comme cette Trouppe eſtoit tousjours pourueuë
Des choſes qui plaiſoyent à ſa royale veuë,
Celuy qui de la Chaſſe auoit le noble ſoin
Marchant au front de tous, vn Aigle ſur le poin,
Luy fit bien-toſt gouſter dans vne ample Prairie
Les plaiſirs qu'aux regars donne la Volerie;
Vn Vautour effroyable en fournit le ſujet,
Et de ce Paſſe-temps fut le fatal Objet.

Ce Monſtre carnacier, eſtoit le Vautour meſme
Qui mettant la Pucelle en vne peine extreme
Auoit d'vn œil auide eſpié ſur les Eaux
L'Enfant qui repoſoit au milieu des roſeaux;
Et qui l'ayant d'abord pris pour eſtre ſans vie
S'eſtoit mis en effet d'en ſouler ſon enuie,
Mais, dont les Protecteurs & ſaints & vigilents
Venoyent de repouſſer les efforts inſolents.
Dés-que l'Aigle royal eut deſcouuert la Proye
Son grand cœur fut eſmù d'vne boüillante joye,
Il partit de la main, & plus pront qu'vn éclair
S'eſlança d'vn long vol juſqu'au plus haut de l'Air;
Il entre dans la Nuë, il en ſort comme vn Foudre
Qui du flanc maternel l'enceinte oſe découdre
Pour choquer le ſommet d'vn vieux Roc eſleué
Dont l'inuincible orgueil l'irrite, & l'a braué:
Le Vautour furieux s'appreſte à la deffence,
L'Aigle noble & hardy ſe prepare à l'offence,
Et l'vn & l'autre Oyſeau, pour ſes forces montrer,
Fait vne bruſque pointe, & ſe vient rencontrer
Auec la meſme ardeur, & les meſmes coleres
Que ſur vn Champ naual deux rapides Galeres
Prouë-à-prouë en ramant viennent s'entr'inueſtir,
Et ſe faire à l'abord, l'vne à l'autre ſentir.

Ils ſe prennent ſoudain, & ſoudain ils ſe laiſſent,
Ils ſe hauſſent tantoſt, puis tantoſt ils s'abbaiſſent,
L'vn gagne le deſſus, l'autre en rond ſe debat,
Et tous deux animez s'acharnent au Combat.
Déja bec-contre-bec, & ſerre-contre-ſerre,
Ils taſchent de finir cette mortelle guerre;
Déja l'aſpre Vautour, ſous l'Aigle qui l'eſtreint,
De douleur & de rage à crier eſt contraint;
Déja le ſang en pleut, ſon Vainqueur le ſecouë;
Et tandis que le Vent, de leurs plumes ſe jouë,
Tandis qu'ils ſont en l'Air vn Combat ſi cruel,
Leurs Ombres ſur le Pré ſont vn autre Duel.
Le Vautour à la fin, de l'Ennemy s'échappe;
Mais en moins d'vn clin d'œil l'Ennemy le r'attrappe;
Il le heurte, il le bourre, il le méne-battant
Iuſques où ſe voyoit le cher Berceau flottant;
Et comme pour punir l'inſatiable audace
Qui l'auoit fait rauder autour de cette place;
Le re-chocque, le preſſe, & par vn vif effort
L'accable contre terre, & luy donne la mort.
Termuth ſuiuant de l'œil l'ondoyante Volée
Par le vouloir diuin en ces bords appelée,
Galoppe & roule aprés, ſur le Char glorieux
Et trouue heureuſement l'Aigle victorieux,

L'Aigle qui ſur la Proye, auec l'vne & l'autre aile
La rebatant encore, & s'irritant contre elle,
Semble ne croire pas en triompher aſſez
S'il n'en voit les boyaux eſtendus & percez.
Alors du Roy des Roys les fidelles Miniſtres
Qui de tant d'accidents eſtranges & ſiniſtres,
Auoyent ſauué Moyſe, & de leurs dignes mains
Deſtruit en ſa faueur tant d'Objets inhumains,
Voyant, par cette Reine, auſſi-toſt reconnuë,
De ſon illuſtre Sort la grande heure venuë;
Et ſachant ce qu'au Ciel l'auguſte Eternité
Dans ſon Liure de Gloire en auoit arreſté;
Pour l'expoſer aux yeux, la Nacelle dégagent
Des joncs & des roſeaux qui l'ornent & l'ombragent,
En rompent les liens, & d'vn élancement
Où l'effort de leur bras s'imprime doucement,
La pouſſent dans le cours, la font gliſſer ſur l'Onde,
En ſurprennent la Nimphe en charmes ſans ſeconde,
Et la comblant ſoudain d'amour & de plaiſir,
D'en poſſeder l'honneur luy donnent le deſir. (peſte,
L'Homme aſſis dans vn Bois, qui verroit, ſans tem-
Vn Arbre tout-à-coup treſbucher ſur ſa teſte;
Ou qui rencontreroit ſous ſes tranquiles pas
Vn affreux Bazilic enflé de cent treſpas,

Dont les ardents regars, tenant lieu de morſures,
Luy feroyent par les ſiens de profondes bleſſures;
En ce cruel inſtant auroit bien moins d'horreur,
Seroit bien moins ſaiſy de crainte & de terreur,
Que ne le fut Marie, en ſon ame eſtonnée,
De voir prés du Berceau la Trouppe inopinée,
De le voir s'eſchapper du bel Azile vert,
Et de le voir enfin à tant d'yeux deſcouuert.
Elle eſtoit ſur la Plaine, & le Berger fidelle
Auecques Mérary diſcourant auprés d'elle,
Venoit, de ſa Muzette, au doux & nobles tons,
Eſgayer ſes Brebis, & charmer ſes Moutons;
Quand la Nimphe royale, ayant jetté la veuë
Sur l'Objet incertain dont elle eſtoit eſmeuë,
Voulut qu'on fendiſt l'Onde, & que d'vn pront effort
Vers le lonc on nageaſt pour l'amener à-bort.
L'adroit & ſin Chaſſeur qui dans vn lieu ruſtique
Suit le long d'vn Marais le Gibier aquatique,
Et qui ſous l'aſpre coup du tonnerre inuenté
A veu, non ſans plaiſir, le ſaut eſpouuenté
Que de la riue en l'Eau fait le rauque Reptile
Dés-que du bacinet ſort la flame ſubtile,
Sous qui le bruſque Chien, mù d'vn autre ſoucy,
Vers l'Oyſeau vif ou mort ſe precipite auſſy:

Peut ſeul ſe figurer, par la ſimilitude,
De quel air, de quel ſoin, de quelle prontitude,
Sous l'Ordre de la Voix, au ſecourable accent,
On ſaute aprés l'Eſquif du Nocher innocent.
Mais, dans la viue ardeur dont la Trouppe eſt épriſe
Il n'en va pas pour-vn à la belle Entrepriſe;
Beaucoup déja tout-nus ont le meſme deſſein,
Et déja l'Onde calme eſcume ſous leur ſein:
Ie les voy deux-à-deux, trois-à-trois, quatre-à-quatre,
Comme en vn Ieu de prix, ſembler entr'eux debatre,
Sous l'eſpoir d'vn beau gain, à qui ſe paſſera,
Et du But fugitif la palme enléuera:
En la Paleſtre d'eau, plats ſur le ventre ils gliſſent,
Leurs mains deuiennent pieds, leurs bras égaux ſe pliſ-
Font leur tour en dedans, d'vn art agile & pront, (ſent,
Puis lancez en dehors ſe r'amenent en rond;
Leurs jambes à l'enuy renuerſant la Carriere,
Pour aller en auant ſe jettent en arriere;
Et par l'eſprit venteux dans leur poumon enclos,
En bouffant, de leur jouë ils repouſſent les flots.
Mais, mon œil, entre tous, remarque vn jeune Eſclaue
Qui venu du Pays que l'Eau-vermeille laue,
De ſon corps tenebreux offrant-à-nu le teint,
Sembleroit vn Charbon que l'Onde auroit eſteint,

Si dans l'ardeur qu'il montre à deuancer la Trouppe
Qui pour ſuiure l'Enfant le Champ liquide couppe,
Il n'eſtoit pluſtoſt pris, tant il eſt diligent,
Pour quelque Dard d'ébene en ce chemin d'argent.
Auſſy nage-t'il moins deuant tous, qu'il ne vole:
Auſſy par ſa vigueur, de la chere Gondole
A-t'il l'honneur d'atteindre & d'arreſter le cours,
Et d'eſtre l'Inſtrument d'vn ſi rare ſecours.
Que je trouue, ô grand Dieu, cette Auanture eſtrange!
L'Image d'vn Demon ſauue celle d'vn Ange;
Et de ce Monſtre humain & ſi noir & ſi laid,
Le bras d'encre eſt propice à des membres de lait.
Quand il voguoit ainſy ſur la coulante Plaine
Tous les Vents ſuſpendus retenoyent leur haleine:
Ou s'ils ſouffloyent vn peu, c'eſt que l'oyant gemir
Ils le vouloyent bercer afin de l'endormir.
Dés-que l'illuſtre Nimphe eut contemplé ſes charmes,
Qu'elle entendit ſa voix, qu'elle apperceût ſes larmes,
Vne viue, vne triſte & pronte eſmotion
Faite d'eſtonnement, & de compaſſion,
Tira de ſes beaux yeux deux torrens pitoyables,
Fit dans ſon chaſte ſein des effets incroyables,
Et ce premier effort ſuiuy d'vn doux progrés
Diſpoſa ſa noble ame à laſcher ces regrets.

Ah! que le bon Amram, à la fin des merueilles
Dont il a ſatisfait nagueres mes oreilles,
Auroit eu de raiſon de me repreſenter
Les rigueurs dont on vſe à les perſecuter!
Sans doute, cette aymable & tendre Creature,
Ce Threſor qui ſur l'Onde erroit à l'auanture,
Eſprouue l'aſpreté du trop cruel Edit;
Son geſte me le montre, & ſon œil me le dit:
Quelque Femme d'Hebreu, quelque chetiue Mere,
N'ayant pas le courage, en ſa douleur amere,
De le meurtrir de coups, de l'eſteindre au berceau,
Aura mis tout ſon Bien dans ce freſle Vaiſſeau:
Et peut-eſtre qu'à l'heure, horriblement touchée
De s'eſtre ainſy ſoy-meſme à ſoy-meſme arrachée,
La pauure Malheureuſe aprés luy ſe jettant
Aura fait voir l'excés d'vn crime repentant.
Mais, qu'elle ſoit, ou non, au rang des Ombres vaines
Qui reſſentent Là-bas des plaiſirs, ou des peines,
Ie veux que cét Enfant trouue vne Mere en moy,
Qu'il ſe voye eſleuer en digne Fils de Roy,
Et qu'vne adoption licite & vertueuſe
Conſole deſormais ma Couche infructueuſe;
Vn ſaint Deſtin me l'offre, & c'eſt vn Don du Ciel
Qui de mes longs ennuis adoucira le fiel,

Voilà

Voilà l'heureux ſuccés de l'eſtrange & beau Songe
Que je pris l'autre-jour pour quelque vain menſonge;
Voilà le Diamant qu'vn fauorable ſort
Me fit dans le ſommeil rencontrer ſur ce bort,
Et que par vn miracle & pront & fantaſtique,
Si-toſt que de ces lieux le Demon aquatique
Vint ſelon ma croyance, en enrichir ma main,
Mon œil vit transformer en vn vray corps humain;
Qui gardoit, toutesfois, ſa nature premiere
En deux viuans treſors d'amour & de lumiere,
En deux Aſtres diuins, tels que ceux de ce front
Par qui le Soleil meſme endure vn clair affront.
O rare & bel Enfant, ô celeſte viſage
Où luit de la Grandeur l'infaillible Preſage,
O gloire de mon ame, ô plaiſir de mes yeux,
O Bien que de Là-haut m'ont enuoyé les Dieux,
Les Flots t'ont eſpargné, leurs Monſtres effroyables
Sont à-l'entour de toy deuenus pitoyables,
Et moy, plus Monſtre qu'eux, ſous ombre d'vn Decret
Qu'auec juſte raiſon je deteſte en ſecret,
Ie voudray que ſur terre, à ma dure parole,
En ma fiere preſence, vn Barbare t'immole?
I'accourciray moy-meſme vn ſi noble deſtin?
Et te feray trouuer ton ſoir dans ton matin?

Ah! m'arriue pluſtoſt la Nuit perpetuelle,
Qu'à ton beau Iour naiſſant ma main ſoit ſi cruelle;
Puiſſay-je pluſtoſt voir tout le Monde au treſpas
Que d'eſteindre ta vie, & perdre tant d'appas.
Ainſy parloit la Nimphe, & montroit en ſa plainte
Combien de la pitié ſon ame eſtoit atteinte,
Tandis qu'aux enuirons pour redonner vigueur
A l'Enfant qu'à ſes cris on jugeoit en langueur,
D'vn ſein pourueu de lait on s'eſtoit mis en queſte
Comme ſi la Mort meſme euſt pendu ſur ſa teſte;
Mais autant qu'il en vient, il les pouſſe des doigts,
Il en deffend ſa bouche, & crie autant de fois.
La Sœur, qui d'vne oreille aux paroles tenduë
Auoit de point-en-point la Princeſſe entenduë,
Feignant que le hazard en ce bord l'amenoit,
Y vint, comme à-propos Dieu meſme l'ordonnoit:
Elle tient à Termuth ſa parenté ſecrette,
Et d'vne hardieſſe agreable & diſcrette,
Entr'ouurant pour parler ſes rubis gracieux
Laſche ainſy de ſa voix le ton officieux.
Tu pers, illuſtre Nimphe, & ton temps & ta peine;
S'il eſt Fils d'vn Hebreu ton entrepriſe eſt vaine;
Il perira pluſtoſt, par vne auerſion
Naturelle aux Enfans de noſtre Nation,

Que de donner ſa lévre au ſein d'vne Eſtrangere;
I'oſe t'en aduertir, quoy que ſimple Bergere;
Mais ſi tu le permets, on t'en preſentera
Dont ſans qu'il y repugne il s'alimentera.
L'ordre à l'inſtant donné, cette Pucelle accorte
Va trouuer Iocabel d'vne ſi pronte ſorte,
Qu'elle ſemble en ſa courſe vn des Feux de la Nuit
Qui s'eſchappe à ſoy-meſme & brille & s'entre-ſuit.
Tout ce qu'vn beau Menſonge a dit d'vne Atalante,
Ce qu'on a feint d'vne autre à la rapide plante
Qui paſſoit l'Onde à ſec, & deſſus les guerets
Couroit ſans affaiſſer les treſors de Cerés,
Se montre veritable en l'ardeur dont Marie
Marche, ou gliſſe pluſtoſt, ſur la Plaine fleurie;
Sa trace eſt inuiſible, & ſon agilité
Fait croire l'hyperbole auec facilité.
Son poil d'vn chaſtain-brun, vagant aprés ſa teſte
Comme, s'il ſe peut dire, vne aymable tempeſte,
Se creſpe, ſe debat, s'eſgare, ſe reprend,
S'eſparpille, ſe joint, ſe deſrobe & ſe rend;
Puis, ainſy qu'vne Soye ondoyante & menuë,
Frappant de ſon beau dos l'yuoire à demy nuë,
Bien qu'elle aille ſi viſte, il ſemble la foiter
Pour punir ſa lenteur, & la faire haſter.

Le gentil ornement d'vne longue Simarre,
Oppoſant au Soleil mainte couleur bizarre,
Varie en mille plis ſecoüez & retors,
A l'entour des pilliers qui ſouſtiennent ſon corps.
Les buiſſons, les foſſez ſont chemins deuant-elle:
Rien n'arreſte ſes pas, quoy que ſon ſein panthelle,
Son beau ſein qui commence à-peine à s'enhardir
De montrer quelque enflure en voulant s'arrondir.
Elle eſt déja renduë, & le Vent s'en eſtonne:
Sous maint coup redoublé déja la Porte tonne,
Sa Mere en eſt ſurpriſe, elle en bleſmit d'effroy,
Elle en ſuë, elle en tremble, & toute hors de ſoy,
Dans l'attente douteuſe où flotte ſa penſée
De deſir & de crainte, eſmeuë & balancée,
Elle ouure, elle oit enfin l'agreable rapport
Qui luy dit que ſa Nef eſt ſurgie à bon Port;
Pour en loüer le Ciel elle ſe jette à terre,
Léue l'œil, joint les mains, les hauſſe, les reſſerre,
Puis auecques ſa Fille, & part, & vient au Lieu
Où l'appelle au ſecours l'Enfant aymé de Dieu.
Quel pinceau depeindroit ſes prudentes contraintes?
Qui ſçauroit exprimer auec combien de feintes
Elle couurit l'inſtinct ſecret & maternel,
De peur que trop d'amour ne le fiſt criminel?

Qui pourroit dire auſsy la ſage indifference,
Qu'inſtruit meſme d'Enhaut à cacher l'apparence,
L'Enfant luy teſmoigna, quoy qu'il la reconnuſt,
Et qu'vn plaiſir extreme en ſon cœur il en euſt?
Il luy ſouſrit pourtant, mais c'eſt à l'eſchappée,
Mais, c'eſt lors qu'au tetin ſa bouche eſt occupée,
Et qu'il ſucce à longs traits le nectar ſauoureux
Qu'il s'eſtoit veu rauir par vn ſort dangereux.
Termuth, qui cependant, le flate & le regarde,
Veut que pour le nourrir Iocabel l'ait en garde,
Et pour l'induire au ſoin ſa liberalité
Ignorant l'intereſt de la proximité,
Oblige vn de ſes doigts d'vne Turquoiſe en œuure,
Qui rampoit ſur de l'or, en forme de Couleuvre,
Et compoſoit en rond vn riche & bel anneau
Dont l'azur precieux auoit brillé ſous l'Eau.
Ce Symbole ancien de l'exquiſe prudence
Qui dans ſon noble eſprit faiſoit ſa reſidence,
Luy fut par ſon Ayeule en mourant octroyé,
Et lors à ce beau don il ſe vit employé.
D'vn Bracelet d'Electre à la façon jolie,
Où dans chacun des grains eſtoit enſeuelie
Vne petite Mouche, ainſy qu'en vn cercueil
Fait pour vaincre la Mort, & pour eſtonner l'œil,

Ce Miroir de vertu, de gloire & de ſageſſe
Fit encore ſentir ſa royale largeſſe,
Le donnant elle meſme à la diſcrette Sœur,
Auecques des propos ſans pareils en douceur.
Aprés ces beaux diſcours qui l'oreille rauirent,
Aprés ces deux Preſens que mille autres ſuiuirent,
Et que de telles mains l'honneur fit receuoir
Comme le demandoyent la grace & le deuoir,
Cette rare Princeſſe au fond de l'ame eſpriſe
Pour le diuin Enfant, le noble & cher Moyſe,
A qui ſous l'heureux ſceau d'vn pudique baiſer
Elle voulut deſlors ce grand Nom impoſer,
Enfin dans vn regret montré par quelques larmes,
Dit l'obligeant Adieu, s'eſloigna de ſes charmes,
Et voyant que la Nuit gagnoit tout l'horiſon
S'en retourna ſoudain en l'illuſtre Maiſon.
D'autre-part Iocabel, qui s'eſtoit retenuë
De crainte que pour Mere elle ne fuſt connuë,
Laſche auſſy-toſt la bride à tous ſes ſentimens,
Adjoute aux ris, aux pleurs, aux doux embraſſemens,
Des baiſers, des ſouſpirs, des paroles de joye
Qu'auecques des tranſports juſqu'aux Cieux elle enuoye;
Et dans ſes actions fait ainſy qu'vn Ruiſſeau
Lors que ſe deſgageant, entre maint Arbriſſeau,

De quelque vieux Rocher treſbuché dans ſa Source
Il reprend ſur l'eſmail ſa pronte & libre courſe,
Le rebaiſe, le flatte, & ſemble diſcourir
Des plaiſirs qu'il reçoit de le voir refleurir.
L'aymable & jeune Vierge auec meſme allegreſſe
Montre ſon amitié, teſmoigne ſa tendreſſe;
L'vne, porte en ſes bras le ſaint & cher Enfant,
L'autre, charge les ſiens du Berceau triomfant;
Et toutes deux enfin, vont en ce beau ſpectacle
Resjoüir & charmer le ruſtique Habitacle,
Où déja de retour ſe trouue le Mary,
Où ſe rend Eliſaph, où ſuruient Mérary
Qui diſant du Paſteur le merite & la gloire
Si brillante & ſi viue en cette rare Hiſtoire,
Luy fit en recompenſe accorder de la main
Le Bien dont ſa vertu joüit le lendemain:
Puis à-genoux-fleſchis, toutes ces nobles Ames
Couronnant ces amours par de plus hautes flames,
Montrerent leur vray zele, & d'vn ton ſolennel
Pour Moyſe ſauué benirent l'Eternel.
Quand tout fut accomply, les Heures tenebreuſes
Ornoyent le Firmament de Lumieres nombreuſes:
On deſcouuroit la Lune, & de Feux animez
Et les Champs & les Airs eſtoyent déja ſemez:

Ces Miracles volans, ces Aſtres de la Terre
Qui de leurs rayons d'or font aux ombres la guerre,
Ces Treſors où reluit la diuine Splendeur,
Faiſoyent déja briller leurs flames ſans ardeur:
Et déja quelques-vns, en guiſe d'Eſcarboucles,
Du beau poil de Marie auoyent paré les boucles;
Déja les Roſſignols chantoyent ſur les Buiſſons;
On oyoit dans le Nil retomber les Poiſſons;
Le Silence paiſible, & l'Horreur ſolitaire
Contraignoyent doucement les Hommes à ſe taire:
Taiſons-nous donc, ô Muſe, & jurons en ce lieu
De ne parler jamais qu'à la gloire de Dieu.

FIN.

TABLE
DES PRINCIPALES MATIERES,
contenuës en ce Liure.

PREMIERE PARTIE.

DESSEIN de l'Ouurage, page 3
Dedicace à la Sereniſſime Reine de Pologne & de Suede, p. 4
Inuocation à Moyſe meſme, p. 4
Deſcription de la Ville de Memphis, p. 5
Trauaux des Hebreux, p. 6
Diſcours d'Amram à Iocabel dans le Lit, auant l'expoſition de Moyſe, p. 11
Deſcription du Matin, p. 16
Conſtruction du Berceau de Ionc, p. 16
Paroles de Iocabel à l'Enfant en le mettant dans le Berceau, p. 17
Paroles d'Amram à Iocabel ſur les plaintes qu'elle faiſoit, p. 17
Expoſition de Moyſe ſur le bord du Nil, p. 20
Marie ſa Sœur eſt laiſſée pour voir ce qui en auiendroit, p. 21.

SECONDE PARTIE.

RETour de Iocabel chés elle, p. 22
Les Perquiſiteurs entrent dans ſa Cabane, p. 24
Ils en reſortent apres auoir tout renuerſé iens-deſſus deſſous, p. 24
Eliſaph & Marie aupres du Berceau, p. 25

Mérary y arriue, p. 26
Commencement du recit de l'Hiſtoire de Iacob, p. 27
Rebeca fait deguiſer Iacob en Chaſſeur comme Eſaü, p. 33
Benediction d'Iſâc ſur Iacob, p. 33
Eſaü reuient, à qui il en donne vne autre, p. 34
Isâc & Rebecà ſe reſoluent d'enuoyer Iacob chés Laban à cauſe de la haine d'Eſaü, p. 35
Paroles d'Isâc à Iacob en luy diſant adieu, p. 36
Plainte ſecrette de Rebeca ſur ſon depart. p. 39
Viſion de l'Eſchelle, p. 40

TROISIESME PARTIE.

PAroles de Dieu à Iacob pendant qu'il dormoit, p. 43
Iacob ſe reſueille, conte le Songe à Nebur, & verſe de l'huile ſur la pierre, p. 44
Interruption de l'Hiſtoire de Iacob par vn Crocodile qui tire vers le Berceau, p. 45
Combat d'Eliſaph & de Mérary contre le Crocodile, p. 46
Fin du Combat, p. 52
Eliſaph eſt guery ſubitement d'vne morſure qu'il auoit receuë du Crocodile p. 56
Le Repas ruſtique de Mérary, d'Eliſaph & de Marie, p. 57
Retour à Iocabel qui eſt ſeule dans ſa Cabane auec Aaron, p. 58
Deſcription d'vne Piece de Tapiſſerie du Deluge, p. 58
Iocabel y veut trauailler à quelque choſe qui reſtoit à faire, & s'endort, p. 60
Inuocation à l'Ange pour d'eſcrire les Auantures de Moyſe, qui apparoiſſent en Songe à Iocabel, p. 61

QVATRIESME PARTIE.

LA Princeſſe d'Egypte adopte Moyſe pour ſon Fils, & le preſente à Pharaon qui luy met la Couronne ſur la teſte. p. 63
Moyſe la foule aux pieds, & vn Deuin tire vn mauuais preſage de cette action, p. 63

Voyage de Moyſe en Ethiopie auec vne Armée, p.64
Il reuient victorieux en Egipte, p.65
Son Combat contre l'Egiptien, p.65
Fin du Combat, p.69
Il s'enfuit en Madian où il Eſpouſe Sephore & deuient Berger, p.70
Apparition de Dieu à Moyſe au Buiſſon ardent, p.71
Dieu parle à Moyſe, & luy commande d'aller en Egipte pour deliurer le Peuple d'Iſraël, p.73
La Verge changée en Serpent, p.75
Moyſe & Aaron ſe joignent, & ſe preſentent enſemble deuant Pharaon. p.77
Harangue d'Aaron à Pharaon, p.78
Reſponſe orgueilleuſe & impie de Pharaon, p.80
La Verge chãgée de rechef en Serpent deuant Pharaon, p.82

CINQVIESME PARTIE.

LEs Eaux du Nil conuerties en ſang, p.84
Abregé de quelques autres Playes d'Egipte p.86
Les tenebres de trois jours, p.87
L'Ange extermine par le glaiue tous les Aiſnez d'Egipte juſqu'au fils de Pharaon, p.88
Paroles de la Reine en l'expoſant à ſa veuë, p.88
Sortie des Enfans d'Iſraël, p.90
Pharaon auec vne grande Armée les pourſuit & les atteint au bord de la Mer rouge, p.90
Ses paroles inſolentes, p.90
Les Hebreux ſont ſaiſis de frayeur & murmurent contre Moyſe, p.91
Leurs paroles outrageuſes, p.91
Reſponſe de Moyſe, p.92
Paſſage de la Mer rouge, p.93
Deſcription de ce Paſſage, p.94
Pharaon eſt auerty au matin de la miraculeuſe éuaſion des Hebreux, & les pourſuit auec toute ſon Armée, p.95.
Submerſion de Pharaon & de tous les ſiens, p.99
Ioye des Hebreux ſauuez, & leur entrée au Deſert, p.100

La Fontaine de Mara, la Manne, & la Roche frappée de la Verge, p. 100. 101. & 102.
Bataille de Iosué contre les Amalecites, p. 102. & 103

SIXIESME PARTIE.

MOyse leuant les bras au Ciel pendant la Bataille de Iosué pour luy faire emporter la Victoire, p. 105
Combat de Iosué contre vn Geant qu'il vainquit & tua, p. 106. & 107
La Loy donnée à Moyse sur la Montagne d'Horeb, p. 108. & 109
Le Veau d'Or, p. 109. & 110
Punition de ceux qui l'auoyent idolastré, p. 111
Coré, Dathan, & Abiron, p. 112. 113. & 114
La Verge changée en Amandier, p. 114 & 115
Retour à Iocabel qui voyoit en Songe toutes ces choses, p. 115
Description du Midy, p. 115. & 116
La tempeste, p. 116. 117. & 118
Iocabel resueillée par le bruit de la tempeste, p. 118. & 119
Miracle d'Aaron qui prophetise, p. 120. 121
Retour à Merary, à Elisaph, & Marie, qui gardoyent la Nacelle, q. 121. & 122
Priere de Iocabel, p. 123
L'Ange recueille ses pleurs dans vn Vase, p. 124
Description du Trosne de Dieu deuant qui ce Vase remply de pleurs est porté, p. 124. & 125
Dieu change ces pleurs en vne liqueur neutritiue, & commande à l'Ange de les porter à Moyse, p. 125
Il enuoye vn autre Ange vers le Calme, p. 125
Le Calme, & son Sejour, p. 127
Description du Calme qui chasse la tempeste de dessus le Nil, p. 128. & 129

SEPTIESME PARTIE.

RETour du Berceau de Moyse dans le mesme lieu d'où la tempeste l'auoit emporté, p. 131
L'Ange qui portoit le Vase en fait aualer la liqueur à Moyse, p. 131

La Ioye de Marie de voir le Berceau de retour dans son Azile, p. 132
Elle tombe dans l'Eau en le visitant, Elisaph se iette apres, & Mérary ayde à les sauuer tous deux. p. 133
Elisaph & Marie retournent en leurs Cabanes pour changer d'habits, p. 135
Paroles d'Elisaph à Marie, p. 136. & 137
Responce de Marie à Elisaph, p. 137
Surprise de Iocabel en voyant Marie de retour, p. 138
Marie vient retrouuer Elisaph qui en l'attendant s'amusoit à tracer son Portrait sur l'escorce d'vn Arbre, p. 140
Paroles d'Elisaph à Marie sur ce Portrait, p. 140. 141 & 142
Responce de Marie à Elisaph, p. 142 & 143
Leur retour auprés du Berceau où estoit demeuré Merary, p. 143
Mérary les inuite à prendre le plaisir de la Pesche, p. 144
Description de la Pesche, p. 145. 146. 147. & 148
Le Retour des trois auprés du Berceau, p. 148
Les Mouches viennent à l'odeur du Poisson, & veulent persecuter Moyse, p. 149
Description de leur attaque, & de la resistance qu'y font Mérary, Elisaph & Marie, p. 150. 151. & 152

HVITIEME PARTIE.

CONtinuation de l'Entrepriſe des Mouches, p. 153
Les Anges tutelaires de Moyse le defendent, & Dieu suscite vn tourbillon de Vent qui emporte les Mouches & les Demons, p. 154
Suitte de l'Histoire de Iacob, p. 156
Son arriuée auec Nebur auprés de la demeure de Laban, où il rencontre Rachel, p. 157
Il s'accorde auec Laban de le seruir sept années pour auoir Rachel en Mariage, p. 160
Lyà est secrettement amoureuse de Iacob, p. 160
Brief recit de ce que faisoit, & de ce que disoit Iacob pendant ces sept années de seruitude, p. 161. & 162
Les secrettes amours de Lyà, p. 163. & 164
Deuis de Iacob & de Nebur, p. 165 & 166

Fin des ſept années de la ſeruitude de Iacob, p. 167
Lyà declare ſa paſſion à Laban le propre jour que Iacob auoit eſpouſé Rachel, p. 167
Paroles de Laban à Lyà lors quelle eſt miſe dans le Lit nuptial au lieu de ſa Sœur, p. 168. 169. & 170
Faſcination miraculeuſe & diuine de Rachel qui ſemble eſtre metamorphoſée en Lyà, p. 171
Iacob ſe va coucher auprés de Lyà, croyant s'aller coucher auprés de Rachel, p. 173
Eſtonnement de Iacob au matin, lors qu'il ſe vit couché auprés de Lyà, p. 173

NEVFIESME PARTIE.

RAchel eſt remiſe en ſa forme naturelle, & Iacob ſe plaint de ce qu'on l'auoit trompé, p. 175. & 176
Paroles de l'Ange qui appaiſe ce deſordre, p. 176. 177. & 178
Iacob ſert ſept autres années & obtient enfin Rachel, p. 179.
Merueille des Agneaux marquetez, p. 180
Iacob s'enfuit de chés Laban auec toute ſa Famille, p. 181
Paroles de l'Ange en Songe à Laban qui le pourſuit en colere, p. 181
Laban s'accorde par l'entremiſe de Nebur, & ne demande plus que ſes Idoles qu'il ne put trouuer; & enfin, l'amitié eſtant refaite, s'en retourne chés luy, p. 182. & 183.
Paroles de Iacob à Nebur pour l'enuoyer demander paſſage à ſon frere Eſaü, p. 184. & 185. & 186
Nebur va trouuer Eſaü auec force preſens, p. 187
Lutte de Iacob contre l'Ange, p. 189. 190. & 191
Le Fantoſme de l'Antipathie, & ſon Combat contre l'Ange qui repreſente l'Amitié, p. 192. & 193
Paroles de l'Ange aux deux Freres, p. 193. 194. & 195

DIXIESME PARTIE.

FIn de l'Hiſtoire de Iacob, p. 196
Priſe de petits Oiſeaux, p. 197
Le Vautour, & ſon Combat contre Mérary & contre Eliſaph, p. 198
Il emporte vn Agneau & s'enfuit, p. 202

Deſcription du Soir, p. 202
Inuocation à la Muſe pour parler de la Princeſſe d'Egipte, p. 203
Sa Demeure & ſes diuertiſſements ſolitaires, p. 204
Elle enuoye appeller Amram qui trauailloit chés elle : & luy fait reciter vne partie de l'Hiſtoire de Ioſeph, p. 232
Ioſeph eſt mis dans vn Puis par ſes Freres, p. 234
Eſt reuendu à Putiphar, p. 235

ONZIESME PARTIE.

LA Femme de Putiphar, p. 236
Paroles de cette Femme à Ioſeph, p. 237
Reſponce de Ioſeph à cette Femme, p. 238
Ioſeph eſt mis en Priſon, p. 240
Songes de l'Eſchançon & du Panetier auec l'explication de Ioſeph, p. 242. & 243
Il eſt amené à Pharaon pour luy expliquer deux Songes qu'il auoit faits la Nuit d'auparauant, p. 245
Recit de ces deux Songes par Pharaõ, p. 245. 246. & 247
Explication de ces deux Songes, p. 248
Paroles de Pharaon à Ioſeph, qui eſt eſleué dans la fortune, p. 249. & 250
Fin du Recit d'Amram, p. 251
Nouuelle Inuocation à la Muſe pour faire ſortir la Princeſſe d'Egypte, p. 252
Elle ſort de ſon Palais pour aller au Bain ſur vn Char tiré par trois Licornes, p. 253
Deſcription du lieu magnifique où eſtoit le Bain, p. 255. & 256

DOVZIESME PARTIE.

LE Bain de la Princeſſe d'Egypte, p. 257
Elle remonte ſur le Char, p. 261
Combat de l'Aigle & du Vautour, p. 262. & 263
Les Anges expoſent le Berceau de Moyſe aux yeux de la Princeſſe, p. 264
Surpriſe de Marie en la voyant arriuer, p. 265
Les Nageurs apres la Nacelle, p. 266. & 267
Paroles de la Princeſſe en voyant Moyſe à bord, p. 268

Moyse refuse le Sein des Nourrices Egyptiennes, p. 270
Marie parle à la Princesse, & s'offre d'aller chercher vne Nourrice de sa Nation, p. 270. & 271
Description de Marie en sa course, p. 271. & 272
Elle reuient auec Iocabel à qui la Princesse donne Moyse à nourrir, p. 272. & 273
La Princesse fait des presens à l'vne & à l'autre, puis s'en retourne dans son Palais, p. 273. & 274
Iocabel s'en retourne chez elle auec Marie & Moyse, & y trouue Amram, Merary & Elisaph, à qui Marie est promise, p. 275
Conclusion de l'Oeuure par la description d'vne Nuit. p. 275. & 276

FIN.

Quelques fautes d'Impression remarquées.

Page 16. Vers 15. au lieu de faiſeaux, *liſez* faiſceaux.
Page 51. Vers 18. au lieu d'attendre, *liſez* d'atteindre.
Page 108. Vers 2. au lieu de maint, *liſez* maints.
Page 141. Vers 16. au lieu de beſſoin, *liſez* beſoin.

RETURN TO ➡ CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1	2	3
HOME USE		6
4	5	

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.
Books may be Renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW

OCT 14 1997

FORM NO. DD6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

U. C. BERKELEY LIBRARIES
C041586147